

10499

Diocèse de Quimper et de Léon

—soc—

LE
LIVRE D'OR DU CLERGÉ
PENDANT LA GUERRE

(1914 - 1919)

Par M. l'Abbé G. PONDAVEN



413
274
411
082
PON

QUIMPER

A. DE KERANGAL, ÉDITEUR

—
1919

LOUÉ SOIT JÉSUS-CHRIST
A JAMAIS !

ÉVÊCHÉ
DE QUIMPER
ET DE LÉON

Quimper, le 24 Juillet 1919.

CHER MONSIEUR PONDAVEN,

*J'ai lu avec une vive émotion le « Livre d'Or »,
que vous avez bien voulu rédiger, sur ma
demande. Je n'ai pas besoin de le louer. Vous
avez dit exactement ce que je pense de mes
Prêtres et de mes Séminaristes soldats. Je vous
bénis, et je vous souhaite de nombreux lecteurs.*

*Avec mes remerciements, agréez la nouvelle
assurance de mon paternel dévouement en N. S.*

† ADOLPHE,
Ev. de Quimper et de Léon.

Diocèse de Quimper et de Léon

LE

LIVRE D'OR DU CLERGÉ PENDANT LA GUERRE

(1914 - 1919)

—ooo—

PRÉAMBULE

POURQUOI LES « LIVRES D'OR » ?

« Aux rhéteurs de Rome, qui avaient plus de grammaire que les nôtres mais dont les raisons n'étaient pas meilleures, Tertullien montrait les légions impériales peuplées de chrétiens et qui savaient se battre, et qui savaient mourir. »

. *Revue de la Jeunesse*, 20 Juin 1919.

On lit, dans les Annales de la Rome antique, que le patricien Manlius Capitolinus, traduit en jugement devant l'assemblée centuriate, ne crut pas trouver meilleure plaidoirie que d'énumérer ses couronnes civiques et ses récompenses militaires, puis de découvrir sa poitrine sillonnée de cicatrices, souvenirs de l'incontestable bravoure déployée durant les guerres de la République.

Pareille réponse de concise éloquence pourra servir, quelque jour, à beaucoup des survivants de notre clergé mobilisé. « Par la bouche de leurs blessures », ils attesteront la réalité de leur dévouement et l'étendue de la contribution sanglante apportée à la défense nationale.

Par contre, on imagine, sans peine, les difficultés

et suspicions opposées, plus tard, à leur travail apostolique, s'ils n'avaient point eu leur bonne part dans les maux et les dangers de la campagne. Faite sans eux, l'Histoire se serait écrite contre eux. Que ne leur eût-on pas, déjà peut-être, jeté à la face ? Les rumeurs infâmes, insolentes en dépit de l'union sacrée du temps de guerre, hésiteraient-elles à siffler de nouveau et jusque dans les plus chrétiennes de nos paroisses ? Nul ne se hasarderait à l'espérer. La haine, qu'une inspiration satanique excelle à cristalliser en de venimeuses formules, prétendra encore sans doute, gageure inouïe, que « pas un prêtre n'a monté la garde aux tranchées de première ligne ». Eh bien ! notre « Livre d'Or », joint aux autres, sera la réponse. Il faudra tout de même croire à des témoins qui se seront fait égorger ou déchiquer ! Un premier document sera la longue liste des sacrifiés et des cités à l'Ordre du jour. Quant aux survivants, ils pourront eux-mêmes, par leurs cicatrices, compléter le témoignage. Tel ce Séminariste (1) dont la chair, après une attaque, montrait, jusqu'à soixante fois répétée, la signature de la mitraille.

Ainsi la tenue au feu et la conduite, en toute circonstance, du clergé finistérien, lui donneront le droit de lever la tête, de regarder en face, et au besoin de parler haut et ferme. Il marche de pair avec les phalanges des plus vaillants. Ah certes ! ce n'était pas ce que cherchaient les Parlementaires de 1889, lorsque fut votée la fameuse loi militaire, aux cris de « Les Séminaristes à la caserne ! Les Curés sac au dos ! » On escomptait bien alors dis-

(1) Jean-François Le Goff, de Saint-Pol de Léon, sous-lieutenant d'Infanterie.

créditer le Sacerdoce et, à la fois, tarir ou gêner son recrutement. Mais la parole de l'Ecriture, ici encore, trouve son application : « *Incidit in foveam quam fecit* ». Une fois de plus, Satan s'est pris à son propre piège. Car cette loi militaire inique, d'où le Clergé devait sortir diminué de toute façon, voici qu'elle va au contraire le grandir ; nos prêtres reviennent auréolés de la lutte, sacrés par l'épreuve, et bénéficiaires, près des hommes de bonne foi, d'un tel regain d'ascendant et de prestige, que plusieurs de nos adversaires en arrivent à vouloir déchirer cette même loi forgée dans un accès de sectarisme à courte vue, il y a trente ans.

Que, par dépit, ils abrogent ou non ce qu'avait décrété leur haine, leur hostilité ne désarmera point, et leur silence voudra, tout au moins, rejeter dans l'ombre les faits que la calomnie n'osera pas mordre. N'a-t-on pas déjà relevé l'inconcevable oubli d'une « Revue », non malveillante d'ailleurs, mais qui trouve moyen de mentionner les 82 pasteurs et les 18 rabbins, aumôniers au front, en négligeant la présence de nos 26.000 prêtres catholiques ? C'est pourquoi, en réponse anticipée aux prétéritations calculées ainsi qu'aux négations impudentes, nous tenons à opposer, dès maintenant, le bilan officiel du dévouement de nos clercs, durant les cinq terribles années que le monde vient de vivre.

De la sorte, nos confrères n'auront pas cessé, même aux camps, de faire œuvre de prêtres. Ils fournissent la preuve que leur foi, bien loin de nuire à leur patriotisme, en a été au contraire l'élément inspirateur et le meilleur soutien. D'avoir su se sacrifier pour la cité terrestre et

« les terres charnelles », ne leur donnera que mieux le droit de prêcher l'Évangile du Royaume. Dans les âges à venir, leur héroïsme constituera une défense de la Religion. Les « Livres d'Or » seront une apologétique.

Un mémorial aussi. Même aux populations fidèles, il est bon de montrer, et par le détail, puis par une large fresque, comment leurs guides spirituels n'ont pas été les moins résolus et les moins courageux de leurs défenseurs temporels. Ceux dont l'unique ambition de toujours était de se donner dans la pacifiante culture des âmes, n'ont pas reculé devant la nouvelle et dangereuse façon d'être tout à tous. Le ministère qui, en temps normal, se fût prolongé en des années entières de lent dévouement, ils l'ont ramassé et résumé dans un rapide et sanglant holocauste. La grande marque, la preuve par excellence de la charité, est de livrer sa vie pour ceux qu'on aime. Nos clercs l'ont donnée, cette marque. Ils l'ont fournie, cette preuve. Plaise à Dieu, qu'à l'arrière, nous puissions ne jamais oublier de quelle prodigalité de sacrifices fut faite notre sécurité !

Sur le sommet du mont Saint-Michel de Brasparts, point culminant du relief Armoricaïn, dans la vaste solitude d'un site désolé, s'élèvera, dit-on, dominée par la statue guerrière de l'Archange, une chapelle douloureusement glorieuse. Grandiose reliquaire, elle rendra par le bloc de ses granits un suprême honneur aux combattants de Basse-Bretagne héroïquement tombés pour la France. Cet hommage est nécessaire ; le souvenir est une justice, et la prière pour toutes nos victimes, un devoir.

Mais nul ne s'étonnera si Monseigneur de

Quimper a aussi songé à dresser aux morts de la tribu lévitique, en la ville épiscopale, un monument commémoratif. Ils ont été, souvent même les premiers, à la peine. Qu'ils soient désormais à l'honneur ! Et puisse le *De profundis* de notre gratitude continuer à se murmurer durant les âges, en acquittement d'une dette sacrée, pour les quelque cent prêtres et Séminaristes dont les noms sont inscrits, dans le seul diocèse de Quimper, au martyrologe du patriotisme.

Réponse que nous ferons aux calomnies prévues du sectarisme, hommage à rendre à nos confrères mobilisés, glorieux tribut funèbre que paient les survivants à tous les disparus, souvenir que nous voudrions perpétuer comme une leçon aux générations futures, et aussi comme un appel aux prières de leur piété reconnaissante, récapitulation rapide des labeurs du clergé de l'arrière, de tout cela sera fait ce « Livre d'Or » de notre diocèse. Qu'on n'en trouve point le titre trop prétentieux. Car la matière, nonobstant l'insuffisance de qui la façonne, reste des plus précieuses, et mériterait que l'artisan ne pût empêcher l'œuvre d'être *ære perennius*.

Qu'on ne soit pas non plus surpris qu'il y ait, en ce qui suit, des rappels de choses publiées par la *Semaine Religieuse* du temps de la guerre. Les correspondances de nos soldats demanderaient même qu'il leur fût emprunté bien davantage. Du moins, la parole sera-t-elle laissée, autant que possible, à ceux qui, ayant été acteurs dans le grand drame, auraient de préférence le droit de se faire entendre.

CHAPITRE I

LA MOBILISATION

« Ils résolurent de livrer bataille et de combattre courageusement. »

II Mach. XV, 17.

Reportons-nous par la pensée aux instants qui ont ouvert l'ère tragique, en ces derniers jours fiévreux de Juillet 1914. Bien que la presse locale ne soit point alarmiste, il est trop visible que cette fois la tension diplomatique dépasse la limite des énervements périodiques auxquels nous soumettaient nos querelleurs voisins d'outre-Rhin. La place maritime de Brest nous est ici un baromètre qui renseigne sur l'orage ; Brest, le gage incomparable, la base convoitée, le beau nid aux futurs sous-marins, et d'où l'Allemagne aurait, si on peut dire, tenu sous son feu toute l'Atlantique ; le Brest militaire laisse entrevoir d'inquiétants indices : rappel de permissionnaires ; activité inusitée de l'arsenal, dépassant même tout ce qui a été vu depuis 1870 ; premiers préparatifs, qui ne peuvent se complètement dissimuler, de défense sur le front de mer ; à tous ces signes, les plus rassis s'émeuvent et sentent l'approche de l'inévitable orage. Puis les relations internationales deviennent de plus en plus nerveuses, les négociations se précipitent, les nouvelles s'aggravent, la foudre éclate. Le sa-

medi, 1^{er} Août, les affiches de mobilisation partout apposées et le tocsin jetant du haut de chaque clocher l'avertissement de sa voix d'angoisse, annoncent, jusqu'aux confins du vieux continent et dans les hameaux les plus reculés, que l'heure fatidique sonne et qu'il faut recourir aux armes. A cet appel de la mère-patrie vont répondre, par foules presque innombrables, les fils du sol finistérien, dont le cœur se montrera bien français, même si leur langage ne l'est pas toujours.

Foules presque innombrables, disons-nous, et avec une fierté légitime. Car, grâce à Dieu, « la Bretagne bretonnante échappe au mal qui peu à peu a envahi la plus grande partie de la France ». Chez nous se transmet, dans la fidélité aux lois divine et naturelle « la flamme qui ne veut pas s'éteindre ». On ne se demande pas si l'Etat votera ou non des primes à la naissance, à partir du troisième enfant. Dieu a porté son précepte : « Croissez et multipliez-vous. » Il suffit ; les consciences obéissent ; chaque année, les berceaux se rempliront.

Le Kaiser eût, sans doute, hésité devant de plus redoutables aléas de guerre, si, consultant les cartes que les statistiques dressaient pour la natalité en France, il avait, au lieu des taches noires répandues en ombre de mort, sur de trop larges régions, partout aperçu les teintes claires des départements bretons. « Jamais les Allemands ne nous auraient attaqués si notre pays avait eu, comme le leur, 68 millions d'habitants. Ces 68 millions, la France eût pu les avoir (1) ». — « Tout simplement avec une natalité générale aussi forte,

(1) Docteur Bertillon, dans le *Bulletin des Armées*.

depuis 1871, que celle du Finistère, par un gain de plus de 400.000 hommes par an (1). »

En 1913, les deux départements, qui fournissent à la France le meilleur appoint d'existences nouvelles, sont le Finistère et le Morbihan, les gains sur la mort y étant respectivement représentés par 6.751 et 4.092 (2).

A l'ouverture des hostilités, pour le premier semestre de 1914 et également pour 1915 (3), le Finistère figure encore en tête au tableau d'honneur de la vie, avec son chiffre de naissances surpassant d'un quart le nombre des décès. Aussi, l'heure du danger venue, notre département, riche pépinière d'hommes, peut-il offrir à la France un inappréciable contingent de défenseurs. A ces mobilisés d'une région où la foi règne, Dieu adjoin dra, au prorata de leur foule, des guides et des soutiens spirituels, dans la personne des 534 prêtres et des 232 Séminaristes appelés sous les drapeaux (4).

Nous allons retrouver nos confrères sur tous les fronts, dans toutes les situations, et, pour ainsi dire, dans toutes les armes; nulle part leur adaptation ne sera incomplète ou défectueuse. Si la fonction crée parfois l'organe, on pourra le redire, ici.

(1) *Journal des Débats*, 30 Août 1908, article de M. Le Roy-Beaulieu qui ajoute tristement: « Cependant c'est la mentalité du Finistère qu'on s'efforce d'éliminer, pour faire prévaloir celle du Lot-et-Garonne qui, partout imité, nous aurait valu, depuis 1871, une diminution de 7 à 8 millions d'âmes, nous laissant aujourd'hui à 31 ou 32 millions d'habitants ».

(2) *La Croix*, 13 Février 1919.

(3) Voir *La Croix*, nos des 7 et 30 Avril 1915; du 1^{er} Mai 1916.

(4) On trouvera la plupart de leurs noms dans les listes publiées par la *Semaine Religieuse*, numéros du 1^{er} Octobre 1915 et suivants.

*
**

« C'est pour Dieu et pour la France :
dès lors, en avant ! »

Un de nos prêtres soldats.

Ils partent, ces clercs, sans envelopper d'un trop long souvenir ce qui, de par le droit ecclésiastique, eût été immunité pour leur propre personne. Ils partent, s'arrachant, qui, à la douceur des vacances commençantes, qui, au labeur surnaturel interrompu, et au peuple des âmes, et au champ paroissial menacé, peut-être, de rester en friche; ils partent, déplorant surtout l'injustice de lois prétendument égalitaires qui fausse leur vocation et va les transformer, pour la plupart, en ouvriers de mort, eux les lévites d'un ministère d'union et de paix. Seuls, dans les treize nations belligérantes, les prêtres français sont astreints au service armé des combattants. « Nous regrettons, écrit Monseigneur de Quimper, de les voir soumis à un genre de service qui répugne à leur sacerdoce, et qui n'était pas nécessaire pour les amener sur le champ de bataille, car ils n'auraient pas couru moins de danger à recueillir les blessés, sous la mitraille, qu'à prendre rang parmi les combattants. »

Mais ils s'en vont, ces prêtres et Séminaristes, d'un cœur par ailleurs détaché et libre, plus aptes, semble-t-il, que tous autres à se porter au suprême sacrifice; débordants de force morale, de vertu affermie, de patriotisme conscient; heureux de pouvoir largement contribuer à sauver la France, et de montrer, comme en 1870, que le Pays

n'aurait point de serviteurs plus ardemment dévoués. Ainsi que le leur dira Monseigneur : « Il n'est pas de chef ou de soldat qui puisse aimer mieux que vous Dieu et la Patrie. Voyez dans votre état actuel, si gravement opposé qu'il soit à votre pieux idéal, un moyen providentiel de prouver plus noblement à la France que le prêtre, pour sauver son pays, est capable de tous les sacrifices compatibles avec sa conscience ».

Et eux de répondre par la plume d'un des aumôniers : « Votre attente ne sera pas trompée. Vous pouvez être fier de vos fils spirituels ; il n'y a pas un corps où le moral soit meilleur ».

D'inébranlables espoirs, en effet, habitent leur âme, et, pour eux-mêmes autant que pour les autres, vivifient leur courage. En ce septième centenaire qui ramène, avec la fin de Juillet, l'anniversaire de notre triomphe sur l'Allemagne, à Bouvines (1), les cœurs ne sauraient désespérer, et se défendent même de douter. Pourtant l'ennemi est fort, minutieusement armé, supérieurement prêt à « sa guerre fraîche et joyeuse ». Notre nation à nous, malade de naïf pacifisme, s'est trop refusée à croire à l'avalanche, et l'avalanche est venue. L'agression qui nous surprend peu vigilants et faibles, hélas ! nous trouve surtout coupables. Péchés du peuple et athéisme du gouvernement, le mal accueilli sous toutes

(1) 27 Juillet 1214. — Il est curieux de rappeler que c'est surtout à l'unité de commandement que fut attribuée notre victoire. Victoire décisive, et dont l'historien allemand, Köhler a dit : « Bouvines a eu pour la France ce résultat important d'éveiller le sentiment national, et de renforcer le sentiment de la solidarité commune ». Comme l'Histoire se répète !

ses formes et le sectarisme sapant avec une diabolique persévérance chaque partie chrétienne de l'édifice, est-ce que ce total de prévarications dont notre diocèse n'est pas sans porter aussi sa part, ne crie point trop hautement contre nous ? Sommes-nous tels que le triomphe nous soit dû, et pouvons-nous réclamer, ainsi qu'une justice, les plus favorables et les plus promptes interventions célestes ? Le matin du 2 Août 1914, premier jour de la mobilisation, neuvième dimanche après la Pentecôte, nos prêtres ont lu, à la messe, les versets 37-44 du XIX^e chapitre de saint Luc. Véritable évangile de guerre : « Des jours vont venir, Jérusalem, où tes ennemis t'entoureront de re-tranchements, et ils te harcèleront de tout côté. Ils abattront tes fils, et en toi ils ne laisseront pas une pierre sur l'autre, parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu te visita ».

Toutefois, si le cœur des prêtres, à l'autel, se serre devant ce tableau d'avenir sombre, la confiance refoule la crainte ; malgré tout, cette foi demeure en eux, que la France, injustement attaquée, n'invoque pas en vain son bon droit, et qu'elle a, pour ne point disparaître, cette raison de quelque geste de Dieu à accomplir, et qu'elle seule pourrait faire.

Bons serviteurs eux-mêmes, et de courage affermi, nos clercs feront partager autour d'eux les vues supérieures et l'élévation d'idéal patriotique qui les distingue. Par voie d'exemple et d'influence, ils maintiendront les âmes à un potentiel élevé. Lorsqu'ils déclarent : « Le moral des troupes demeure très bon », ils font soupçonner qu'eux-mêmes sont « un peu là », et que leur tenue, leur allant, leur rayonnement d'âme, consolident l'armée et forment, si on peut dire, une ossature à l'es-

prit des régiments. Payant, autant que les autres, de leur personne devant les projectiles, ils n'estiment point leur tâche faite, s'ils n'organisent, en plus, contre-attaques et tirs de barrage pour refouler les vagues défaitistes accourues parfois de l'arrière. Par eux, c'est, d'esprit à esprit, la transfusion des sentiments et des énergies, figurant, et parfois même précédant, cette autre transfusion à laquelle ils se prêteront encore, celle du sang de leurs veines.

On sait au front reconnaître la réserve qu'ils portent en eux, de force spirituelle. Ce sera, un jour, le colonel du 67^e Territorial demandant au général commandant le Corps d'armée, de lui procurer deux prêtres comme brancardiers de régiment, afin, telles sont ses expressions, « d'assurer à ses hommes le réconfort moral dont ils ont besoin, surtout à l'heure du danger ».

Ailleurs, un colonel bien inspiré réunit, un dimanche soir, les vingt-six prêtres de son régiment breton, et leur dit « qu'il compte sur eux pour encourager les hommes, les exciter et leur donner en tout l'exemple, au cantonnement et sur le champ de bataille, lorsqu'il faudra y aller ».

Une autre fois, c'est le général commandant le 83^e Territorial, à Arras, qui, désirant un prêtre brancardier dans chaque tranchée de première ligne, fait appel aux volontaires. Question mal posée, général ! Car tous veulent en être. Il faudra, par suite, tirer au sort : c'est ainsi que trois prêtres finistériens se trouvent parmi les favorisés...

Par là, de toute façon sel de la terre, nos clercs continueront à être, au sein des camps et des hôpitaux, la personnification du devoir, la sympathie qui conseille, console et encourage, la charité qui,

sans relâche, se donne. Toujours prêts à s'offrir à la peine et oublieux du péril. Par exemple, ce chef d'escouade (1), hélas ! disparu dès Septembre 1914, qu'on voyait immuablement joyeux, et la nuit, se levant malgré ses propres fatigues, pour faire différentes corvées, afin de permettre à ses camarades de prendre un repos plus prolongé.

Et cet autre (2), « une des plus belles fleurs du clergé finistérien », que tous, officiers et soldats, aiment comme un frère et vénèrent comme un saint, qui sort, la nuit, pendant les bombardements, voir s'il y a des blessés à relever. — « Imprudence », lui fait-on remarquer. — « Oui, c'est vrai, mais je sais que cela fait du bien aux hommes ! » Après quoi, il demande d'être la première victime de sa batterie, afin d'épargner la vie d'un père de famille. Dieu l'a exaucé : on est, depuis un an, en guerre, lui seul de cette batterie est tué.

Ne peut-on pas dire de tels hommes, qu'ils seront « l'âme de la résistance », et saura-t-on combien de compagnons de lutte ils aideront à tenir ? Leur seule présence dissipe déjà les nuages et apporte des rayons. Le 24 Septembre 1914, un échelon va quitter Quimper pour le front. Un troupier se désole. De partir ? Pas précisément, mais de partir sans prêtre. Un mot de son voisin le rassérène : « L'abbé M., vicaire de G., part avec nous ! »

Ecoutez encore ce dialogue entre deux aumôniers respectivement venus de la Grande et de la Basse-Bretagne :

« — Me rendre aux tranchées ? (On se doute que

(1) Abbé Potin, vicaire à Motreff.

(2) Abbé Foricher, de Ploudaniel.



Campagne 1914-1915 — Le Dimanche au 318^e Régiment d'Infanterie de Réserve — La Messe.
Célébrant : Abbé Tassin, mort des suites de blessures, 2 septembre 1916.

c'est l'Anglais qui parle.) Pourquoi voulez-vous que j'y aille? Je n'ai rien à y faire!

— Votre présence serait un soutien moral pour les soldats. Ils seraient heureux de voir que vous ne craignez pas de partager leurs dangers, et que vous vous intéressez à eux.

— Ils savent bien que je m'intéresse à eux, et je n'ai nul besoin de le leur prouver par des visites inutiles et dangereuses sur la ligne de feu.

— Les aumôniers français ne font pas comme cela!

— Simple différence de mentalité!

— *Aoh yes!* Je crois cependant que notre méthode française est la meilleure. »

Sans aucun doute, ajouterons-nous, et tel est bien aussi le sentiment du confrère qui écrit : « Nous sommes très heureux d'aller aux tranchées, car nous constatons combien notre présence fait du bien, rassure nos compagnons et affermit le courage de tous les combattants. » C'est de l'avoir du premier coup compris, que nos clercs mobilisés auront si victorieusement « monté la garde devant le moral » des combattants. C'est bien d'avoir constamment pris part aux périls et peines, qu'ils ont acquis de l'ascendant.

Tel aumônier est « adoré » des hommes. Et pour cause! Ce soir, par exemple, où après une journée de toute fatigue, il dédaigne résolument la chambre et le bon lit du presbytère, à la surprise d'Ancille, la reine — un peu désappointée — du lieu, pour regagner l'humble cantonnement des troupiers, avec ce mot plaisant et méritoire : « On n'abandonne pas ses amis quand ils sont sur la paille! »

N'est-ce pas, du reste, ce même aumônier qui refuse, longtemps, toute permission pour ne pas quit-

ter ses chers « paroissiens »? A côté de lui, n'y a-t-il pas cet autre qui écrit : « J'étais parti d'ici assez triste (partir triste en permission!), en songeant à tous ceux qui auraient été heureux d'avoir la même bonne fortune. Maintenant, je rentre très joyeux, sans éprouver le moindre chagrin de quitter de nouveau mes parents et mes amis ».

De telles abnégations n'expliquent-elles pas bien des choses?

Chefs! de semblables caractères sont, pour la plupart, éminemment aptes à le devenir, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'être promus. Ce sont, au grand bénéfice de leurs compagnons de fatigue et de danger, des conducteurs nés. Réunissez autour d'un homme tout ce que la dignité de vie peut lui concilier de respect et d'estime; supposez, en outre, qu'il a conquis l'affection de tous par une continue démonstration d'abnégation tranquille, de dévouement désintéressé, d'héroïsme sans ostentation; qu'il soit, au surplus, issu de la même petite patrie, frère par la langue et presque par le sang; ajoutez-y la valeur que confère une sérieuse culture générale; admettez que, spécialiste des sondages psychologiques, il connaît à merveille les détours de l'âme humaine, les ressorts qui jouent en elle comme d'instinct, et les touches par lesquelles on pourrait, selon l'opportunité, l'émouvoir; reconnaissez qu'il a su, jusque dans les choses de la guerre, se prêter à une adaptation qui fait de cet officier de fortune le pair des soldats de métier; dites-vous encore que cette dotation d'une âme, déjà riche, va se compléter dans le milieu breton, par la vénération du caractère surnaturel et sacerdotal; n'oubliez pas enfin que celui qui conduit si valeureusement en avant, après avoir « exalté les

âmes jusqu'au sacrifice » (1), et qui entraîne si magnifiquement à la mort, est aussi celui qui introduit dans la Vie, le seul qu'on veuille à tout prix avoir près de soi, à la suprême minute, et vous comprendrez le prestige, — avec ou sans l'éclat du grade — de nos meneurs d'hommes. Eux surtout sont faits, pour obtenir des troupes, comme le porte expressément une de leurs citations, le maximum de rendement. Qu'on en juge, du reste, par ces simples lettres de quelqu'un dont les galons n'étaient que de laine rouge (2) :

21 Juin 1916. — « Il paraît que nous marchons avec les premiers. Ce qui me fait plaisir et me donne confiance, c'est que cette perspective n'a, pour l'instant, rien de troublant pour mes compagnons d'armes. Moi, j'attends ces jours comme une fête, malgré les craintes que je devrais ressentir d'avoir si tôt à rendre compte à Dieu de ses dons. Mais une pensée d'apostolat stimule mon empressement. Il me semble que, comme prêtre, il ne peut m'échoir plus grand honneur, ni ministère plus fécond et plus facile que de courir avec les plus braves vers la mort. Et parce que je sais que Dieu bénira mon sacrifice, qu'il l'accepte ou non, je suis tranquille et plein de confiance en sa miséricorde. »

7 Juillet 1916. — « La veille de l'attaque, le jour même du Sacré Cœur, j'ai pu célébrer la messe dans la tranchée de première ligne, pour le régiment.

(1) Allusion à l'héroïque capitaine finistérien, Henri Bréart de Boisanger, qui tomba en pleine victoire de la Marne, le 8 Septembre 1914, après avoir, comme il le disait, « exalté ses hommes jusqu'au sacrifice ».

(2) Abbé Conseil, vicaire à Morlaix.

Pour moi, je suis doublement heureux, car, outre la joie de notre succès complet, j'ai obtenu des prodiges de courage de la part de mes brancardiers. Pas un de nos blessés n'est resté sans soins immédiats sur la ligne de feu, et tous nos morts dorment à l'ombre de leur petite croix. »

Déjà de simples Séminaristes ont éminemment ce prestige qui fait les chefs. L'un d'eux (1) est superbement doué : prestance, sang-froid, décision, bonté ; un véritable entraîneur d'hommes. On ne saurait croire combien ce sergent est aimé de sa section. Ses ordres sont toujours exécutés ; il vient à bout des plus fortes têtes ; y mettant, d'ailleurs, sa peine, s'exposant lui-même plutôt que de hasarder la vie des soldats. Au reste, un modèle de piété.

La veille de sa mort, il envoie à M. le Supérieur du Séminaire ce court billet où passe toute son âme courageuse et tranquille : « Demain matin, à 8 heures 30, nous sortons des tranchées pour monter à l'assaut. Je veux, par ce petit mot, vous dire combien je pense à vous et à mon Séminaire, dans ce dernier moment de demi-sécurité. Je me sens calme et plus décidé que jamais à faire « tout » mon devoir. Si vous recevez la nouvelle de ma mort, dites-vous que je serais tombé en faisant le sacrifice de ma vie. Notre-Seigneur s'est offert pour moi et pour le monde. Je m'offre à Lui et pour mon pays, et pour tous ceux qui me sont chers et qui resteront après moi. Uni au sacrifice de Jésus-Christ, le mien apportera quelque chose, je l'espère, dans la balance de la miséricorde divine. C'est ce que je désire et ai toujours désiré. »

(1) Le sergent L'Haridon, de Plonévez-du-Faou.

Puis, rayonnant de joie, « ayant au front la fierté d'être de ceux qui, sans doute, ne reviendront pas », il fait ses derniers préparatifs. Au signal de l'assaut, il bondit, le premier, hors de la tranchée. Trois balles l'atteignent. En avant quand même ! Advienne que pourra ! Le voici aux prises avec les Allemands. C'est en luttant, à la baïonnette contre quatre d'entre eux qu'il tombe. Mais il ne tombe que sur leurs cadavres ! Comment voulez-vous, si de tels hommes commandent, qu'ils ne soient pas écoutés, et s'ils avancent qu'ils ne soient pas suivis ?

Relever et tonifier les âmes, les maintenir au diapason des plus généreusement vibrantes, grande et salutaire tâche, chaque jour reprise par nos clercs aux tranchées. Combien plus impérieuse est-elle en captivité, là où presque tout incident se traduit en souffrance, et où toute souffrance devient si vite une dépression ! Les Hébreux, sur les rives de l'Euphrate, recevaient de leurs prophètes force et consolation. Ainsi, du fond des camps d'Allemagne, les soldats bretons reconnaissent comment les tristesses de l'exil s'adoucissent de la chaude et attentive affection de leurs pasteurs spirituels ; ils déclarent que ceux-ci leur rendent les services les plus appréciables et les plus appréciés, que leur présence au milieu de leurs compatriotes est providentielle. En fait, les prêtres ne cessent de courir d'un camp à l'autre, visitant leurs compagnons, relevant le moral, parfois atteint, rendant la paix aux âmes par l'absolution ; bref, se donnant à tous. L'un d'entre eux, dont l'action, à Minden, est particulièrement bien-faisante, s'attire même cette citation due à la confiance d'un ami, et qui, pour n'avoir rien d'offi-

ciel, n'en est pas moins révélatrice du mérite.

« Très saint prêtre dont on ne saurait assez faire l'éloge. Combien d'âmes désespérées ont trouvé auprès de lui le réconfort et l'apaisement si nécessaire en cette épreuve si cruelle dont il ressent, le premier et très profondément, toute l'amertume ! » — Voici, d'ailleurs, qu'il se dépeint lui-même en écrivant : « Le moral demeure supérieur à tous les événements ; et malgré les déboires et les surprises. (Dieu sait pourtant si nous en avons des unes et des autres !), je conserve le sourire. N'ai-je pas, du reste, promis à M. le Supérieur de Saint-Vincent, de le garder jusqu'à mon retour ? Que dirait aussi Monseigneur de Quimper s'il apprendrait qu'un de ses prêtres se laisse aller au découragement ? Il en serait, lui-même, désolé, et, au milieu des tristesses présentes, je tiens à ne donner à mes chefs que de la satisfaction ».

CHAPITRE II

LES SOUTIENS DE LA PIÉTÉ INDIVIDUELLE

« Que les fils du Sanctuaire associent, le plus possible, leur apostolat religieux à la vie militaire. Qu'ils se souviennent et qu'ils montrent toujours qu'ils sont vraiment prêtres ou Séminaristes. »

Paroles de Sa Sainteté Benoît XV à Monseigneur de Quimper, audience du 24 Novembre 1916.

Avant d'aborder les multiples initiatives du zèle et les diverses manifestations du ministère sacerdotal aux Armées, jetons un coup d'œil sur le maintien et le développement de la piété individuelle. Ceci expliquera cela. L'action apostolique, en effet, et la dépense de soi sont toujours fonction de la sainte prudence qui sait soutenir et renouveler à l'intérieur les énergies vitales. Le ravitaillement spirituel s'impose comme l'autre. Aussi, préalablement aux actes d'apostolat, voyons ce qu'a été l'âme de l'apostolat.

*
**

Soleil des exercices spirituels et centre de la piété catholique, la sainte Messe est le premier réconfort du prêtre soldat. Qui peut la célébrer ne s'estime jamais tout à fait deshérité, et qui a la faveur de le faire, chaque jour, ne sait comment témoigner à Dieu assez de gratitude. Mais par quels prodiges de

combinaisons et d'efforts doit s'acheter ce bonheur, en temps de guerre, nul ne le soupçonnerait, loin du front. Vues à distance, surtout, certaines épreuves manquent de panache, dont cependant tout réel est le prix. « Chose des plus tristes, écrit un de nos confrères, dans notre si grand hôpital, on n'a pas prévu de chapelle. Car comment donner ce nom à la petite salle de 10 mètres carrés affectée comme telle ? Or, nous sommes plus de soixante prêtres. Grande difficulté pour la messe. Néanmoins, en célébrant, tous les matins à 5 heures, je puis avoir cette consolation ». Ailleurs, c'est en Egypte, on doit même se lever à 3 heures et demie, chaque jour. Autre secteur, autre misère : « Notre grande souffrance, c'est le froid. Chaque jour, on est à la recherche d'un nouveau système pour ne pas avoir trop froid, la nuit suivante. Tout gèle. Pour pouvoir servir le vin et l'eau à la messe, il nous faut tenir les burettes en main, tout le temps. Nous avons toutes les peines du monde à empêcher notre vin de messe de geler dans les bidons recouverts de feutre ! »

Quant aux rubriques, le plus souvent, elles seront... ce qu'elles pourront. Pauvre liturgie ! que d'innovations dans ton cérémonial ! Mais puisque l'oblation du Sauveur ne perdra rien de sa valeur infinie, la piété se déclarera satisfaite, quand, le strict nécessaire étant réuni, le drame divin pourra se dérouler sans un trop grand excès de licences. Bethléem, non plus, n'était pas ce qu'il fallait, et le Dieu des abaissements s'accommodera bien encore ou de la cabane de feuillage élevée dans les bois, ou de la caverne creusée tout près de l'ennemi ! C'est là que le bon Dieu descendra. Il se rappellera ses visites d'autrefois aux Catacombes, mais il n'y vien-

dra pas avec moins de plaisir, car il trouvera ici autant de foi et d'amour.

*
**

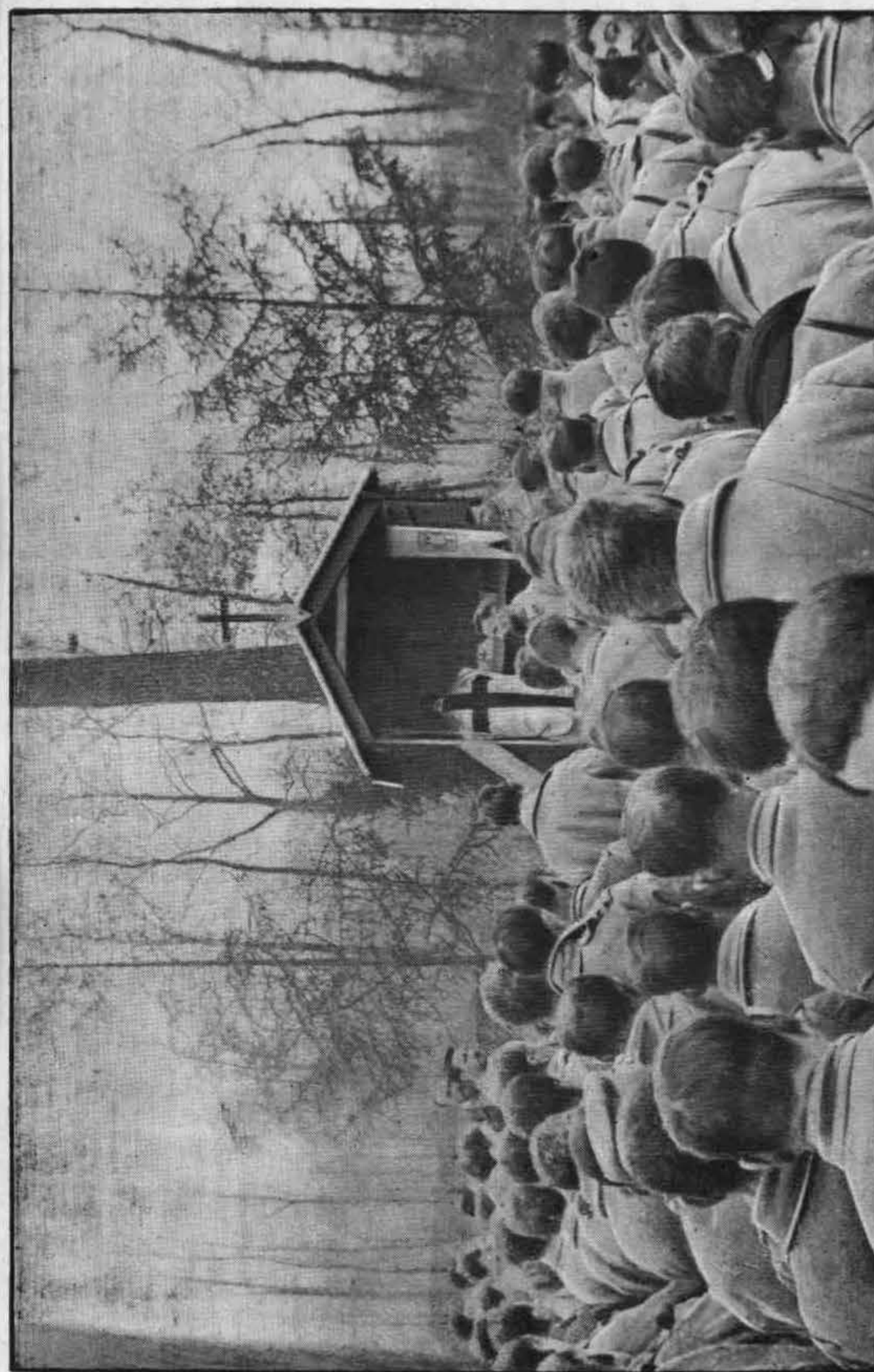
Avec la sainte Messe, les habituelles pratiques de piété, dont, selon la recommandation de Monseigneur, aucune n'est supprimée en principe, s'intercaleront au mieux des possibilités, dans les diverses obligations militaires, soutenant l'âme sacerdotale, la préservant « de toute routine spirituelle, et montrant que l'homme d'Eglise sait garder, même sous l'uniforme qui n'est pas celui de son ministère, les vertus, le ton, le zèle, l'esprit qui sont propres au clerc, à tous les degrés de la hiérarchie » (1). *Sic nos existimet homo sicut ministros Christi* (2).

En fait, quel profit et quel mérite, là où l'inertie est combattue et si le clerc sait se vaincre ! Pesez, par exemple, ce qui se révèle d'énergie quotidiennement renouvelée et dépensée, rien que dans cette confiance tout unie et banale, d'un infirmier de train sanitaire : « Quant à mon règlement spirituel, je continue à le suivre à peu près ponctuellement, en roulant à travers notre pays de France ». — Un autre, favorisé, lui, de la permanence, s'exprime de même : « Depuis deux mois, j'ai le bonheur de demeurer près de la cathédrale de Soissons, et j'y mène la vie du Séminaire ».

Les jeunes lévites entendent aussi rivaliser avec leurs aînés, témoins ces lignes de l'un d'eux, qui aura su utiliser saintement une situation privilé-

(1) Lettre-circulaire de Monseigneur à ses clercs soldats, 1^{er} Janvier 1915.

(2) I Cor., c. IV.



Offices du Dimanche 5 Mars 1916, dans la forêt de M.
Officiant : M. l'Abbé C. de Ploudalmézeau — Sermon breton par M. l'Abbé N. de Saint-Pabu.

giée et un peu exceptionnelle : « Le matin de bonne heure, en dépit du temps neigeux, je suis heureux de me rendre à 1.500 mètres d'ici, à un ancien hôpital qui possède une petite chapelle où se dit la sainte Messe. J'en reviens, pourvu d'une nouvelle surabondance de forces surnaturelles. Puis dans mes loisirs de la journée, que faire ? Ce dont, évidemment, chaque Séminariste a la pensée : m'occuper, et tout d'abord par les exercices spirituels, oraison, bréviaire, chapelet, lectures pieuses. J'y recours largement, dans cette solitude relative, où nous sommes ».

*
**

Il est aussi, à l'arrière, une Intendance surnaturellement prévoyante et charitable qui ne se lasse pas de pourvoir à tous les besoins d'âme de nos absents. Réponses par missives particulières, même en pleine fatigue de tournée de confirmation, directions fournies, sans retard, aux consultations nombreuses, lettres-circulaires à l'ensemble du clergé mobilisé, telles sont les principales formes du ravitaillement spirituel que Monseigneur de Quimper assure aux plus chers de ses fils et dont ils sentent tout le prix. « Veuillez dire à Sa Grandeur qu'Elle daigne continuer à nous écrire. Nous sommes fiers, nous prêtres du diocèse de Quimper, de recevoir de notre Evêque, des lettres qui sont, à la fois, pour nous un plaisir et un soutien. »

Répercussion heureuse ! Ces envois n'atteignent pas que leurs destinataires, ni même que les Finistériens. Jusqu'aux soldats laïcs du camp de Lechfeld, près d'Augsbourg, qui ont trouvé, en Janvier 1915, un précieux réconfort dans la Lettre

épiscopale. « Leur émotion était grande. Combien avaient les larmes aux yeux ! Peu pourtant sont Bretons, mais c'était une voix de la Patrie qui leur parlait de Dieu ! »

Une voix de la Patrie qui parle de Dieu ! Aucune formule ne serait meilleure ; on ne saurait résumer mieux ! Mais aussi, quelle tendresse dès les premiers mots de notre Pasteur ! « Vous n'avez jamais été plus près du cœur de votre Evêque que depuis votre appel sous les drapeaux. Nous, qui continuons à porter le fardeau du ministère, nous nous souviendrons devant Dieu de ceux qui se sacrifient pour la France. L'écho de nos grandes journées de prières a dû parvenir jusqu'à vous. Je veux que vous sachiez bien que le clergé et les fidèles vous suivent constamment par le cœur, qu'ils sont avides du récit de vos épreuves et de vos gloires, et qu'ils s'unissent à vous pour hâter, par leurs actes de dévotion et de pénitence, l'heure de la victoire définitive. »

Puis, avec les souhaits et bénédictions du Père, viennent ses conseils et ses exhortations : « Que par votre sainteté personnelle, votre vie soit un hymne à la gloire divine, un écho du *Gloria in excelsis*. Comme amis, envoyés et ministres de Jésus-Christ, vous devez ressembler à Celui qui, sur la Croix, s'offrit à Dieu en hostie immaculée. Veillez sur la pureté de votre conscience. Pour la défendre ou l'affermir, recourez, sans relâche, aux industries pieuses que vous connaissez, à toutes celles qu'on a adaptées au temps de guerre : réunions sacerdotales, conférences, lectures et prières en commun (1) ».

Quant aux Séminaristes, ils seront particulière-

(1) Lettre-circulaire de Monseigneur, 1^{er} Janvier 1916.

ment les enfants gâtés de la Providence. Et avec justice. Car, que d'inquiétudes se mêlent aux espérances qui reposent sur leurs têtes ! Ne sont-ils pas, à peu près tous, dans les corps combattants ? Par ailleurs, leur âme est-elle suffisamment trempée ? Leur vocation assez robuste et résistante ? A qui, plus qu'à eux, s'appliquerait la redoutable litanie de saint Paul : « Périls des fleuves, périls de la mer, périls des villes, périls de la solitude, périls des faux-frères, travail et soucis, veilles nombreuses, faim et soif, jeûnes fréquents, froid et nudité (1) ? »

Comme l'Eglise, dès lors, a raison de les couvrir de toute sa maternelle tendresse, et de leur multiplier une sollicitude qu'elle ne ménage point même aux plus aguerris. D'autant que si, en eux, elle voit et salue l'avenir, elle gémit que trop restreint soit leur nombre, et qu'elle n'aura qu'insuffisamment d'ouvriers pour les moissons futures. L'honneur est grand pour les pères et les mères, mais le sacrifice parfois est lourd, d'offrir à Dieu leur Samuel. Leur foi pourtant permet cette espérance. Avec Benoît XV, « nous savons que les familles fécondes en soldats sont également fécondes en prêtres, et qu'elles se feront gloire de donner encore à Dieu des vocations bretonnes, pour que jamais, en Cornouaille, en Léon, en Tréguier, les ouvriers ne manquent à la moisson des âmes » (2). Mais il ne faudrait point tarder, il est vraiment urgent que, dans les foyers, on fasse très largement la part à l'Eglise, la part à Dieu.

(1) II Cor., XI, 26.

(2) Lettre pastorale de Monseigneur de Quimper, 24 Février 1917.

« Si un souffle immense de vocation, une véritable Pentecôte, ne passe pas sur la France, nous sommes menacés de voir l'apostolat périr par anémie, à l'heure même où il s'annonce comme devant être spécialement fécond.

« Raison de plus pour entourer de nos meilleurs soins les élus qu'un appel antérieur avait déjà fait entrer dans la carrière du Sacerdoce. Or, voici heureusement l'expérience qu'on a pu recueillir sur le point qui nous occupe : toutes choses égales, d'ailleurs, persévèrent au mieux, et font même des progrès constants, les jeunes gens que suit régulièrement, par correspondance, leur Supérieur du Séminaire, ou un Directeur vigilant (1) ».

De là, pour tous les Maîtres préposés à la probation cléricale, la piété tendre et un peu anxieuse qui les porte si fort à confier leurs fils spirituels à la Sainte Vierge. Chaque jour, ils la conjurent de les garder corps et âme, de les garder à Elle, de les garder à Jésus. De là encore, les lettres collectives, pour ne rien dire des autres, qui, chaque mois, s'envolant de Quimper, s'en iront vers les dispersés, et leur résumeront la vie de toute la famille lévitique, leur apporteront la substance des retraites prêchées à leurs frères du Sanctuaire, leur rappelleront de quelle affection on les suit dans la fournaise des batailles, et quelle vigilance s'inquiète pour eux : *Ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis*, afin qu'ils marchent dignement dans la voie de leur vocation (2) ; lettres qui les conjureront de ne pas s'humaniser, de ne pas descendre, de ne rien perdre de ce que le Séminaire donne,

(1) *Univers*, 24 Novembre 1918.

(2) *Ephes.*, IV, 1.

et qui les assureront enfin, qu'au foyer du noviciat, la prière s'élève ininterrompue pour leur sauvegarde.

Eux, en retour, essaient de se montrer, par la générosité de leur conduite, à la hauteur des surélevantes ambitions conçues pour eux. Ils ont leur interprète en celui qui écrit : « Monsieur le Supérieur, nous supporterons courageusement la longue épreuve, et nous ferons tout notre possible, pour qu'on puisse dire : Ceux-là sont des Séminaristes Bretons ! »

*
**

Nos clercs trouvent aussi un soutien particulier dans la présence d'autres confrères. Rares sont ceux qui souffrent de ne pouvoir vérifier le proverbe sacré : « Le frère aidé du frère est comme une cité forte » (1). Dès le début des hostilités, Monseigneur de Quimper aura recommandé les réunions confraternelles, et le plus souvent, grâce à Dieu, il y a ainsi un groupe où chacun se retrempe. C'est alors, au cours d'entrevues indiciblement cordiales, l'échange de quelques pensées supra-terrestres.

*In labore requies,
In aestu temperies,
In fletu solatium.*

Ces heures d'intimité sont la trêve dans le labeur, la fraîcheur sous l'ombrage, la consolation au sein de la tristesse.

Puis ces rencontres tournent vite à l'organisa-

(1) *Prov.*, XVIII, 19.

tion. Un Séminariste, qui a déjà toute l'expérience d'un ancien, réunit autour de lui onze de ses jeunes camarades auxquels il fait part de ses observations amicales et de ses conseils pratiques. Suit une lecture spirituelle d'un quart d'heure et la récitation du chapelet.

« J'ai profité, écrit aussi un aumônier, d'une période de dix jours de repos, pour réunir tous les prêtres de la Division. Le commandement s'y est prêté très volontiers. Chaque colonel a transmis mon invitation à ses aumôniers, prêtres soldats et Séminaristes. Examen particulier, repas en commun, réunion à l'église, allocution de M. le chanoine Porcier, directeur des Œuvres du diocèse de Nice, et Salut du Saint-Sacrement. C'a été une journée toute fraternelle et sacerdotale. J'ai pourvu chaque Séminariste du *Manuel du Séminariste en campagne* de M^{gr} Ruch. »

Les plus hautes autorités religieuses auront cette même constante préoccupation. Prêtres et Séminaristes bénéficieront, un peu partout, de ces conférences spirituelles où, personnellement convoqués, ils pourront entendre la forte et nourrissante parole des délégués des Ordinaires, à moins que les Evêques ne daignent présider, en personne, et distribuer, eux-mêmes, la manne surnaturelle. C'est dans ces conditions que Son Eminence le Cardinal Luçon, assisté de M. le Supérieur de son Séminaire, groupe jusqu'à 96 prêtres qui s'en retournent réconfortés. Ou bien, il engagera les aumôniers divisionnaires à organiser des réunions sacerdotales où se rencontreront les 30 ou 35 confrères de la formation.

Pour ne citer que quelques-uns de ces centres de vie spirituelle, et sans parler du département

où Monseigneur tient à inaugurer lui-même la série des conférences de Quimper, Brest et Morlaix, nous trouvons plusieurs de nos ecclésiastiques régulièrement réunis, chaque semaine, à Soissons, Châlons, Somme-Suippe, Pantin, Belle-Ile, etc.

Il est des Séminaristes encore plus favorisés et qui ont jusqu'à trois réunions, par semaine, avec instructions par le Vicaire général de P.

Bien mieux, en dépit de difficultés et d'entraves sans nombre, beaucoup de clercs arrivent à se ménager de véritables retraites de sanctification.

« Je garde du Carême de 1915, confie l'un d'eux, une impression inoubliable. Car il m'aura permis de faire une retraite de trois semaines, sous la bienveillante direction d'un bon Curé qui nous a reçus et traités, comme le meilleur des pères. »

Ailleurs, l'initiative personnelle se voit prévenue par la sollicitude des Pasteurs. « Monseigneur de Châlons nous a parlé. Il s'est étendu sur nos obligations de prêtres et nous a annoncé une retraite sacerdotale du 12 au 19 Mars. » — Dans un secteur voisin, on bénit Dieu non moins hautement : « Nous sommes heureux d'avoir eu une retraite de cinq jours prêchée par M. Salièges, Supérieur du Séminaire de Saint-Flour, aumônier militaire, sous la présidence de M^{gr} de Llobet, évêque de Gap, également aumônier. Cette retraite, faite au son du canon, a laissé dans nos âmes un émotionnant souvenir ».

Aux confrères ainsi réconfortés, d'autres, moins en situation de les imiter, s'unissent cependant de cœur, et ne manquent pas, au jour anni-

versaïre de leur ordination, de renouveler, en face du Saint-Sacrement exposé, leurs promesses cléricales et sacerdotales.

*
**

Une des grandes protections du prêtre et du clerc, c'est le travail intellectuel. Aussi, malgré des difficultés de toute nature, s'arrange-t-on, pour prélever, dans les journées parfois si chargées, la part des sérieuses lectures. Citons: « Je me suis, écrit un Séminariste, muni de quelques livres d'une école de garçons, victime des obus. Ainsi l'intelligence n'aura pas à craindre de se rouiller dans l'oisiveté des tranchées, durant le jour. Qui eût pensé que la guerre nous aurait laissé autant de loisir pour étudier? » — « Je puis lire beaucoup, en ce moment, ajoute un prêtre-infirmier. Je tâche même que cette occupation se transforme en véritable étude, en notant, d'après la traduction de M. Lesêtre, les passages des psaumes du Bréviaire qui diffèrent de l'hébreu. »

« Je viens de repasser toute ma théologie morale », déclare un troisième, cependant qu'un Séminariste évacué d'Allemagne, mais interné à Fribourg, s'y adonne avec ardeur aux sciences sacrées, en suivant les cours du grand Séminaire, où il aura le bonheur de recevoir le diaconat.

Personne ne sera surpris, pourtant, que les exemples d'existence régulière et studieuse soient surtout offerts en la personne des ecclésiastiques prisonniers. Glanons dans leurs lettres: « Nous sommes ici 57 prêtres et vivons comme une communauté de religieux ». — « Prêtres et Séminaristes, nous avons les exercices de piété et l'étude

de la théologie en commun. » — Encore ce souvenir d'un autre camp: « Nous avons un local à nous, sorte de presbytère, au milieu d'une concentration de 15.000 prisonniers dont 10.000 catholiques. Nous pouvons ainsi nous recueillir et mener la vie de communauté. Notre presbytère est même un Séminaire, avec ses quatorze clercs auxquels l'un de nous, un Père Jésuite, fait un cours de dogme et de morale dont les prêtres peuvent également profiter ».

Sous la rubrique de l'étude, une mention serait bien due, croyons-nous, à quelques communications de plusieurs de nos confrères, lesquelles sortent incontestablement du cadre habituel des simples échanges épistolaires. La *Semaine Religieuse* en a publié une bonne partie. Outre le don d'observation et l'esprit de recherche, on y découvre une réelle érudition historique et scripturaire. L'ensemble formerait un travail original, intéressant et nourri, sur la Macédoine, l'Égypte et les Lieux Saints. Les divers chapitres que signeraient les abbés Pérennès, Boulic, Sioc'han et L'Helgouac'h, etc, nous apportent mille détails pittoresques et inconnus sur la Liturgie grecque de la messe, des funérailles, de la Pâque, sur des célébrations de fêtes à Jérusalem et à Bethléem, etc, voire une traduction de poèmes serbes où la note patriotique, attristée et douloureuse, sonne quand même vibrante d'espoir. — Le poète a vu:

« Par-dessus la mer Ionienne,
Un vol de grues planant dans la hauteur,
L'hiver est passé: elles retournent vers la Patrie. »

Et lui, demeuré « Dans la Patrie étrangère » de gémir:

« Je le sais !

Ici n'est pas mon pays !
Où le sang a coulé à flots,
Où sont restés des milliers de cadavres,
Pour défendre puissamment nos droits !
Ici n'est pas mon pays !

« Je le sais !

Ici n'est pas mon pays !
Il attend pour ressusciter
Que, dans l'universelle agitation balkanique,
Ait eu lieu la grande bataille !
Ici n'est pas mon pays ! »

CHAPITRE III

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES NÉCESSITÉ D'UN CONTACT PERMANENT.

« Le moral du Breton dépend de sa foi. »

Un de nos aumôniers militaires.

Par-dessus tout, un sentiment fait oublier un peu plus à nos prêtres l'anomalie de leurs obligations nouvelles : l'espoir d'offrir les surnaturelles efficacités de leur assistance à leurs compagnons d'armes. La pratique religieuse n'est-elle pas, d'ailleurs, le meilleur facteur de l'esprit d'abnégation ? Rien de plus judicieux que ce langage tenu par un de nos aumôniers titulaires à un commandant d'Etat-Major : « Le moral du Breton dépend de sa foi. Mais l'habitude religieuse demande à être entretenue par des actes. Si donc vous voulez un bon moral chez nous, arrangez-vous pour que le Breton puisse prier et assister à des offices ».

Aussi, pénétrés de la même conviction, neuf de nos prêtres se font agréer, dès le début de la mobilisation, comme aumôniers militaires, et, un peu plus tard, trois autres dans la Marine. Mais comment expliquer qu'en haut lieu on n'ait pas voulu recourir, de façon plus ample, à de semblables dévouements ? « Nous regrettons, écrit Monseigneur de Quimper, que notre diocèse, celui de tous qui donne le plus de marins à l'Etat,

n'ait pas été appelé, tout au moins au début, à fournir un seul aumônier, et qu'ainsi les marins de chez nous soient privés du ministère d'un prêtre parlant leur langue. La chose doit paraître à tous singulièrement étrange, si l'on songe que dans l'Escadre du Nord, par exemple, les neuf dixièmes des matelots sont Bretons bretonnants. » Au surplus, « le Ministre a désigné seulement six aumôniers pour toute la Marine française, un seul pour l'Escadre du Nord. C'est un chiffre notoirement insuffisant. Il est évident que, malgré le très grand zèle de ces six prêtres, ils seront impuissants à répondre à tous les besoins ».

Un an après, « le chiffre notoirement insuffisant », aurait même pu, expérience faite, être qualifié de ridicule. Lisez plutôt : « Je suis aumônier de la 1^{re} Division de l'Escadre des Dardanelles. En plus du *Saint-Louis* où j'ai planté ma tente, je dois m'occuper des cuirassés *Patrie* et *Henri IV* ; des croiseurs *Bruix* et *La Touche-Tréville* ; du navire hôpital stationnaire, le *Doukala*, et d'une quantité de petits *rafiots* qui circulent. La besogne ne me manquera guère ». — Non, certes !

L'Aumônerie militaire est moins défavorisée. Il s'en faut pourtant que satisfaction soit donnée à tous les besoins. « L'idéal serait qu'il y ait trois aumôniers dans chaque régiment, un par bataillon, et un par groupe d'artillerie. Que chaque bataillon ait son aumônier comme il a son médecin. La difficulté est que cette combinaison, bien que parfois réalisée, ne soit pas réglementaire. »

Raison de plus, penserez-vous, pour que les nominations soient alors une adaptation, et qu'on donne aux combattants le ministre idoine, qui connaisse leurs habitudes, leur caractère, et



Un Aumônier "casqué" : M. l'Abbé B, de la 22^e Division.

leur langue. Toutefois, on s'en préoccupe trop peu.

Le cas type est celui d'un de nos confrères, désigné aussi comme aumônier, mais plus tard et pas dans un régiment du pays où il eût été *the right man in the right place*. « Je regrette toujours mes Bretons, écrit-il. Un moment, j'ai eu l'espoir de retourner au milieu d'eux. Un aumônier volontaire de plus était accordé à la 61^e Division. Mais on y a nommé l'abbé L., missionnaire diocésain de Paris, très éloquent, très zélé, qui a fait à nos Bretons des conférences dialoguées. Parfait, ces conférences dialoguées; mais un sermon breton par un prêtre breton, aurait autant fait l'affaire de nos braves gens du 318^e et du 219^e ».

En retour, à celui qui se voit ainsi « souffler » le poste, la Providence ménage la plus inespérée des compensations. En Juin 1917, M. l'abbé G. est nommé aumônier titulaire de la 41^e Division. Grâce à qui? Devinez...! Sur l'intervention, entre autres démarches, du rabbin du 7^e Corps d'Armée. Pour de l'Union sacrée, voilà qui en est, et bien inattendue.

Il reste que, d'une manière générale, la répartition des forces spirituelles peut prêter à critique. Sans doute, n'eût été la mort prématurée de M. le comte de Mun, l'Aumônerie aux Armées, qu'il avait tant prise à cœur, se fût-elle organisée, sur le point qui nous occupe, de manière plus rationnelle. Les insuffisances relevées par Monseigneur de Quimper n'auraient pas davantage échappé au clairvoyant bon sens de notre député si chrétien.

Consultation plus régulière des Evêques pour les choix à faire, appel aux prêtres des régions inté-

ressées, du moins dans la mesure où fonctionnera le recrutement régional, hiérarchie mieux ordonnée des aumôniers, tout compte tenu de leur situation normale dans leurs diocèses respectifs, autant de questions qu'il était relativement facile, avec les concours voulus, de résoudre. De tels regrets rétrospectifs demeurent naturellement platoniques. N'empêche qu'il est permis de les exprimer, et spécialement de dire que l'action très manifestement efficace des aumôniers bretonnants eût été décuplée avec leur nombre. Chacun d'eux aurait alors pu dire avec M. l'abbé B. : « A bord du *Voltaire*, tout va bien. Les Bretons forment les deux tiers de l'équipage ; les maîtres sont presque tous du Finistère et du pays du Cap. Ils sont enchantés d'avoir, à bord, un prêtre des leurs qui puisse les confesser en breton ».

Quant à nos autres prêtres, heureusement, aumôniers à titre bénévole, ou faisant fonction, ou même simples mobilisés, leur zèle, à défaut de régularisation officielle, leur rappellera d'utiliser, dans leurs différentes unités, les pouvoirs qu'ils détiennent. Tous, se souvenant que Dieu les établit d'abord dispensateurs pour les choses divines, et pénétrés de leur auguste mission, s'emploieront, selon les occurrences, dans l'intérêt supérieur des âmes. « Grâce aux prêtres infirmiers, très peu de soldats, même là où on voit rarement un aumônier, mourront sans avoir reçu les Sacrements. »

On dira plus loin, moins succinctement, les formes et les résultats de leur action surnaturelle. Nous avons, ici, simplement voulu indiquer, d'un mot, de quel secours tous ont été aux Aumôniers officiellement reconnus.

*
**

La première chose qui frappe, lorsqu'on veut parler de l'influence de nos prêtres aux Armées, est la difficulté de se prononcer de façon simple et catégorique. Schématiser les opérations militaires n'est pas toujours aisé. Pas davantage les opérations du ministère religieux. Impossible de s'exprimer par une cote unique. Un jugement d'ensemble, absolu et net, équivaldrait à un demi-mensonge. Il y a dans le militaire « de bonnes et de mauvaises paroisses ». Pour être vraie, une appréciation devra donc rester diverse comme la réalité et tenir compte du secteur, de l'époque, des fluctuations de la campagne, d'une foule d'autres circonstances. Parcourez le clavier des impressions, de la plainte discrète à la satisfaction qui exulte, et vous saurez ce qu'ont éprouvé, ici ou là, les prêtres soldats et les aumôniers dans leur action sacerdotale. Que l'un, par moments déprimé, que l'autre en un excès d'enthousiasme, force un peu la note, chacun dans son sens, ni vous n'en serez surpris, ni surtout, vous ne généraliserez. A tout prendre, et malgré l'extrême diversité des tonalités émises, vous devinerez une dominante plutôt à l'honneur, Dieu merci, de nos soldats et de notre pays.

On ne saurait davantage attendre — la diversité des fronts et des circonstances ne le permettrait pas — que soient examinés, l'un après l'autre, tous les secteurs où séjournent de nos confrères ou de nos compatriotes. Le détail le plus représentatif mettra sous nos yeux la physionomie de tout un ensemble de situations, pour le front de terre, pour la Marine et pour les camps d'Allemagne. Impossible d'exiger plus.

Certains points sont pleinement hors de conteste. D'abord le réveil religieux d'Août 1914. Discernable dans l'ensemble du territoire, il est des plus manifestes dans notre population celtique. La foi n'est jamais loin, s'il s'agit d'âmes bretonnes. En plusieurs, parmi ceux qui partent, la vie chrétienne se traînait à demi sommeillante ; mais « le vent du canon qui remet tout en place (1), » a réveillé ces négligents et les a jetés aux pieds de leur Dieu. Préservation du danger, courage pour la bataille, et, s'il le faut, mort résignée et sainte, voilà ce que sollicitent leur prière et leur suprême démarche en cette église natale qu'ils vont quitter. En tout le diocèse, on constate ainsi l'empressement du grand nombre des mobilisés à s'approcher des sacrements.

« Au cours de cette mobilisation, si soudaine, et pourtant si parfaitement réglée et accomplie, nous les avons vus, c'est le témoignage de tous leurs prêtres, accourant en masse, de nuit et de jour, au confessionnal et à la Sainte Table, et s'empressant ensuite de réclamer médailles, chapelets et scapulaires (2). »

Après cela, ayant trouvé dans le retour aux pratiques oubliées une vaillance, tout à la fois plus ferme et plus tranquille, ils partent vers les zones meurtrières, sous la protection que leur vaudront, pour le corps ou l'âme, la médaille pieuse et l'image du Sacré Cœur portées sur la poitrine. Dieu n'aura aucune peine à reconnaître les siens.

Voici, en Décembre 1914, le rapport d'un aumônier : « Au point de vue religieux, la Division toute

(1) Seydlitz.

(2) Discours de Monseigneur, à la Cathédrale, 15 Août 1914.

entière, recrutée dans le Finistère, le Morbihan, et la Loire-Inférieure, me donne les plus grandes consolations. Presque tous ces chers Bretons se sont confessés avant leur départ et se confessent encore, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Par une vigilance continuelle, ils se gardent toujours prêts à paraître devant Dieu ».

Puis, ne serait-ce que par une loi de réaction, un fléchissement se constate bientôt, à peu près aussi unanimement. Des raisons moins vagues peuvent être fournies : en premier lieu, une certaine lassitude générale due au prolongement de la guerre. Peut-être aussi, la campagne infâme menée par certains journaux contre Notre Saint Père le Pape. Relatons, toutefois, ce que dit, en 1917, un aumônier : « L'appel du Souverain Pontife pour la paix n'a pas produit sur les combattants la même impression que sur les journalistes, et c'est encore sur le front que l'on a le mieux apprécié le geste du Père commun des fidèles ».

On devrait ajouter, puisqu'il est question de Bretons, le second dépaysement bientôt imposé par la fusion des provinces et le mélange des effectifs. D'où recrudescence du défaut, toujours pour nous redoutable, du respect humain. Défaut qui se fera sentir plus encore, en cas d'absence de tout prêtre de langue bretonne. On ne dira jamais assez l'importance de l'idiome natal ! De le réentendre au loin, il arrive parfois qu'un fils perdu de l'Armorique sanglote, et, par là bien souvent, l'affaire de la confession et de la pratique religieuse en est, du premier coup, résolue. Comme c'est le cas pour ces Finistériens expédiés aux Dardanelles, et tout surpris de trouver à Carthage, dans la personne de M. Raoul, vicaire général, un compatriote les

interpellant dans la langue « du pays ». — « Tous ces braves gens, écrit-il, nous ont, ici, grandement édifiés, soit en venant se confesser, en groupe, soit en sortant leur chapelet avec un naturel charmant qui dénote une sainte et déjà vieille habitude. Tous sont partis pour les Dardanelles, mais non sans s'être approchés, une fois de plus, des sacrements. Peut-être la facilité de se confesser dans la langue maternelle a-t-elle attiré un plus grand nombre au saint Tribunal. Je bénis Dieu de m'avoir placé, un instant, sur leur chemin. »

Toujours, pour expliquer le ralentissement et le fléchissement de la ferveur du début, dirons-nous les tentations des cabarets de l'arrière, lors des périodes de repos? Devrons-nous relever les essais, même à coups d'alcool, de propagande protestante, et croire que l'hérésie, qui n'a jamais su parler breton, y aurait mieux réussi, durant cette guerre? Accorderons-nous quelque attention à ces impondérables par lesquels l'homme parfois se dirige et qui, à la réflexion, ne mériteraient qu'un sourire? C'est peu de chose en soi, que le port de la soutane. Pourtant, la réussite dans le ministère en a, dans certain cas, dépendu. A quoi encore peut tenir la fréquentation des sacrements! Lisez : « 26 Décembre 1915. — J'ai confessé, l'avant-dernière nuit, dans la forêt de L., où un bataillon du 219^e était au repos, repos très relatif, les hommes ayant travaillé, toute la journée, en pleine boue, à réparer des tranchées. Total, à peine 80 communions. Or, au village voisin, où cantonnaient deux compagnies seulement du même régiment, mais doté d'une église, on compta, magnifique résultat, jusqu'à 350 communions. Vous voyez

par là combien nos Bretons s'écartent difficilement des habitudes reçues. Ils ne s'approchent volontiers des sacrements que s'ils trouvent une église et un confessionnal. »

Ceci est plus sérieux : les tâches excessives et incessantes demandées à nos régiments régionaux (dont on croit pouvoir mettre à contribution, presque sans discontinuité, l'esprit de cohésion, de discipline et de dévouement), confiance qui les honore, mais honneur qui les épuise. — « 15 Mars 1915. — Au 19^e, nous avons été heureux de voir que le tiers de l'effectif s'est déjà approché des sacrements. Il est vrai que les chefs y ont mis de la bonne volonté, faisant lire au rapport que les soldats devaient être laissés au repos jusqu'à 8 heures, pour permettre de s'acquitter des devoirs religieux. Nos soldats du 88^e Territorial, par contre, pendant les quelques jours de repos qu'ils ont passés, ici à Albert, ont été employés à creuser des tranchées. Partant à 6 heures du matin, ils ne rentraient qu'à 5 heures du soir, et il leur a été impossible de remplir le devoir pascal. »

« Le niveau religieux de nos Bretons remonte, déclare un autre aumônier à la fin de Décembre 1915. — On sent renaître parmi eux la ferveur et le bon esprit du début. S'ils s'approchent moins nombreux qu'on ne le désirerait des sacrements, il faut l'attribuer à des circonstances défavorables : ignorance, malgré les efforts faits pour les renseigner, du lieu où l'aumônier et les prêtres du régiment se tiennent à leur disposition ; défaut d'église, et fatigue excessive de la journée. »

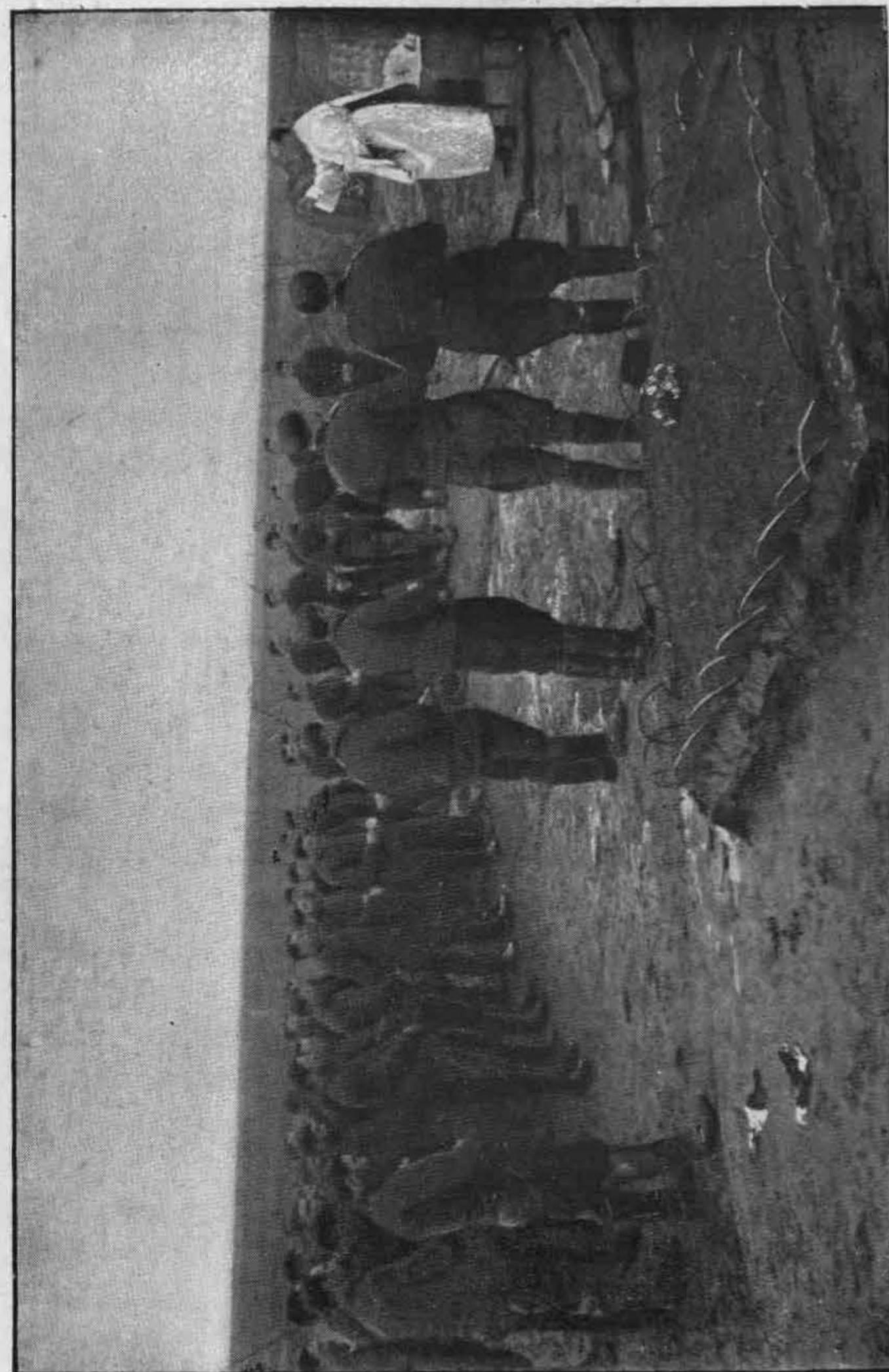
Le travail ne manquerait pas à un aumônier titulaire : « Prières quotidiennes du soir, visites régulières des gourbis, distribution de bons livres,

brochures et almanachs, cercle d'études, dans l'abri de M. l'Aumônier, organisation des offices dominicaux, etc., telle est la vie de l'aumônier régimentaire ».

Mais l'éparpillement des troupes est un sérieux obstacle. Alors, utilisant au mieux une situation difficile, les aumôniers multiplient et organisent leurs visites : « Le lundi et le mardi, nous dit l'un d'eux, je vais à 5 kilomètres du cantonnement, jusqu'au front même, où se trouve un détachement volant. M. le chanoine P. et moi, nous parcourons les tranchées, distribuant la bonne parole et les menus cadeaux. Ah ! ces lundis et mardis ! Ce sont les beaux jours héroïques de la semaine ».

Toutefois, il nous revient d'un autre secteur que les résultats, en pareil cas, ne sont pas en proportion des efforts dépensés.

« Les nuits sont très chargées comme veilles et gardes. La journée est alors pour se reposer et un homme qui veut dormir n'aime pas beaucoup les visites, bien que ces braves gens soient heureux de voir, à d'autres moments, l'aumônier au milieu d'eux. Ce serait d'ailleurs dommage de les troubler dans leur repos. Aussi, le bien qu'on peut faire ainsi en passant, aux soldats qui vivent dans les tranchées, est très relatif. A en croire pourtant les récits de certains de mes confrères aumôniers, tout irait pour le mieux ; mais prétendre que l'on fait grand bien, c'est plutôt *communiqué officiel*. Les aumôniers de ma division partagent mon avis et tous aspirent après le repos à l'arrière qui permettra de reprendre contact avec les hommes et de ressaisir un peu « nos paroissiens ». Il faudrait, c'est essentiel, un bon mois de tranquillité, avec de petites instructions, tous les soirs. »



Un auliel improvisé : Le Sermon.

D'un autre côté, évidemment, on ne peut non plus s'attendre, exception faite pour quelques âmes de piété mieux trempée, que des hommes déjà fatigués fassent encore des kilomètres, afin de rencontrer le prêtre et d'assister aux offices. Il arrive alors, — que n'aura-t-on pas vu au cours de cette guerre ? — qu'un officier libre-penseur, ému que ses Bretons soient privés de messe, le dimanche, organise une souscription, couverte le jour même, pour commander d'urgence à l'Œuvre de N. D. du Salut, un autel portatif, grâce auquel désormais un prêtre du régiment pourra, sur place, célébrer devant tous, le dimanche, et distribuer la Sainte Communion aux plus fidèles, chaque matin, à 4 heures, avant le travail.

De ce qui précède on l'aura déjà déduit : la première condition, manifestement, pour que le prêtre fasse un bien sérieux, est le contact, mais non un simple contact passager, avec la troupe. Or, est-il inouï que plusieurs chefs aient eu de notre ministère une conception étroite ? Le prêtre aurait le soin de la visite et de l'assistance des blessés. Il serait l'homme des suprêmes consolations, des dernières prières, des derniers sacrements, du dernier passeport. Il présiderait enfin aux funérailles. Mais avec cela, a-t-on toujours admis qu'il doit être l'homme des vivants autant que de ceux qui vont mourir ? Que, médecin des âmes malades et qu'on appelle quand le trépas est proche, il est surtout pour que les âmes conservent la vie et la reçoivent de jour en jour plus abondante ? Qu'ainsi sa mission doit être incessamment agissante et s'exercer, aussi bien, dans les périodes de repos et de relève, qu'aux heures les plus angoissantes des bombardements et des attaques ?

Alors, a-t-on toujours veillé à ce que le prêtre admis comme aumônier, fort déjà du prestige de son seul caractère, préservé aussi par la soutane des promiscuités amoindrissantes, puisse, quoique séparé et distinct, demeurer sans cesse mêlé à la masse et à la portée de tous ? Là où est le troupeau, doit être le pasteur. A cette loi n'y a-t-il pas trop d'exceptions ?

« Notre service ici, écrit-on d'Alsace, est fort pénible. Chaque fois qu'on veut monter en ligne, il faut compter sur deux à trois heures de marche, et, arrivé là-haut, c'est pour voir peu de monde. — Tout juste peut-on adresser à ceux que l'on rencontre, une parole de sympathie et d'encouragement, en priant le bon Dieu d'y attacher une influence surnaturelle qui détermine l'éclosion d'une pensée pieuse, d'un souvenir religieux, d'une consolation céleste, d'une résolution de patience dans l'accomplissement viril du pénible devoir. »

C'est encore le même souci de garder le contact qui nous est exposé dans le fragment suivant :

« J'aurai pu avoir quelque scrupule à me tenir, huit jours entiers, à l'hôpital de Soissons où aboutissent les convois de victimes des dernières attaques locales ; mais je ne le regrette pas, car c'est à l'ambulance que le prêtre peut, le mieux, remplir sa mission de consolateur et de préparateur des âmes au grand passage. Les dispositions du blessé ne sont pas les mêmes, au poste de secours où se font les premiers pansements, et à l'ambulance où il reprend ses esprits du fait de n'être plus exposé au danger. Il voit alors, avec plaisir, l'aumônier s'approcher de son lit de douleur et il écoute volontiers quelques paroles de consolation. Je pars, le cœur brisé de voir le

regret de tous ces braves enfants à la pensée qu'ils ne verront plus l'aumônier qui ne les quittait pas. »

La note est la même pour ce qui est de la Marine. Là aussi, la présence du prêtre est le levain nécessaire pour que se produisent les fermentations heureuses. « 9 Janvier 1919. — J'ai constaté avec joie l'excellente influence exercée dans leur milieu par mes collègues des Escadres. Certes, il s'en faut que tous nos marins soient redevenus chrétiens, que nos Bretons en particulier aient consenti à le paraître, mais ceux qui étaient bons sont devenus on ne peut meilleurs, quelques-uns apôtres, et l'attitude des autres, faite de défiance et de prévention contre le prêtre, s'est notablement modifiée. Pour obtenir davantage, il faudrait que l'aumônerie puisse durer, combler quelques lacunes, et surtout, nous sommes tous d'accord sur ce point, qu'elle ait un représentant à bord de tous les navires-écoles où se forment les apprentis. »

Après ces aperçus, on pourra juger si furent judicieuses les circulaires prescrivant aux aumôniers de rentrer au groupe des Brancardiens de Corps, à 12 ou 15 kilomètres des lignes. C'était l'impossibilité de tout ministère. Fort heureusement, beaucoup de circulaires duraient ce que durent les roses.

« J'ai la quasi certitude qu'avant huit jours je pourrai rejoindre mon poste. Le temps seulement de laisser passer l'orage. En tout cas, l'application de la circulaire a été pour moi l'occasion de constater combien la présence de l'aumônier dans un régiment est jugée utile, même par ceux qui ne partagent pas nos convictions. Et au 118^e, officiers et soldats ne parlaient rien moins que de pé-

tionner en faveur du maintien de leur aumônier. Naturellement, j'ai conseillé à tous le plus grand calme, pour ne pas gâter la situation. »

En pratique même, tel aumônier, par exemple, peut continuer à vivre au milieu de ses artilleurs : « Ils sont tous si contents d'avoir un aumônier à eux ! Partout ils me font le meilleur accueil, et je n'ai pas à me plaindre de leur attitude au point de vue religieux. A mes deux messes du dimanche, la presque totalité des hommes assiste, et jamais un officier n'y a manqué. Plusieurs font de 2 à 3 kilomètres pour y venir. S'ils s'approchaient plus souvent des sacrements, ce serait parfait. »

Absence ou éloignement de tout prêtre ; dispersion des hommes ; et même, fussent-ils cantonnés ensemble, manque d'église ou de local propre aux assemblées, auront nui fortement au maintien des pratiques religieuses. « Voilà près de six mois, gémit un aumônier bénévole très zélé, que je n'ai pu avoir aucune réunion. Tout est à réorganiser. Je vais tâcher, en ces jours de repos, de donner à nos braves territoriaux, un renouveau de piété et de ferveur. »

Inversement, dès là que les facilités de contact seront acquises, l'action sacerdotale s'en ressentira très vite, et dans une mesure habituellement des plus heureuses. Soit dit, même pour des milieux préjugés réfractaires. « 28 Mai 1915. — Je vais, le dimanche, dire la messe à quelques kilomètres d'ici. C'est un régiment du Centre où, ils l'avouent eux-mêmes, la foi n'est pas très vive. La première fois, j'ai été déçu. La seconde, c'était sensiblement mieux ; puis c'est allé en augmentant, et dimanche dernier, fête de la Pentecôte, ils m'ont supplié de chanter la messe ; sans me rien dire, ils s'étaient

exercés, et, ma foi, ils se sont tirés d'affaire, d'une façon merveilleuse ».

En résumé, malgré les difficultés dont on a maintes fois éprouvé qu'elles n'étaient que trop réelles, le mot de Monseigneur de Quimper reste vrai : « Aucune armée, depuis le temps des Croisades, n'aura eu les secours de la religion aussi abondamment à son service, que l'Armée française. Jamais soldats n'ont eu leur Dieu si près d'eux (1) ».

(1) Allocution de Monseigneur de Quimper aux conscrits de la classe 16, en pèlerinage à Notre-Dame des Portes, 14 Mars 1916.

CHAPITRE IV

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES (suite).

LA MESSE — LES SOLENNITÉS

« Une méchante table sera l'autel où descendra Notre-Seigneur. O pauvre Jésus, que vous êtes pauvre ! et que mon cœur est navré de vous voir contraint de venir à ce rendez-vous misérable ! O comble de misère ! O prodige d'amour ! »

D'un combattant, tué à l'ennemi, 3 Juin 1918.

De nombreux renseignements nous parviennent relativement à la Sainte Messe. Ils révèlent avec quelle difficulté on arrive à offrir vaille que vaille, au Roi des rois, un sanctuaire au moins décent. Camp de Zeitenlick : « Comme chapelle nous n'avons qu'une pauvre *guitoune*, à la fois, suivant les heures, réfectoire, bureau, fumoir et dortoir, et dont une partie, chaque matin, se transforme en oratoire, au moyen de deux draps et d'une toile de tente ».

Sur le front français, il est plus facile d'avoir mieux : « J'ai installé une chapelle souterraine dans une *cagna* pouvant contenir une trentaine de soldats. On l'a ornée à l'aide de quelques branches d'un sapin rabougri épargné par les obus. Une bougie dans une gamelle abandonnée, suspendue par des bouts de fil de fer, me sert de lampe de sanctuaire. Quelques planches sur des

piquets ont fait autel et sièges ; et à la place d'honneur, comme il convient, j'ai placé mon fanion d'aumônier, un superbe fanion du Sacré Cœur, qui fait l'admiration de tous mes braves.

Oh ! ces messes souterraines ! Quel spectacle grandiose et impressionnant ! L'accompagnement, en effet, est d'une toute autre harmonie que celui de nos paisibles cathédrales : « Les canons tonnent. La caverne résonne. Les grosses marmites pleuvent, les éclats inondent les alentours. Cependant personne ne déserte : Nos braves prennent bonnement leur casque pour se protéger la tête, et ils assistent jusqu'au bout au Saint Sacrifice, prenant part, quand même, aux chants et aux cantiques. »

Dans une autre circonstance, pour une messe en plein air, sur la ligne de feu, un capitaine d'artillerie fait disposer un caisson ouvert entre deux pièces de canon en batterie. L'autel est adossé à ce caisson rempli d'obus. C'est dans ce décor farouche que la cérémonie va se dérouler, simple et émouvante.

Le comble du bonheur liturgique est de pouvoir célébrer en quelque église intacte ou point trop démantelée..., à condition encore qu'elle soit assez vaste. Le samedi soir, ou la veille des fêtes, un messenger aura passé dans les divers cantonnements, au moment de la soupe, pour prévenir de l'heure des offices du lendemain. L'assistance alors sera nombreuse. Citons à titre d'exemple :

« On peut, sans exagération, affirmer que la meilleure partie de la paroisse où nous sommes, est formée, comme qualité et nombre, par notre 286^e Territorial. Le 1^{er} bataillon est entièrement composé de Finistériens, les deux autres de Nantais et de Vendéens. C'est dire que les messes do-

minicales sont très suivies. Celle de 8 heures est pour le 1^{er} bataillon. Sauf de rares exceptions, tout le monde y vient, officiers en tête. Nous avons messe basse avec cantiques bretons et français, sermons aussi dans les deux langues, prières publiques pour les vivants, les défunts, et en particulier les morts au champ d'honneur. Sur plus d'une vieille moustache il y a des larmes.

« Je suis fier de mes Cornouaillais et du spectacle qu'ils donnent dans ce pays, par leur empressement à venir aux offices, leur nombre, leurs chants et l'attention soutenue qu'ils prêtent à la parole de Dieu. Plus d'un, qu'on ne voyait pas à l'église de sa paroisse, ne voudrait point manquer la messe militaire. Dans l'après-midi, on se retrouve presque aussi nombreux aux vêpres, précédées généralement d'une instruction bretonne et de la récitation du chapelet. »

De Zossen, en Allemagne, nous arrivent les impressions d'un prêtre prisonnier qui a demandé à quitter l'hôpital, afin de vivre au camp avec ses trois cents compatriotes finistériens. Il estime des plus consolants les résultats de son ministère, vu que, tous les dimanches, de 5.000 à 6.000 hommes assistent à l'une des différentes messes.

« L'assistance à la messe, écrit-on du *Voltaire*, en fin de Décembre 1917, est le baromètre de la santé à bord, et il y a heureusement tendance très nette à la hausse. » Pourtant les difficultés et les entraves ne manquent point, créées par les rigidités d'un horaire qui a tout prévu, hormis que l'homme a une âme et des devoirs primordiaux envers Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires. Considérez un peu la situation, à bord d'un cuirassé : Prédication et communions comprises, il

ne faut pas que la messe dépasse la demi-heure ! Comment, Dieu étant ce qu'Il est, prétendre lui faire ainsi sa part, surtout dans une mesure si parcimonieuse ? Que lointain semble le temps où, dans notre Marine de guerre, quand s'élevait le pavillon de la messe, on amenait tous les autres !

Mais pour le front de terre, où entraves et respect humain sont moindres que sur les vaisseaux, le « baromètre spirituel » accuse des résultats plutôt satisfaisants. Point trop inexacte comme ensemble, serait l'idée donnée dans les notes suivantes : « Ils sont édifiants, nos petits soldats de Bretagne. Les prêtres demeurés dans les paroisses reconnaissent nos compatriotes rien qu'à l'affluence aux offices. Beaucoup d'assistants sont souvent obligés de rester au dehors. Les églises de ce pays sont trop petites ; on voit bien qu'elles n'ont pas été faites pour des Bretons. » C'est pourquoi il semble quelquefois préférable de renoncer à l'édifice sacré et de dresser simplement un autel sur la place.

C'en est point par leur seul nombre que les Bretons se distinguent aux offices du dimanche. Une chose semble avoir frappé dans chaque région, guère religieuse, qu'ils auront traversée : leur piété franche, vivante et si fortement traduite par des chants lancés, j'allais dire, à toute volée. Dans des paroisses déchristianisées ou en voie de l'être, notre « *Credo royal* » sorti si mâle de mille poitrines, équivaut à une prédication. Écoutons aussi les sonorités impressionnantes des cantiques de chez nous. Pas de soli, pas d'alternances, pas de couplets que seuls, un ou deux entonnent, avant la reprise du refrain par la masse. Nos cantiques sont bâtis sur un autre modèle. Refrains et strophes, tout le monde chante l'un et l'autre, avec d'autant plus

de cœur que le danger est proche et que la terre natale est loin. Quelle signification alors dans l'*Adoromp holl*, le d'*Hor Mamm Santez Anna*, le *Patronez douz ar Folgoat* etc... !

« Pour se faire une idée de ces chants, il faut se représenter nos Pardons, nos pèlerinages. C'est la même foi, le même enthousiasme. »

Que si les paroles fuient les mémoires rebelles, eh bien ! on fera venir du pays ces recueils qui servent aux pèlerins de Lourdes, et ce ne sera pas une mince joie quand arrivera le colis. « Je suis allé, sur l'heure, écrit un recteur mobilisé, porter le petit trésor jusqu'aux tranchées de première ligne. Là, à cent mètres de l'ennemi, nous avons de suite chanté quelques couplets. »

De temps à autre, une note d'actualité se fait aussi entendre et ajoute aux émotions du souvenir. Retiré en une grange, le jour de la fête de saint Michel, en 1915, le même recteur fait appel, non aux muses, mais au prince des milices célestes, et compose, pour ses territoriaux, des strophes mi-religieuses, mi-guerrières, qui ont de l'allure et dont nous transcrivons ce quatrain :

A Dieu nos cœurs pour la prière,
A la France pour le combat !
Toujours sans peur et l'âme fière,
C'est la consigne du soldat !

Une autre production de circonstance a également un vrai succès : c'est *Le Départ pour la Guerre* dû au caporal de Dieuleveut, sur l'air du cantique si populaire de Notre-Dame du Folgoat.

Tout cela si vibrant, si prenant, que les prêtres des paroisses en sont les premiers ravis. Tel, pour ne citer que lui, le bon curé de Roderen, en Alsace,

qui tient absolument que la grand'messe se termine comme « chez nous » par « *Ni ho salud gant karantez* ». Ses paroissiens sont des plus édifiants, mais ils n'ont sans doute pas coutume de mettre dans leurs *Angelus* une pareille vigueur.

Naturellement, les jours de grandes fêtes, l'affluence est partout plus considérable et la piété plus touchante. Rien n'est épargné, d'ailleurs, pour que le devoir religieux, d'impératif devienne attrayant :

« L'église s'est trouvée remplie, hier, aux offices du dimanche de Pâques. L'annonce d'une messe en musique avec violons, flûtes et chant, attire toujours des gens qui sont habitués à passer les dimanches sur les grand'routes. »

Relevons encore après une fête de Noël : « Nous avons eu une superbe messe de minuit. Tous les soldats, 250 hommes, et les officiers de repos y ont assisté et chanté de tout cœur. Il y a eu 142 communions. En tête, venaient notre colonel, le commandant et la plupart des officiers. La grand'messe a été suivie d'une messe basse, avec de nouvelles communions, puis l'autel portatif a été plié et a pu servir, aux tranchées, où, dans le gourbi du commandant, une messe a été célébrée, vers deux heures et demie. C'était une fête bien impressionnante et dont les soldats se souviendront toute leur vie ».

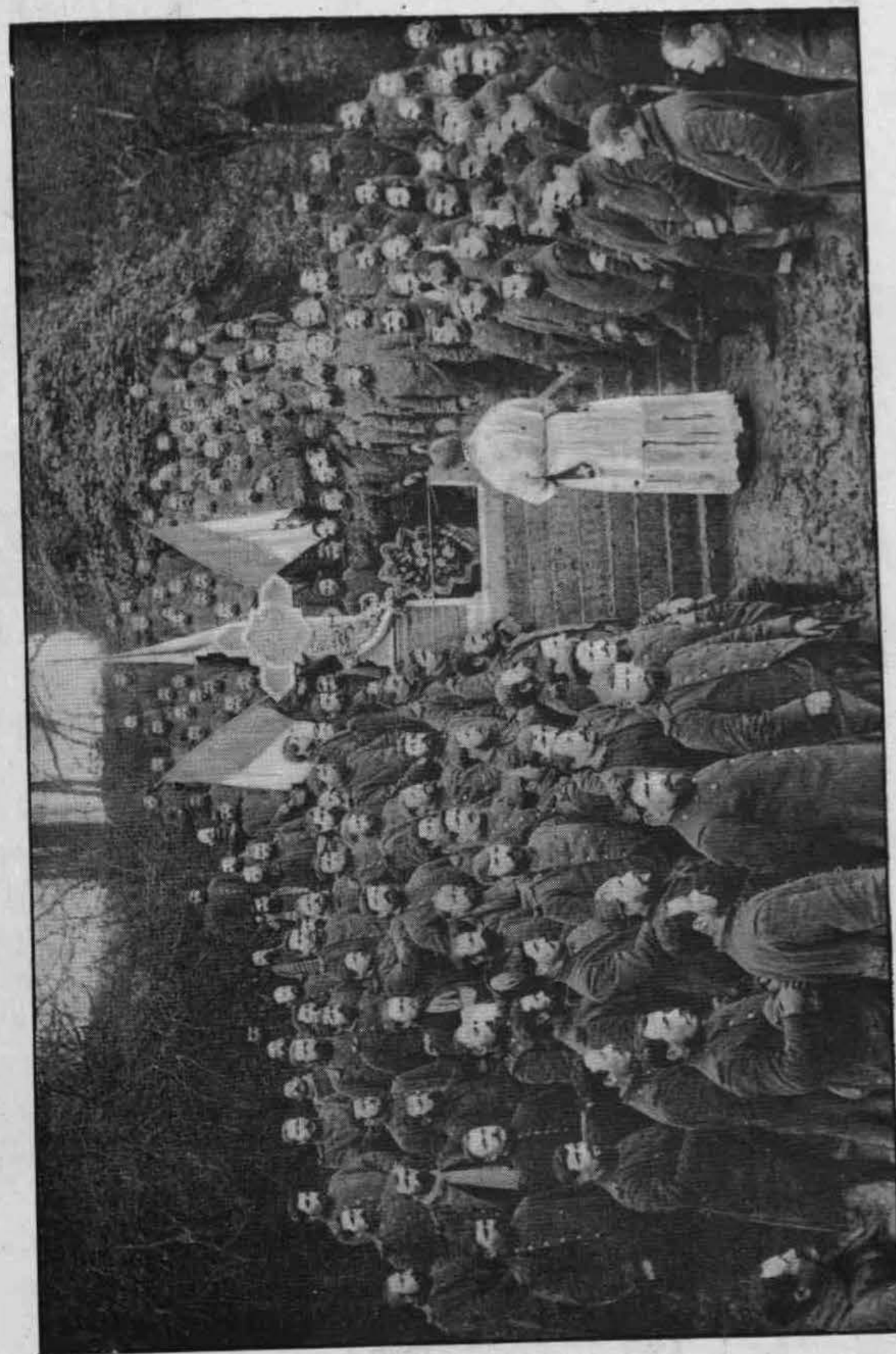
Ailleurs, la messe de minuit n'ayant pas été autorisée dans la petite ville de..., l'aumônier se rend dans une sucrerie des faubourgs. « Un autel a été improvisé au fond de la grande salle où couchent les hommes. Une croix de bois ornée de lierre se détache sur le drapeau tricolore qui recouvre le mur. Le lieutenant Le G. a offert 20 fr. de bougies. L'éclairage est superbe. Un élève du Conservatoire

chante *Minuit, chrétiens*. Très beau sermon de l'abbé B., si beau même qu'un assistant, vieux socialiste de Brest, se croyant encore, sans doute, en pleine réunion publique, n'a pu s'empêcher d'applaudir : « Bravo B. ! » — Au cantique : *Il est né le Divin Enfant*, tous les hommes reprenaient en chœur le refrain. J'en avais les larmes aux yeux. »

Pour ces solennités comme pour le reste, la Marine se pique d'émulation. « 1^{er} Janvier 1917 : — Les fêtes de Noël ont été bien suivies. Elles ont débuté par une messe de communion, à laquelle bon nombre d'officiers et de matelots ont pris part ; la cérémonie solennelle a revêtu, cette année, une splendeur inaccoutumée. Notre vieil harmonium a dû céder la place à un magnifique orchestre dont les sons mélodieux, alternant avec les voix mâles des chanteurs et les prières des assistants, ont, je l'espère, réjoui et touché le cœur de Dieu. »

C'est aussi pour la Noël, en 1916, que l'abbé Le B., aumônier de Marine, célèbre, à minuit, avec toute la pompe possible, pendant que la chorale qu'il a stylée, chante la messe royale de Dumont. Après quoi, étant allé dire la messe de l'aurore sur l'*Ernest Renan*, il y voit le général de Castelnau donnant à tous, en cette occasion, le réconfort de son exemple, et il a le plaisir et l'honneur d'entendre de l'illustre chef cette parole qui, en une telle bouche, vaut un poème d'éloge : « Mes braves Bretons et Vendéens du XI^e Corps ! »

Parlant des manifestations de la foi religieuse, ce serait presque être injuste de ne pas signaler, parmi les pratiques les plus chères de nos compatriotes, l'assistance aux défunts. L'oubli s'en révélerait d'autant moins excusable que cet aspect de la piété française, mais surtout bretonne, est ap-



Campagne 1914-1915 — 318^e Régiment d'Infanterie de Réserve.

paru si touchant à nos alliés d'Outre-Manche, que telle Confession protestante de Cantorbéry, déférant aux vœux de nombreux combattants, a adopté, malgré l'opposition de certains dignitaires, la Commémoration des Morts.

« Au 288^e, nous dit-on, il est d'usage que dans les diverses compagnies, pour chacun des soldats tués à l'ennemi ou décédés au service, on fasse dire au moins une messe, à laquelle assiste une large députation. »

Autre témoignage : « 2 Novembre 1914. — La fête d'hier a été particulièrement belle et consolante. A la grand'messe, l'église s'est trouvée trop petite. Aux vêpres, tout autant de monde : la procession et l'absoute au cimetière ont été très émotionnantes.

Aujourd'hui, fête des Morts, j'ai, à la demande de plusieurs officiers, célébré la messe en plein bois. Y assistaient une douzaine d'officiers et 400 soldats, tous amassés autour de l'autel, agenouillés dans la boue, et les larmes aux yeux. Ils priaient en silence, mais avec tout leur cœur. Je visitai ensuite et bénis les tertres funèbres où reposent nos Bretons. »

Et ceci enfin, d'un aumônier de Marine : « Nombreux sont nos compatriotes enterrés à Moudros. J'y ai béni leurs tombes et j'y retourne souvent prier. Tout est entretenu avec soin, et il ne se passe pas de jour que plusieurs camarades ne viennent y apporter l'hommage d'un pieux souvenir.

Pour la fête des Morts, je fus au cimetière, accompagné de beaucoup d'officiers et de marins. Après les prières des Morts, nous chantâmes le *Libera*, puis l'*Ego sum* que j'avais paraphrasé, le

matin à la messe, devant une assistance très compacte, dans la salle d'armes du *Gaulois*. Grâce à vous, me dit quelqu'un, nos pauvres chers morts ont eu un peu mieux que les quatre vers de Victor Hugo, affichés à la porte du cimetière. »

Plus significatives encore sont les indications du « baromètre » de la messe, en cas de fidélité quotidienne des assistants. Aussi, pour donner toute facilité à la piété des meilleurs, nos prêtres, au besoin, avancent l'heure déjà matinale du Saint Sacrifice, le fixant par exemple à 5 heures, bien avant le branle-bas du bord, afin de n'enjamber en rien sur les obligations militaires. Ailleurs, dans les bois de Manheulles, un de nos confrères parti avec un bataillon dont le commandant a tenu à avoir un prêtre bretonnant, célèbre, chaque jour dès 4 heures, pour la commodité des plus fervents.

A Minden, les prisonniers, au nombre de plusieurs centaines, viennent, chaque matin, assister à l'une des deux messes, et entendre la lecture-méditation qui suit.

Ajoutons enfin que, maintes fois, l'honneur est disputé d'être le servant du Sacrifice, et on voit même un colonel venir prendre la place d'un répondant qui, moins pourvu de mémoire que de bonne volonté, hélas ! s'embrouille et bredouille.

CHAPITRE V

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES (*suite*).

LA VIE EUCHARISTIQUE DES TROUPES

« Celui qui mange ma chair a la vie éternelle, et je le ressusciterai, au dernier jour. »

SAINT JEAN, *Evang.* VI. 55.

Le grand effort du prêtre est d'obtenir que toutes les ouailles de la paroisse militaire défèrent, avant tout, au précepte annuel de l'Eglise :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques, humblement.

Mais ici, et ici principalement, surgit de nouveau la question de langue. Si, en effet, sur le devoir religieux dont le respect humain rend déjà les démarches méritoires, se greffent des difficultés nouvelles que l'imagination grossira encore ; s'il faut s'imposer un exercice coûteux de traduction pour avouer en un idiome qu'on manie mal, des choses par elles-mêmes pénibles à dire, rien de surprenant que les Bretons, de tempérament assez timide, reculent trop fréquemment. Ce leur est, sinon une excuse, du moins une circonstance atténuante.

Un Samedi-saint, toute latitude ayant été accordée par le médecin-chef, nos prêtres infirmiers de l'hôpital de Châlons se mettent en quête des compatriotes désireux de faire leurs Pâques. Tous

veulent bien, mais s'inquiètent d'avoir un confesseur bretonnant. On peut heureusement les rassurer.

Un brancardier régimentaire nous détaille un peu, avec sa joie, celle de nos soldats, en pareille occurrence : « Quel bonheur, à des centaines de kilomètres de notre Bretagne chérie, de pouvoir dire à ces pénitents qui demandent humblement la permission de réciter leurs prières en langue bretonne, parce qu'ils ne savent pas très bien le français, de pouvoir leur répondre : Mais mon ami, vous tombez à merveille. Je suis Breton comme vous, et ce me sera un plaisir de m'entretenir avec vous dans notre langue maternelle. — Si vous entendiez alors le cri de leur cœur : *N'eo ket possubl ! Oh ! gwella ze !* Est-ce possible ! Ah ! tant mieux ! — Et chacun d'eux d'aller répéter à un camarade ou deux la bonne nouvelle ! »

Nul doute que la guerre et l'imminence du danger, secouant l'apathie des tièdes, aient déterminé plusieurs, négligents au pays, à se mettre en règle. Ainsi en juge un aumônier, au mois d'Avril 1915 : « Sur tout le front, on assiste à un renouveau des plus consolants. Tous semblent vouloir faire leurs Pâques, et avec d'autant plus de ferveur qu'ils sont plus rapprochés des fils de fer allemands. »

Une autre correspondance de la même date ne s'exprime pas différemment : « J'ai eu la joie de voir beaucoup de mes artilleurs remplir leurs devoirs religieux ; près de 500 sur 600. La plupart des Bretons ont fait leurs Pâques. Plusieurs du Finistère et du Morbihan ont été heureux de trouver un confesseur bretonnant.

Un bon nombre d'artilleurs se demandaient

comment, en première ligne et ne venant presque jamais au cantonnement, accomplir, eux aussi, le devoir pascal. Je les ai tirés d'embarras : Mes amis, je viendrai passer un jour avec vous sur le terrain, et je vous confesserai. — Ils s'en montrèrent bien contents. Pendant que je recevais leurs confessions, les marmites nous passaient un peu au-dessus de la tête. Nos pièces, heureusement, sont mal repérées. »

Dans les notes suivantes (1915), nous entendons deux aumôniers de Marine :

« Outre le noyau fervent des marins apôtres, nous atteignons, peu à peu, quantité d'indifférents qui avaient besoin d'encouragement et de lumière et qui cèdent au bon exemple et à la grâce de Dieu. Nous avons constaté, à l'occasion des Pâques, que l'on n'avait pas perdu son temps, et que les résultats sont supérieurs à ce qu'attendaient les plus optimistes.

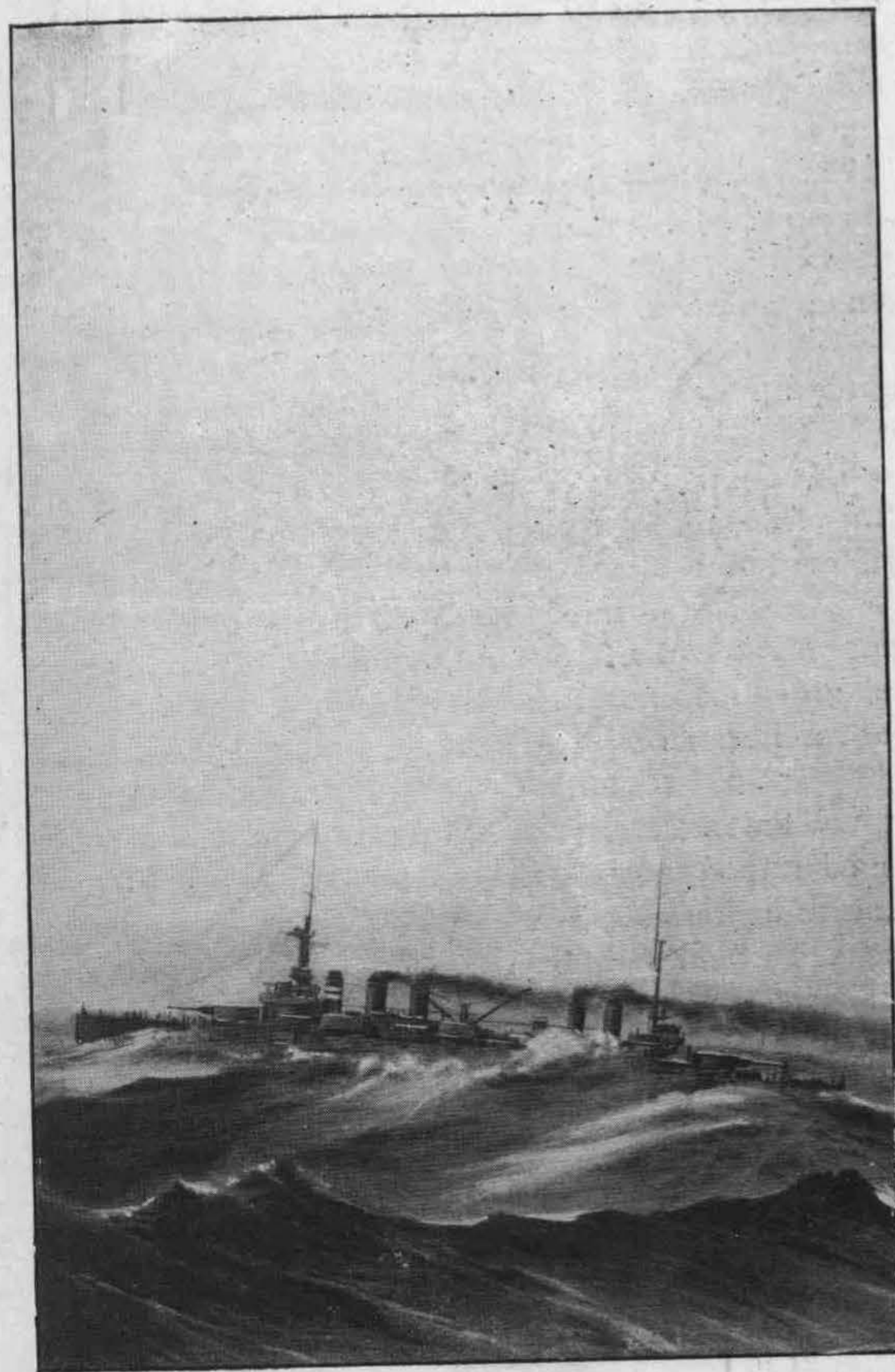
« Le Temps pascal a été pour nos marins l'occasion propice de se réconcilier avec le bon Dieu. Nous avons eu de ce côté de réelles consolations. Quelques jours passés à bord de chacun des bateaux nous ont permis d'instruire nos paroissiens et de les mieux préparer. Les Bretons de la 2^e Division de la 1^{re} Escadre ont été particulièrement enchantés de trouver à leur bord un prêtre de chez eux et de leur langue. Les jours de communion furent beaux et touchants. Comme en Bretagne, ils se terminèrent par la Rénovation des Vœux du Baptême et la consécration à la Sainte Vierge. Les Crozonnais, entre tous, ont été admirables d'entrain. C'est à eux que je dois, pour une bonne part, à bord du *Mirabeau*, le chiffre élevé des confessions bretonnes. Ce sont des chrétiens

qui font honneur à leur foi, à la réputation de leur pieuse paroisse, et à leur clergé. M. le Curé de Crozon peut être fier de ses marins, comme je le suis moi-même. »

« 22 Juin 1916. — La vie chrétienne à bord est réellement en progrès. Sur le *Voltaire*, j'ai compté 43 « pâques » de plus que l'année dernière. A bord du *M...*, où l'homogénéité de l'équipage permet des conférences bretonnes, il y a aussi une très sensible augmentation des communions pascales. Il faut ajouter que 90 % s'y sont confessés en breton, montrant, par là, l'attachement de nos compatriotes non seulement à leurs croyances, mais aussi à leur langue. »

La situation religieuse au camp de Minden, en Allemagne, apparaît également consolante : « Du dimanche de la Passion, à celui de la Quasimodo, nous avons enregistré 2.800 communions pascales. Rares sont les Bretons qui n'auraient pas accompli leur devoir. »

Une autre relation d'aumônier a l'intérêt de commenter les résultats : « Avril 1915. — Le commandant du parc du 51^e d'artillerie, ayant demandé deux prêtres pour prêcher le Carême à ses hommes et les préparer à la Pâque, nous sommes allés, un R. P. Trappiste et moi, leur porter la Bonne Nouvelle. Nous avons organisé trois semaines de prédication. La paroisse où nous nous trouvions compte un tiers de protestants et est peu pratiquante. Nos artilleurs, tous Bretons, Vendéens ou Angevins, y sont depuis bientôt six mois. En dépit des efforts faits par de nombreux cabaretiers sans scrupule pour retenir les militaires, ou par les protestants pour les éloigner de l'église et les garder chez eux, notre petite église, que le bon Dieu en soit remer-



H. Grimaud et C^{ie}, rue Mazenod, Marseille

VOLTAIRE (Aumônier, M. l'Abbé B.)

Cuirassé de 1^{er} rang.

En manœuvre de combat par grosse mer.

cié, était pleine, tous les soirs. Les officiers, d'ailleurs, ont toujours donné l'exemple à leurs hommes en assistant très fidèlement à nos prédications, après nous avoir eux-mêmes, dès notre arrivée, indiqué certains sujets à traiter. La belle Lettre de Monseigneur de Quimper aux marins et aux soldats sous les armes, a été lue à l'église, l'avant-veille de la communion pascalle. Nous avons eu plus de 500 communions et quelques belles conversions. Hélas ! près de 400 n'ont pas encore accompli leur devoir. Cependant, et ce sera une grande consolation pour le cœur de Monseigneur de Quimper, ses diocésains, à part quelques ouvriers meneurs du port de Brest, se sont approchés des sacrements. Mais qu'est-ce qui a pu arrêter les 400 autres ? Le respect humain ; l'éloignement du danger ; certains liens contractés depuis six mois qu'ils cantonnent dans cette localité, et qu'il leur coûte trop de briser ; enfin la propagande des protestants qui est très forte, et qui fait qu'on donne à boire non seulement dans les cafés et cabarets, mais encore dans les maisons particulières. »

*
**

Pour ce qui est des diverses grandes solennités de l'année, on peut déduire, des correspondances de nos prêtres, que la fréquentation de la sainte Table se rapproche assez sensiblement de ce qu'elle est au Temps pascal. Le zèle sacerdotal s'y emploie, du reste, et ceux qui, en temps de paix, se seraient, chez eux, trop vite contentés du minimum annuel des pratiques obligatoires, acceptent volontiers, face au danger, d'abréger les intervalles, et que la réception du Pain des Forts refasse plus souvent

leur vigueur. « C'est, pourra leur écrire Monseigneur de Quimper (1), une de mes grandes joies : beaucoup d'entre vous, même sur la ligne de feu, reçoivent fréquemment l'Eucharistie. »

« A la messe de minuit 1915, dit M. le Chanoine L., j'ai eu le plaisir de distribuer la sainte communion à plus de 300 soldats, sur les trois compagnies du cantonnement. »

Corfou, 29 Décembre 1917. — « L'atmosphère plus chrétienne de nos bâtiments permet aux nouveaux embarqués l'accomplissement plus facile de leurs devoirs religieux. Les apprentis de la classe 18 ont à leur tête trois vaillants, de *Saint-Jean Trolimon*, de *Hanvec* et de *Scrignac*, qui s'entendent à merveille à stimuler, dans le travail et la prière, le zèle de leurs camarades. Leur exemple a entraîné les quelques hésitants du dernier contingent qui ont fini par trouver qu'il y avait une certaine lâcheté à ne pas faire à bord ce qu'ils faisaient si bien chez eux. Les communions de Noël ont été nombreuses : près d'une centaine. »

incontestablement, à en juger par les rapports épistolaires, la vie en campagne aura nettement stimulé chez beaucoup d'hommes la dévotion eucharistique. Défalcation faite de certains relâchements probables, il resterait qu'après la guerre, bien des combattants, gardant une partie des pratiques de leur piété matinale, ne laisseront plus autant le monopole de la messe sur semaine et de la communion fréquente, aux femmes et aux enfants. Quatre ou cinq ans de fidélité et d'effort

(1) Lettre de Monseigneur de Quimper aux soldats et aux marins du Finistère, Mars 1915.

auront constitué, en plusieurs convives de la sainte Table, des habitudes qui influenceront sur la vie entière. L'accentuation de la piété en ce sens est suffisamment générale, pour qu'il ne soit pas téméraire de formuler d'assez amples espérances. Commencée en grain de sénévé, la pratique, chez les hommes, de la communion plus fréquente, est destinée à croître : « Peu à peu, dit l'aumônier du *Trouville*, se forment sur nos vaisseaux des groupes de pratiquants qui se réunissent, chaque soir, pour la prière, et s'efforcent de communier, une ou deux fois par mois. Nous avons même pu établir une messe de communion hebdomadaire sur quelques bateaux. »

Partout, avec, bien entendu, force divergences dans les chiffres, il y a des communions quotidiennes.

A Minden, en 1915, il y a, dans la seule paroisse bretonne, cent communions par jour.

Un rapport, précieux parce que précis, nous est fourni pour le même camp, l'année suivante : « *Minden, 11 Octobre 1916.* — Le service du Block V est vraiment consolant : 6 à 700 sur 1.400 sont pratiquants. 2 à 300 assistent, chaque jour, à la messe, et de 40 à 50 y communient. De 100 à 120 le dimanche, et chaque premier vendredi du mois. »

A Zossen, de 5 à 6.000 hommes sont dits assister à la messe du dimanche, et les communions y sont nombreuses, mais, même chaque jour, elles sont de 200 en moyenne.

*
**

Avec des âmes habituées au divin commerce de l'Hostie, les fêtes eucharistiques prennent facilement leur caractère de piété chaude, manifestée

et débordante. A la royauté reconnue, proclamée, du Christ, se fait alors, dans le déploiement des splendeurs liturgiques, l'hommage, et des processions triomphales, et des adorations convaincues, et des effusions ardentes au pied de l'ostensoir. Mais combien toute pompe devient autrement majestueuse, lorsque, comme au front, les cortèges du Saint-Sacrement ne sont formés que d'hommes ! Depuis la multiplication des pains, Notre-Seigneur aime à compter leurs groupes à part, et il est beau que la garde d'honneur du Pain des Forts soit une de ces centuries qui expriment la force.

Transcrivons : « 27 Juin 1917. — Pour la Fête-Dieu les chants ont été magnifiquement exécutés par un chœur d'une vingtaine de bonnes voix. Après la messe, procession du très Saint-Sacrement faite à l'intérieur de l'église qui, assez vaste, a permis au cortège de se dérouler avec ampleur. Notre-Seigneur était escorté par deux soldats, deux sous-officiers et deux officiers portant flambeaux, et ainsi, c'est tout le régiment qui était représenté. »

Un autre prêtre, relatant aussi la même solennité, s'interrompt pour signaler cette particularité un peu piquante : le reposoir auquel ont travaillé les pieuses femmes du village, aidées des soldats, se dresse... dans la cour de l'école communale !

Un troisième résumé, le 4 Juin 1916, ce qu'a été la fête de Jeanne d'Arc : « Nous avons eu exposition du Saint-Sacrement, en plein bois, tout près des lignes. Tour à tour, les soldats sont venus faire leur adoration. Spectacle édifiant et des plus impressionnants ! Car, tandis que nos hommes étaient en prière devant Jésus Hostie, autour de nous le canon tonnait, sans relâche. »

Le courrier maritime, de son côté, contient les notes suivantes : « Sur la propre initiative de nos meilleurs marins, la nuit qui précède les premiers vendredis du mois, a ses hommes de garde ; c'est un sacrifice qu'ils ont voulu offrir au Sacré Cœur de Jésus, pour la conversion des pêcheurs et le salut de la patrie.

A la prière du soir, des billets tirés au sort indiquent à chacun son heure de veille, et l'un des hommes de garde est chargé de passer dans les batteries et les entreponts, pour éveiller à temps les factionnaires de l'heure suivante. La nuit de garde se termine par la communion générale, à la messe de 5 heures. »

CHAPITRE VI

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES (suite)

LES RÉUNIONS DU SOIR. — LES PRIÈRES.

LES PRÉDICATIONS

« Nous nous donnerons à la prière et
au ministère de la parole. »

ACTES, VI, 4.

On exagérerait difficilement l'étendue de l'apport moral apporté aux Armées par la prédication sacerdotale. Aucune statistique, malheureusement, ne produira ici son chiffre. Les forces spirituelles et religieuses agissent, sans indiquer leur coefficient. Mais notre pensée évaluée, avec reconnaissance, tout ce que l'incessant apostolat du verbe aura arrêté de sophismes dissolvants et déprimants, et ce qu'il a par contre réappris, maintenu, répandu d'idées saines, patriotiques et généreuses. Car si, moins libres que les Apôtres, nos prêtres ne peuvent pas toujours s'abstraire des matérielles besognes, le ministère de la prière et de la parole reste, quand même, au premier rang de leurs soucis de pasteurs.

Il y aura, bien entendu, les sermons réguliers des messes du dimanche, puis les discours des grands anniversaires, des grandes solennités. Mais un bien non moins considérable se fait aussi, insensiblement, par des causeries plus familières,

au cours des réunions organisées le soir, dans les divers cantonnements.

Le type de ces assemblées, comportant ne serait-ce que la récitation de quelques prières déterminées, semble bien réalisé, dès le début de la guerre. « 22 Août 1914. — Les soldats, tous Bretons et paysans et finistériens, font assaut de générosité pour procurer à leurs prêtres les plus douces consolations, et attirer sur eux les bénédictions du bon Dieu.

Sur l'initiative du bon chrétien qui nous loge, et avec l'autorisation du colonel, chaque soir, après l'appel, à 8 h. 1/4, a lieu la prière en commun, devant une reproduction de la grotte de Lourdes. Quatre à cinq cents soldats du régiment y assistent, et il faut voir avec quelle piété et quelle ferveur sont récités chapelet, litanies et invocations. — Quels fervents chrétiens sont ces Bretons ! me disait une Sœur. — Quelle foi chez eux ! ajoutait la propriétaire. Et nous, leurs prêtres, nous affirmons qu'il n'y a aucune exagération dans ces compliments. Nos compatriotes sont édifiants au point de nous faire pleurer, parfois, d'émotion et de bonheur. »

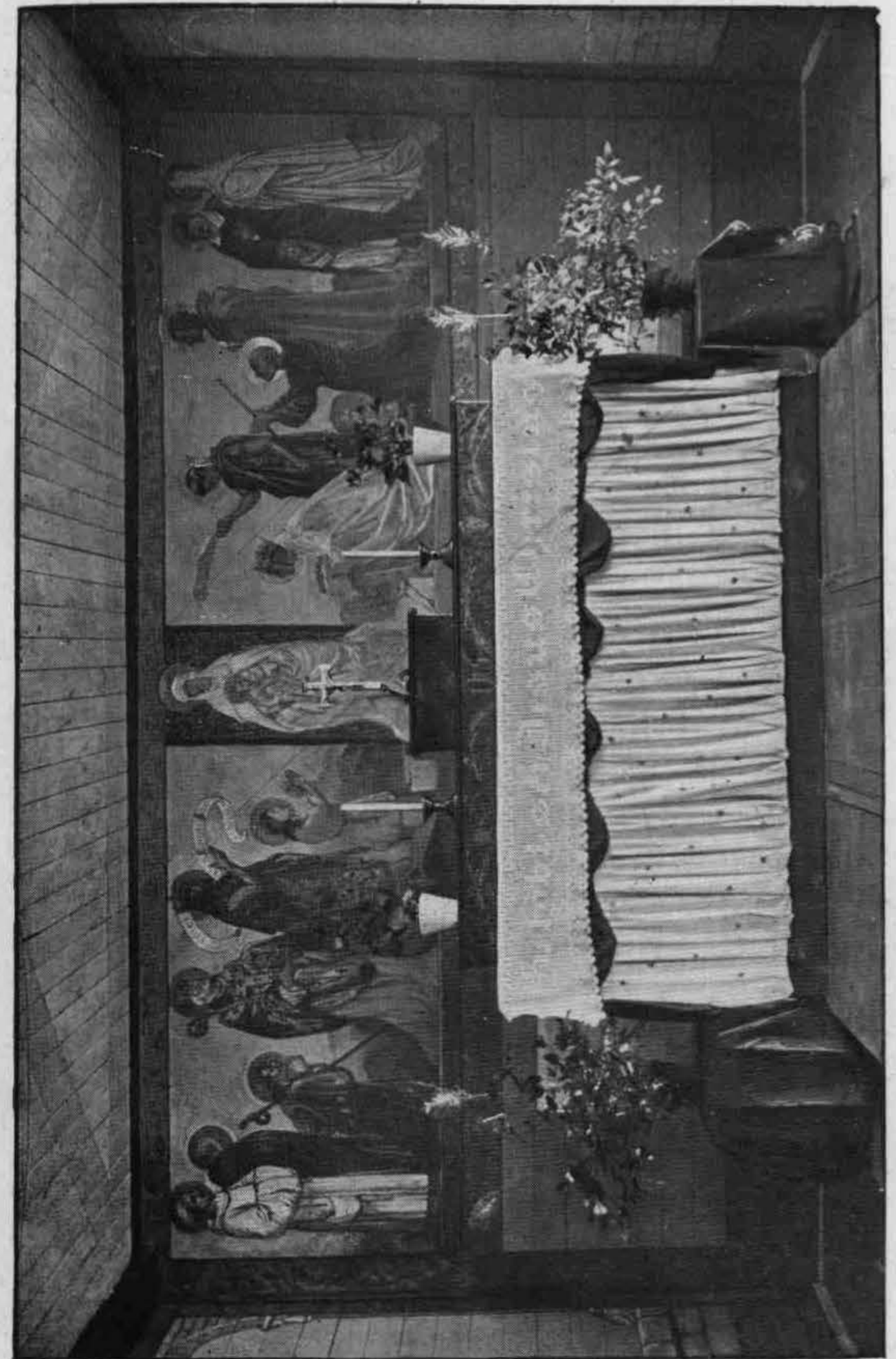
La Marine nous montre aussi ces réunions quotidiennes, mais avec des groupements plus restreints et, par suite, une intimité plus grande. A bord des cuirassés *Voltaire*, *Condorcet*, *Mirabeau*, où le même aumônier fait de courts stages, les Bretons s'assemblent chez lui, « entre pays » de la même région du Finistère, et tous revivent dans la vieille langue celtique les communs souvenirs du passé. « Le soir, quand la 1^{re} bordée est au poste de veille, l'œil au guet dans les tourelles, sur les passerelles, ou aux sabords des 75, ceux de la

2^e bordée, en nombre imposant, se réunissent pour la prière du soir. Dans une point longue, mais fervente invocation, aux pieds de l'image de sainte Anne, on prie pour les chers absents ; on se recommande soi-même à la douce Patronne d'Arvor, la bonne Mère du matelot breton. Le dernier souvenir est toujours pour les amis tombés au champ d'honneur. »

■ Un écho maintenant d'Allemagne : « Chaque soir, au camp de Minden, 5 à 600 Bretons se rendent régulièrement aux exercices, comprenant : chapelet, ou chemin de croix le vendredi ; lecture spirituelle et prières en breton, avec chant d'un cantique. »

Là où les assemblées sont bien suivies et l'affluence considérable, une brève allocution s'adjoint au chant des cantiques et aux prières, remontant ainsi presque quotidiennement le moral du régiment. Fût-elle en français, il en est bien peu qui ne puissent, dans une certaine mesure, en faire leur profit. Fréquemment, la bénédiction du Saint-Sacrement apporte une dernière et précieuse grâce aux assistants.

Mais si la réunion est exclusivement bretonne, l'illusion de se trouver encore comme au pays, prédisposera évidemment les âmes plus favorablement. Sans vouloir répéter combien l'idiome natal est de lui-même persuasif, retenons seulement qu'il permet, même devant un auditoire mélangé, d'atteindre à part nos compatriotes, sous le couvert d'un épanchement incompréhensible au reste des assistants. Qu'il s'agisse, par exemple, du défaut breton, les gronderies se feront en breton, naturellement, et par là, une franchise brutale se trouvera toujours mêlée de discrétion.



L'autel d'une chapelle de prisonniers, en Allemagne.

Idée encore heureuse, s'il en est, de ménager des triduum ou des retraites en langue bretonne, immédiatement préparatoires au devoir pascal, pour ceux qui, pendant les dimanches du Carême, se sont déjà entendu rappeler, en une série d'instructions, les grandes vérités.

On comprend bien que ces retraites ne fonctionnent pas avec la régularité et le recueillement de Religieuses au fond de leur couvent.

« 11 Août 1915. — Notre essai de retraite a pleinement réussi. C'est quelque chose d'avoir groupé, chaque soir, 400 soldats attentifs. Naturellement, nous n'avons voulu les occuper qu'aux seules heures de loisir laissées par les règlements militaires. Ces heures étant très rares, il a fallu s'en accommoder et faire marcher nos exercices en ordre dispersé, et, tout en utilisant bien chaque moment, procéder par bonds, en laissant parfois de longs intervalles inusités entre les exercices. Mais, dans ces vides, le bon Dieu a su, malgré tout, faire circuler un si large courant de grâces, que nous en avons été nous-mêmes surpris. A de certaines heures, notre retraite a pris des allures de petite mission. Dieu soit béni et sainte Anne aussi ! »

Au camp de Zossen, le zèle a élaboré tout un programme : « Sermon, le dimanche ; explications catéchistiques, dans la semaine ; conférence eucharistique, le jeudi ; chapelet et prières en commun, tous les soirs ; voire « bulletin paroissial », rien n'est négligé par nous pour le bien des prisonniers. »

CHAPITRE VII

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES (suite).

LES CERCLES. — LES LECTURES

« Annonce la parole, insiste à temps
et à contre-temps. »

II THIM. IV, 2.

Une mention doit être réservée à des centres de réunions, d'assistance restreinte, mais où s'opère un travail profond. Faut-il les appeler cercles d'études, salles de conférences, simples cabinets de lecture ? Il y a un peu de tout cela à la fois. En voici un tableau, à la date du 7 Mai 1915 : « Vu l'absence de plusieurs amis retenus aux tranchées, nous n'étions hier que peu de vétérans de la campagne : un Père Jésuite ; un jeune scolastique ; un sergent-major de Marseille, chef de la Jeunesse catholique, rompu au métier de conférencier et de journaliste ; un séminariste de Coutance ; un laïc, licencié en histoire, etc. Dès l'abord, on se sent en famille. La séance débute par la prière, récitée à genoux. Puis, notre président, le Curé-doyen d'Isigny, nous fait le commentaire du récit évangélique de la Transfiguration. Ensuite, lecture par le P. Jésuite, secrétaire, du procès-verbal de la dernière séance, et la causerie commence. On dit un mot de l'Apostolat de la Prière ; après quoi s'engage une discussion sur l'Alcoolisme. Tout le monde est pour la Croix-Blanche, sauf l'un de

nous qui, ennemi né de toute contrainte, prône la modération. Mais il finit par reconnaître le bien fondé de la Croix-Blanche, dès qu'il en aperçoit le vrai caractère. On lève alors la séance, en récitant le *Sub tuum*, et on se quitte, l'intelligence munie d'idées plus claires et plus précises, le cœur échauffé par cette ardeur communicative qui animait des âmes d'apôtres, la volonté mieux trempée et plus énergiquement décidée à agir pour la gloire de l'Eglise et la grandeur de la France. »

De Malte on écrit qu'on y a organisé un Cercle dont on attend les meilleurs résultats. « C'est le centre commun de toutes les bonnes volontés, le trait d'union entre les divers bateaux, et en même temps le point de départ de bien des retours. Aussi MM. les Aumôniers aiment à le visiter pour encourager ses membres, et nous ont aidé à y commencer un petit cercle d'études et une conférence sur l'Evangile. »

Ces cercles, quel que soit au reste le nom qu'on leur donne, permettent de soutenir et de compléter, par la diffusion des saines lectures, l'œuvre inaugurée dans les âmes par la prédication verbale. Un de nos aumôniers demeure si convaincu de la nécessité de cette nouvelle multiplication du zèle qu'il se prononce là-dessus *verbo et opere*, avec une certaine vigueur : « C'est par la tête que la France était gâtée. Ce qu'on ne comprend pas, c'est que les catholiques n'aient pas constitué, dès le début de la guerre, une grande œuvre de propagande intense et « organisée », par les bons livres, brochures, revues et journaux. J'y dépense, chaque mois, toute ma solde, mais je voudrais que chaque prêtre, chaque catholique, comprenne que c'est pour nous une occasion unique de répandre

la lumière à flots : nous avons, en effet, à notre portée, aux Armées, les jeunes qui feront la France de demain.

Etant officier monté, j'ai acheté une voiture qui transporte la caisse des livres de la Division. Car mon premier soin a été de constituer une bibliothèque qui comprend déjà plusieurs centaines de volumes, qu'on se prête d'un régiment à l'autre. Cette bibliothèque a fait beaucoup de bien pendant le séjour de trois mois dans des secteurs tranquilles de la Champagne pouilleuse. »

En Orient, à Guerguéli, les mêmes besoins imposent une solution semblable : « De concert avec le capitaine-adjoint au colonel, je viens de fonder une bibliothèque où nous avons quantité de livres intéressants. Il y a beaucoup à faire sur ce point, parce que nos ennemis ne restent pas non plus sans rien faire, malheureusement (1). »

Plus nécessaire encore à bord, cette préoccupation de fournir aux esprits et aux imaginations un aliment par le moyen des bonnes publications. La sollicitude de Monseigneur de Quimper y pourvoit pour une part. « Les journaux que Sa Grandeur a la bonté de faire parvenir aux escadres, sont lus par de nombreux marins, soit à l'hôpital, soit à l'œuvre des Marins, soit sur les bateaux, car on les fait servir et on les répand le plus possible. Que de fois j'ai entendu dire par les nouveaux venus : Ah ! voici le journal que je recevais

(1) On peut rapprocher de ces réflexions l'information suivante parue dans les journaux : Cottin, l'anarchiste qui tenta d'assassiner M. Clemenceau, s'était acheté pour 600 francs de livres, non de brochures, mais de livres philosophiques ou soi-disant tels.

(Nouvelles Religieuses, 15 Avril 1919.)

à la maison ! Et les marins de s'en emparer aussitôt, pour y chercher les nouvelles du pays. En plusieurs occasions, quelqu'un des numéros a servi d'entrée en matière pour aborder un malade de l'hôpital. Bref, ils ont été un excellent moyen d'apostolat. »

Un autre aumônier remercie également Sa Grandeur, pour l'envoi de 500 Paroissiens du Soldat aux Finistériens du 62^e.

Et qu'on ne croie pas que la lecture préférée des hommes soit nécessairement le roman, le livre d'aventures, ou le journal à nouvelles. Pour eux, comme pour nos prêtres, il y a mieux qu'à tromper l'ennui.

De la lecture on attend, avec le réconfort des idées sérieuses, les sages conseils et les saintes excitations de la piété. Ce qui explique qu'on puisse mettre en circulation à bord du *Trouville*, la *Semaine Religieuse* de Quimper. Ce qui fait aussi que M. le Chanoine L. peut annoncer : « Les jeunes gens de la classe 17 mettent en pratique les conseils que leur a donnés Monseigneur dans son allocution du 19 Décembre 1915, à Rumengol ; il est telle section où, tous les jours, la *Vie des Saints*, en breton, est lue par un groupe de Léonards. *Kannad ar Galoun Sakr*, le « *Messenger du Cœur de Jésus* », différents *Kannadig*, (Petits Messagers), le *Courrier du Finistère*, circulent de logette en logette, comme en Bretagne de maison en maison. »

« Nos hommes aiment à lire le breton, surtout les *Kannadig*. Nous venons de recevoir *Buez ar Zent* de M. Perrot, hommage d'un libraire. On en fait la lecture en première ligne, à 30 mètres de l'ennemi. »

Quant aux exilés, ce qui pourra leur parvenir de France aura un double prix. « Les livres que

nous envoie Monseigneur sont arrivés, et six ont déjà passé à la censure, à Minden. Tous ces livres, et, en particulier, les ouvrages du Chanoine Bertrin sur Lourdes, feront ici le plus grand bien. »

Au 118^e d'Infanterie où une heureuse initiative a créé une petite bibliothèque, nous voyons apparaître, en Octobre 1917, un intéressant bulletin religieux : *L'Hirondelle*. Le titre n'en est pas pris au hasard, car l'hirondelle se trouve déjà représentée sur toutes les voitures de ce régiment qui a choisi le gracieux oiseau comme emblème. Deux fois le mois, le Bulletin prolonge la parole de l'Aumônier, et la diffuse en quatre pages, de format modeste, mais pleines, nourrissantes, élevantes, bien faites de tout point, pour fournir un thème simple et clair de réflexion religieuse à l'âme du soldat. Certaines appréhensions, très compréhensibles, que conçoit l'aumônier lors du premier envol de *L'Hirondelle*, ne tardent pas à se dissiper, les officiers et les hommes faisant au jeune Bulletin un accueil encourageant et flatteur.

*
**

Ces diverses industries mises en œuvre atteignent même les incroyants. Soldats qui reçoivent le Baptême, baptisés qui font leur première communion, égarés qui rentrent au bercail à l'occasion de la Pâque, mourants qui se réconcilient avec Dieu, autant de résultats heureux qui montrent que les travaux d'approche et de pénétration des âmes ne se font pas en pure perte ; qu'il y a, dans la vie de guerre, une apologétique qui porte, et qu'enfin les semeurs voient lever la moisson. Y ont contribué, les Religieuses dévouées

des hôpitaux ; les chefs ou les compagnons qu'enflamme le zèle ; en particulier, les nombreux Frères mobilisés qui, sous de nouvelles formes, poursuivent leur mission d'enseignement surnaturel, et plus encore les Séminaristes dans leur fécond apprentissage des fonctions de l'apôtre. Mais comme le prêtre seul met la dernière main à la reconquête de ses frères, c'est lui qu'il faut entendre. « Beaucoup de consolations et peu de déceptions. » Ce mot, qui résume pour un de nos infirmiers toute une campagne de soins spirituels et corporels en son hôpital, on le retrouverait, au moins avec quelque tempérament, sur les lèvres de nombreux prêtres. Dieu a largement béni ses ouvriers.

CHAPITRE VIII.

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES (suite).

LES DIVERSES DÉVOTIONS

« Le Sacré-Cœur sur ma poitrine, et son amour en mon cœur, je vais confiant là où nos chefs nous conduisent ! A la grâce de Dieu, et vive la France. Je crois au succès ! »

F. Blons, séminariste de Ploudaniel, tué le 1^{er} Octobre 1918.

« O Vierge, ayez aussi pitié De ces pauvres soldats sans nombre, Dont la foule passe à vos pieds Le corps ployant et l'âme sombre ! »

LUCIEN LÉCUREUX.

Il est, dans l'économie de la vie chrétienne, un certain nombre de dévotions sans lesquelles désormais on ne conçoit guère le culte catholique. Si elles ne sont ni le sanctuaire, ni le temple, elles y tiennent pourtant comme parties intégrantes et contreforts. Du plus humble des combattants au généralissime qui consacre ses armées, les catholiques, qui le sont autrement que de nom, connaissent les révélations du Sacré Cœur, ainsi que les touchantes demandes qu'il adresse à ses enfants et à l'affection de leur piété. La première réponse qu'ils feront au Maître sera d'arborer son emblème. Nos soldats le portent avec la médaille de la Sainte-Vierge, dès le départ, lors de la mobilisation. Le vicaire général de Carthage, voyant une affluence de soldats qui ont au képi ou sur la poitrine l'image du Sacré Cœur, s'informe, et il a

la joie mêlée de fierté, d'apprendre que ceux qui en agissent avec cette courageuse simplicité, sont ses compatriotes du Finistère.

On sait l'émoi dans lequel le port du modeste insigne jette certains esprits. En Juin 1917, une circulaire ministérielle ayant daigné s'occuper des cérémonies organisées dans l'armée pour la fête du Sacré Cœur, quelques chefs demandent, à cette occasion, qu'on supprime, de l'uniforme, toute marque politique aussi bien que religieuse. Le médaillon *Espoir et Salut* est, naturellement, le premier visé. A un aumônier qui, par discipline, transmet la décision aux hommes, en les engageant à s'y soumettre, et à porter sous la vareuse ce qui, par-dessus, serait jugé séditionnel, plusieurs répondent qu'ils entendent garder ostensiblement l'emblème. De plus, des soldats qui n'en ont pas jusqu'alors, vont s'en procurer immédiatement. Puissent-ils, rentrés dans la vie civile, n'être pas moins jaloux de leurs libertés légitimes !

Imposantes sont les manifestations signalées çà et là, à l'occasion de la solennité du Sacré Cœur. En ce même mois de Juin, dans une fraction du 118^e, un *Triduum* précède la fête. Le soir, au salut, consécration collective des soldats au Divin Maître. Puis le vendredi 15 Juin, conformément à l'invitation de l'Œuvre du Sacré-Cœur de Montmartre, et sur les exhortations de Monseigneur de Quimper, 159 soldats et officiers se sont consacrés individuellement, consacrant, avec leurs personnes, leurs familles, le régiment, et la France dans la mesure où ils la représentent, au double titre de citoyens et de défenseurs.

A un autre moment, l'aumônier enregistre 85 consécutions. C'est peu, croirait-on. Mais cela

suppose autant de prédications individuelles dans les tranchées où les compagnies sont disséminées, dispersion qui rend l'apostolat difficile. Pas au point cependant de décourager certains séminaristes qui se sont juré d'établir « une garde d'honneur » par bataillon, pour exalter et consoler le Cœur de Jésus.

Une personne généreuse ayant fait don d'un superbe fanion du Sacré Cœur, l'emblème flottera partout à la place d'honneur, dans les cantonnements, et aux lignes dans l'abri qui servira de chapelle. Symbole à la fois des deux causes pour lesquelles on se dévoue : « *Doue hag ar Vro* », Dieu et le Pays ; il sera par là plus cher même et plus sacré que le glorieux drapeau du régiment.

De la Méditerranée nous parvient ce mot : « En union avec les adorateurs de Montmartre, une trentaine de marins du *Voltaire* se partagent les neuf heures de garde et d'adoration qui précèdent le premier vendredi du mois. Puis, à l'issue de la messe de communion, célébrée devant l'image du Sacré Cœur, tous lui renouvellent leur intention de se consacrer entièrement à son service. »

L'Apostolat de la Prière, acheminant à la communion fréquente, est aussi l'objet de la préoccupation du zèle. « Nous comptons plus de 200 adhérents, écrit un séminariste, dès le début de la guerre. Le Cœur de Jésus est en train de toucher plus d'un par sa grâce. La campagne verra des conversions. »

On se doute bien que la Vierge Marie a sa bonne part dans les hommages de notre culte. A tel point qu'un de nos confrères nous livre, avec une satisfaction des plus visibles, ses impressions à la fin de Mai 1916. « C'est autour de l'autel que nos hommes

ont dressé dans les bois, qu'ils aiment, la journée finie, à se réunir pour le Mois de Marie. On récite le chapelet accompagné d'un petit mot qui explique les mystères du Rosaire. Puis, après le chant d'un cantique, on termine par la prière du soir. Chaque matin, un bon nombre fait la communion. J'ai la bonne confiance que la Sainte-Vierge sera contente des soldats du 67^e qui l'ont si bien priée. C'est le plus beau Mois de Marie que j'aie jamais vu. »

« Les diseurs d'*Ave Maria*, écrivait Louis Veuillot, font plus que les brûleurs de cartouches ». Nos Bretons se trouvent être l'un et l'autre : de là leur traditionnelle valeur. Pour beaucoup d'entre eux, la dévotion du Rosaire vivant est une nouveauté apprise durant la guerre. Mais qu'on ne s'étonne point de sa diffusion rapide. Outre que la piété des aumôniers et de leurs collaborateurs y apporte toute l'accélération qu'on imagine, cette forme de prière est éminemment accessible à tous. Réciter, tous les jours, avec méditation du mystère indiqué à chacun dans le bulletin jaune qui lui est remis au commencement du mois, une simple dizaine du chapelet, est facile, et n'apporte pas grande surcharge. Puis le groupement se fait naturellement de ceux qui prient, par la constitution, avec les quinze unités, de chaque Rosaire. Un aumônier, et sa réflexion semble justifiée, attribue au R. V., une très grande influence sur le moral du régiment.

On voit aussi que cette dévotion offre aux désirs d'apostolat une amorce aisée, puis un stimulant, pour les nouvelles recrues qui ont accepté les premiers mystères d'un Rosaire encore incomplet. Les Séminaristes, comme il est naturel, se montreront propagateurs très actifs.

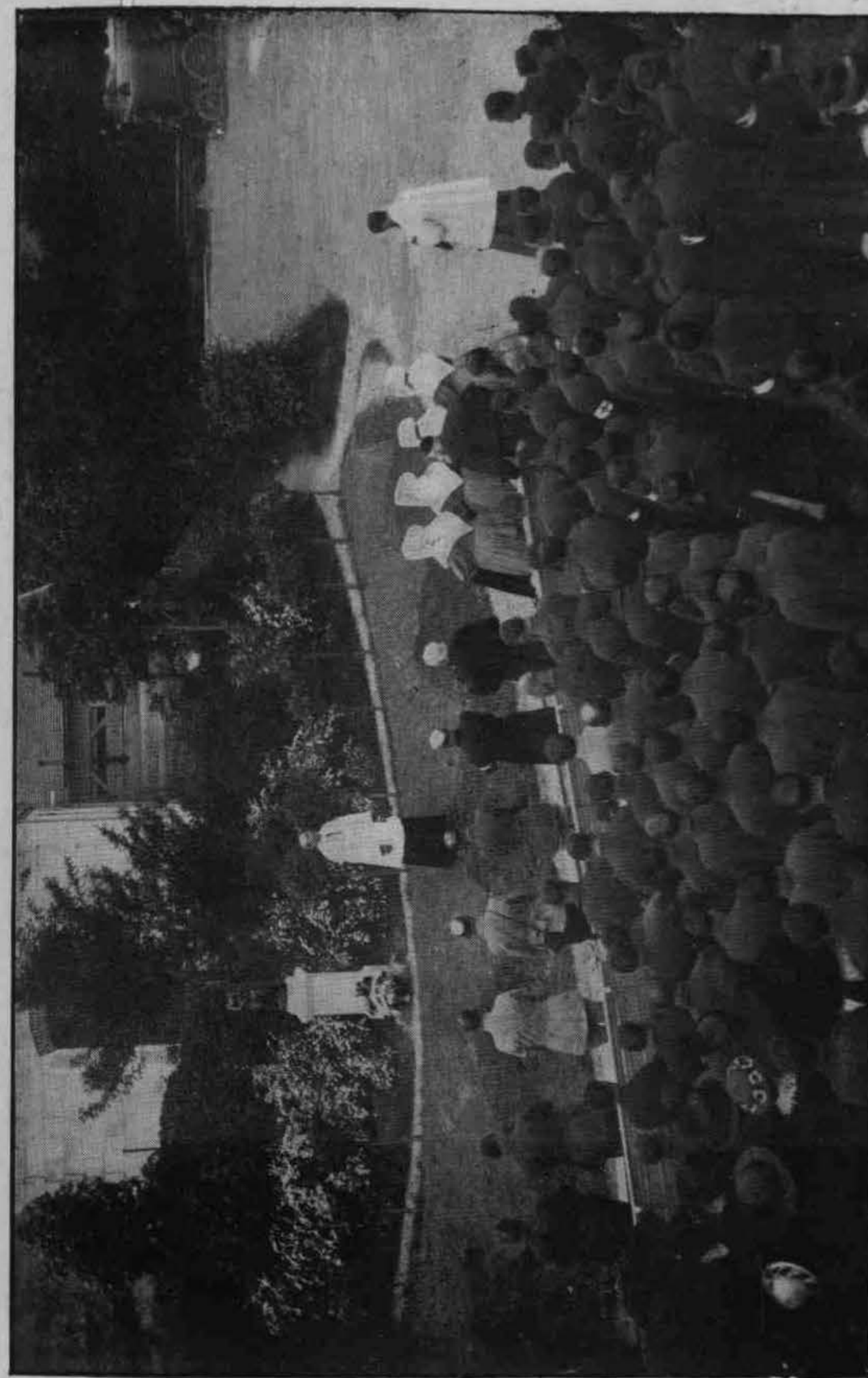
En fin de Mars 1916, 32 rosaristes du 118^e partent

pour Verdun. Là, pendant vingt jours, des centaines de leurs camarades, se voyant sans abri, sans défense, contre la pluie continuelle de fer et de feu, prennent également leur chapelet, et, chaque rosariste se mettant à l'œuvre pour recueillir des adhésions, il y en a plus de 200 en Septembre. Afin d'honorer dignement le mois du Rosaire, un plus grand effort de propagande se fait, qui porte le chiffre au delà de 250 hommes, dont la piété, réfléchie et persévérante, implore sans relâche Celle que l'Eglise nous montre forte, à elle seule, comme une armée rangée en bataille, et qui, sans doute, est là, elle aussi, partout où deux ou trois se réunissent pour la prier.

« Y a-t-il, se demande Monseigneur, un diocèse où la Sainte-Vierge soit mieux aimée ? Le marin de nos escadres lui jette toute son âme : « *Ave, Maris Stella*. Vous êtes l'Etoile de la mer. Nous, même sous le soleil, nous ne voyons pas, nous ne savons pas. L'ennemi qui nous poursuit est invisible, et nous serons frappés par une mort que rien n'annoncera. Et nous allons, errants, le jour, la nuit, sans repos. Soyez notre étoile. Eclairez notre Océan. Guidez notre marche.

Le soldat du front la salue comme une tour inébranlable. *Turris Davidica*. Des lettres écrites à la hâte, par nos combattants, nous racontent que, dans leurs campements, à la messe qui leur est dite, ce sont nos cantiques bretons à la Sainte-Vierge qu'ils font entendre.

Le chapelet a repris sa place dans les groupements militaires. Ne trouvez-vous pas que ce Rosaire de soldats, redisant à Marie, les joies, les fautes, les glorieuses espérances du régiment, a son éloquence spéciale ? Un médecin militaire



Erection, dans l'hôpital d'Attichy, en mai 1915, d'une statue de Sainte-Anne offerte par le 318^e.

me disait, il y a peu de temps : « Je puis témoigner devant vous de la dévotion de vos Bretons pour la Vierge Marie et de leur fidélité au chapelet. Je l'ai constatée dans leur mort. Pendant 18 jours entiers, j'ai participé en Septembre et Octobre 1914, sur le champ de bataille de la Marne, au service d'inhumation de nos soldats, tués en pleine victoire, et la partie de ce champ de bataille où j'ai rempli ma mission s'est trouvée être celle-là même où vos Bretons avaient « donné ». Beaucoup d'entre eux n'étaient pas morts sur le coup, mais ils succombèrent avant qu'on pût les secourir. Et ils durent succomber, l'*Ave Maria* au cœur, car mes hommes ont vu, comme moi, que presque tous les morts serraient entre leurs doigts l'humble chapelet qu'ils avaient eu la force de saisir encore, pour attendre l'heure de Dieu. » Le major ajoutait : « J'ai pensé que ce détail vous paraîtrait précieux à connaître ». Certes. L'âme de notre race ne pouvait mieux s'exprimer que par cet abandon filial à l'heure de la mort entre les mains de la Mère de Dieu, que nous regardons, à cause de sa puissance sur le Cœur de Jésus, comme l'arbitre de notre sort éternel (1). »

Nous devons aussi noter, hélas ! en mots trop brefs, l'élan pieux qui jette nos compatriotes aux pieds de la Patronne d'Arvor. N'est-ce pas en effet aux strophes du cantique à sainte Anne, que le régiment de Quimper enlève, à la baïonnette, le fameux cimetière de la Boisselle, et ne cite-t-on pas des cas surprenants de protection par la bonne et douce Grand'Mère des Bretons ?

(1) Discours de Monseigneur à la cathédrale de Quimper, 15 Août 1914 et 3 Octobre 1915.

Il ne faudrait point clore ce chapitre sans considérer une autre pratique que les exhortations sacerdotales auront recommandée à la piété des plus fervents : le Chemin de la Croix. — « Voilà bientôt trois ans, nous est-il dit, que nous sommes au front. Mes territoriaux en ont vu de toutes les couleurs. Malgré tout, ils restent fidèles à leur foi, et si vous passiez par l'église de Cumières, vous seriez très édifié de rencontrer des soldats aux cheveux grisonnants, faisant leur Chemin de la Croix. »

D'un prêtre prisonnier : « C'est une vraie joie pour nous de constater la bonne volonté chrétienne de nos compatriotes, et de voir leur assiduité à visiter notre chapelle, à y réciter leur chapelet, et à y faire leur Chemin de Croix. Les larmes nous viennent souvent aux yeux à ce consolant spectacle. »

*
**

Ces différents aperçus ne sont pas sans faire comprendre les sentiments qu'inspirent sur leur passage nos régiments régionaux, et qu'on nous excusera de ne pas vouloir tenir sous silence. S'il est vrai de dire : « Tel pasteur, tel troupeau ; si celui-ci n'est tout ce qu'il est que par celui-là, ce sera encore parler un peu de notre clergé que de relater les appréciations méritées par les Divisions où il se trouve, et de rappeler « l'illustration renaissante de la Bretagne croyante et combattante, portée à une hauteur qu'elle n'avait pas atteinte dans le passé et que n'aurait pu égaler la Rome antique elle-même (1). »

(1) Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Quimper, 23 Février 1917.

« On ne saura jamais assez, écrit un prêtre, les sacrifices demandés aux combattants de chez nous. Leur ardeur au feu, entretenue par l'ardeur de leur foi, en a fait les premiers soldats de France (1). Aussi les populations civiles, à proximité du front, s'estiment heureuses et se croient rassurées, lorsque les tranchées de leur secteur sont occupées par nos compatriotes. » — D'un autre : « Le souvenir des Bretons est demeuré vif et empreint de reconnaissance, dans la petite ville d'Albert qu'ils ont si vaillamment défendue. » — Et encore : « Le 88^e Territorial de marche, où abondent les diocésains de Quimper, est bien coté partout sur son passage. Il laisse des regrets dans tous les cantonnements qu'il abandonne. »

Au diocèse d'Amiens, le Doyen de Mailly-Maillet, voyant partir les Bretons et Vendéens qui donnaient de l'édification à ses paroissiens, n'en cache pas sa tristesse, et projette de perpétuer le passage de ces troupes de foi, par une plaque commémorative qu'il placera en son église.

N'est-il pas aussi significatif ce désir qu'ont certains contingents de s'apparenter à nous par une comparaison qu'ils jugent des plus honorables, et qui porte, tantôt les Aveyronnais et les Lozériens à se proclamer *Les Bretons du Centre* ; tantôt les Alsaciens à se dire *Les Bretons de l'Est* ?

De pareils témoignages spécialement élogieux en ce qu'ils ont de spontané, ne demandent-ils pas d'être conservés ?

(1) Au dire des Allemands, eux-mêmes. (*Gazette du Rhin de Westphalie*, citée par Henri d'Arvor : « *Conduite héroïque des soldats Bretons* », p. 12).

CHAPITRE IX

L'ACTION SACERDOTALE AUX ARMÉES (suite)

L'ASSISTANCE AUX BLESSÉS. — LES DÉFUNTS

« Oh ! un prêtre, ça se reconnaît tout de suite au régiment ! On voit un homme qui est sans cesse en train de se demander comment et à qui il pourra faire du bien. »

Paroles d'un combattant, du 36^e.

« Mai 1916. — Le 118^e a eu, comme toujours, le plus mauvais coin du secteur, devant Verdun. M. l'Abbé F. a, selon son habitude, fait l'admiration de tous. Il n'a pu oublier qu'il a été brancardier, et il ne s'est pas contenté d'attendre les blessés. Dès que la nuit tombait, il courait aux premières lignes, cherchant les blessés, dégageant les enfouis, transportant les morts. » C'est par ces mots rapides que nous est mise sous les yeux la conduite de l'Aumônier du régiment. Mais le tableau s'applique sans grandes variantes, au dévouement de tous nos brancardiers. Le tribut qu'ils paient à la mort le prouve, comme aussi bien l'endurance avec laquelle ils acceptent leur travail des plus pénibles.

Pénible et dangereux ! Voici, en ce qui les concerne, l'appréciation de leur aumônier, après l'attaque d'Octobre 1915 qui vaut à toute la 22^e Division, d'être citée à l'ordre du jour, par le général de Castelnau, assez peu prodigue, dit-on, de compliments. « Les brancardiers ont été assez

éprouvés dans cette dernière bataille, les brancardiers régimentaires plus que les autres. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il n'y ait pas eu plus de victimes. Ils poussaient, en effet, leurs brouettes porte-brancards à travers la plaine sans se soucier des obus qui, à certains moments, les encadraient ».

« Je n'éprouve, dit Monseigneur de Quimper (1), aucun embarras à proposer, ici, en exemple l'esprit de foi qui anime les prêtres de Jésus-Christ devenus infirmiers militaires. Ils n'ont pas imité le Lévite de la Parabole. Ils sont allés chercher leurs blessés sous le feu, et plusieurs sont tombés en les protégeant de leur corps. C'est, je pense, mourir aussi vaillamment que leurs frères, les combattants. En ce temps de rumeur infâme, il est juste que leur Evêque leur rende l'hommage qui leur est dû. »

Dans leur émulation de dévouement, ils estiment n'en jamais trop faire. Une petite équipe de cinq volontaires part, un soir vers dix heures, en fin de Janvier, pour désinfecter le cimetière de La Boisselle, à 40 mètres des Allemands. Sur ces cinq volontaires, il y a trois prêtres.

On ne sait trop qui, du reste, a la moindre fatigue. Dans ces périodes d'attaques ou de périlleuses défensives, les aumôniers sont sur pied, nuit et jour. « L'aumônier, M. l'abbé Le G., vient d'arriver. Il passera la nuit avec nous ; il s'entretiendra avec nos blessés, leur parlera du bon Dieu, les consolera, les confessera, préparera à une mort édifiante ceux que le bon Dieu appellera à Lui.

(1) Allocution aux fêtes de Saint-Pol de Léon, 3 Septembre 1916.

M. Le G. est épuisé par la lutte et les courses de la journée, qu'importe ? Il oublie et fatigues et sommeil. Toujours le même ! »

Ministère douloureux, mais qui a ses compensations, d'accueillir ces sanglantes épaves de la bataille. « Depuis trois mois, j'ai goûté ici, à l'ambulance de F. (Marne), d'ineffables consolations. J'ai assisté à des morts édifiantes qui m'ont fait oublier toutes les fatigues de mon service. Pas une seule fois je n'ai été repoussé ; les braves enfants ! Ils font le sacrifice de leur vie avec une piété qui, bien des fois, m'a arraché des larmes. »

Un aumônier de Marine résume ainsi, après la signature de l'armistice, ce côté de son ministère : « S'il ne m'a pas été donné de préparer à la mort, aussi parfaitement que je l'aurais voulu, ceux que j'ai vus mourir, du moins, aucun des malades ne s'en est allé sans que je l'aie administré. »

Que tous nos prêtres ne puissent se prononcer avec une satisfaction aussi totale, il est trop clair. Mais ils sont à peu près unanimes à reconnaître que les mourants, surtout ceux des pays de foi, acceptent, de tout cœur, l'assistance du ministre de Dieu.

La gratitude de ces pauvres gens a quelquefois des façons bien touchantes de se traduire : « Beaucoup des blessés se contentent de recevoir avec bonheur les secours religieux, mais quelques-uns m'émeuvent profondément par leurs remerciements multipliés. L'autre jour, un petit adjudant était tellement heureux, qu'après que je l'eus confessé et extrémisé, il me dit : « Monsieur l'Aumônier, je voudrais bien vous embrasser. »

Lisez encore : « Quand je considère ces trois années passées au front, dans un service de con-



A l'ambulance : Nos Prêtres infirmiers.

tagieux, où nous avons soigné les maladies les plus graves, malgré les souffrances endurées, je remercie le bon Dieu de m'avoir permis d'exercer toujours le saint ministère sans entrave. Ma grande consolation est de penser au grand nombre d'âmes que j'ai réconciliées avec Lui. Quels réconfortants souvenirs ! Quoi qu'on en dise, il y a encore de la foi, beaucoup de foi, chez le soldat ; et, si la France peut être fière de ses défenseurs, notre Mère l'Eglise, elle aussi, a le droit de l'être de ses enfants. Tous ceux que j'ai vus mourir, combien nombreux, hélas ! ont reçu avec foi les derniers sacrements, et j'en ai vu faire le sacrifice de leur vie dans des sentiments de piété dignes de toute admiration. Témoin ce jeune homme mourant, le 15 Août, dans des manifestations touchantes de résignation et de confiance, et m'obligeant, quelques minutes avant sa mort, à accepter « ses derniers quatre sous » pour allumer un cierge devant la bonne Vierge.

Dernièrement encore, mourait à l'ambulance, un jeune homme de 24 ans. Avec une foi édifiante, lui aussi fit le sacrifice de sa vie. Le soir, un de ses voisins de lit me fit appeler et me remit une lettre où il me disait : « Ne pouvant assister aux obsèques de mon camarade, je vous serai reconnaissant de vouloir bien dire une de vos messes de cette semaine, pour le repos de son âme. »

Le dernier soupir de ses administrés amène au prêtre d'autres devoirs. Besogne funèbre et dévouement sans lustre que, seule, une charité surnaturelle embrasse, en faisant taire toute répugnance. « Mes fonctions me plaisent, si j'ose dire ; Tobie fut béni de Dieu pour l'avoir fait avec persévérance : je sens, en accomplissant pour nos

braves soldats morts des suites de leurs blessures, loin de la famille qui les attend encore, en accomplissant le devoir de l'ensevelissement et en les conduisant au cimetière, que j'ai comme une mission sacrée. Je dois la remplir dignement, religieusement, à cause d'eux, à cause aussi des familles absentes. Mais ces 900 soldats que j'ai déjà conduits à leur dernière demeure provoquent souvent chez moi les images des mères, des épouses, des enfants que ces morts plongent dans le deuil. »

A ces familles longtemps confiantes dans l'espoir ou anxieuses dans le pressentiment, nul, mieux que le prêtre, ne peut porter le message des fatales nouvelles. Car nul n'est à même, comme lui, de faire le récit des dernières minutes, et de dire les suprêmes sentiments du cher être disparu. Emu de la pitié même du Maître près de certains cercueils et devant certaines douleurs, il a, pour les parents en larmes, les mots de l'éternelle consolation, celle-là qui seule atteint le vif de l'âme et rassérène. « Ne dites pas adieu, simplement au revoir. *Amici, præmissi, non amissi*. Ceux que vous pleurez ne sont pas perdus. Ils sont seulement allés un peu au-devant. Leurs âmes vivent et et vous attendent. »

Quant à leurs dépouilles mortelles, la même sollicitude sacerdotale veillera à la décence de leur sépulture, et pour qu'elles puissent, quelque jour, reposer au petit cimetière de Bretagne, le prêtre, en prévision, n'oublie pas de transmettre les renseignements et précisions indispensables, et il écrira, par exemple à telle pauvre jeune veuve de Cornouaille : « Puisque vous songez, dès l'issue de la terrible guerre, à recevoir les reliques de l'époux que vous pleurez, j'ai pris toutes mesures pour que

vous puissiez satisfaire votre pieux désir. La tombe est très exactement repérée. Une croix avec inscription la surmonte. Voici une photographie des lieux. »

Un aumônier, en tournée aux tranchées, ne cesse de se prodiguer aux vivants dont il a la charge, que pour s'occuper des défunts. « Nous faisons la liste des morts. Nous relevons les noms sur les croix des tombes éparpillées un peu partout dans les vergers. Nos régiments bretons ont combattu par ici. Ce m'est une douleur et une consolation d'inscrire sur mon carnet des noms de compatriotes. La tombe la plus émouvante est celle qui renferme les cadavres de trois frères tués ensemble le même jour, 2 Décembre 1914. »

Un autre (1) visite les cimetières de Florina, en Orient, et y copie les noms des Finistériens. Puis, ce sera, hélas ! bientôt vrai pour lui-même, il ajoute : « Peut-être les familles de ces morts trouveront-elles un adoucissement à leurs peines, quand elles apprendront qu'un prêtre breton va, de temps en temps, et régulièrement chaque dimanche, s'agenouiller et prier sur la tombe des êtres chers qu'elles ont perdus. »

(1) Abbé Cognec, vicaire de Camaret.

CHAPITRE X

L'ACTION DES PRÊTRES MOBILISÉS DANS LES PAROISSES DU FRONT

« Que tout homme puisse reconnaître
en nous les ministres du Christ et les
dispensateurs des mystères divins. »

1 Cor., IV, 4.

Nous aurions bien garde d'omettre l'aide offerte par nos prêtres au clergé des paroisses traversées, si tant est qu'il y ait encore un clergé. Un carnet reproduit ainsi la succession des ministères exercés : « dix-huit mois dans la petite paroisse d'Etampes, près de Château-Thierry ; population très ignorante, à demi païenne ; en 1915, j'y fais huit baptêmes : le plus jeune des nouveaux chrétiens avait déjà 22 mois ! Tous les dimanches, prédication, et catéchisme aux enfants qui viennent à la messe. En 1917, remplacement à Montmort, pendant cinq semaines, du Curé mobilisé ; puis, six mois d'aumônerie à Montmirail, dans l'orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Deux mois, ensuite, à Bergères-les-Vertus, sur la délégation de M. le Doyen de Vertus ; pour finir la campagne, service religieux du camp des prisonniers de guerre, avec prédication chaque dimanche au cadre français, et, à l'occasion, dans les paroisses voisines. » — Rien de plus légitime alors que la fierté qui permet à l'auteur de conclure : « Je puis me rendre le témoignage d'avoir voulu, durant cette longue

campagne, agir en prêtre, chaque fois que la possibilité m'en a été laissée. »

Voilà, pour ne rien dire de l'action en milieu militaire, le bilan de travail d'un de nos confrères soldats. *Ab uno disce multos.* Presque tous auront eu ainsi à faire deux parts de leur bonne volonté, réservant l'une, la plus active, et ce n'est que juste, à leurs compagnons d'armes, mais dont l'autre cherche toutes les détresses à secourir.

Contraste qui tient du paradoxe : le moral des populations civiles fléchirait assez vite, à certaines heures, cependant que celui même des troupes ne cesserait plutôt de se raidir. A celles-là, dont il faut aussi maintenir l'âme, nos prêtres, à défaut du clergé absent, donneront, avec les secours religieux, le meilleur des réconforts dans un renouveau de foi patriotique et d'espoir. Ils trouvent ainsi, pour se dépenser, d'autres champs d'honneur que celui où éclatent les obus. On considérera, ô prêtres, la liste de vos morts. On comptera peut-être vos blessures et devant le sang versé, on vous criera merci. Mais tous ne remarqueraient pas suffisamment ce qui, en dehors du cadre des Armées, est encore dû à vos énergies spirituelles, à l'invisible fermentation de votre dévouement de toutes les minutes, à votre souci de faire autour de vous les pensées plus hautes, les esprits plus confiants, les cœurs plus forts. Mais vos souffrances silencieusement acceptées, et vos sacrifices surnaturellement offerts, mais vos prières au long des journées et le rayonnement, en votre personne, de l'apôtre, cela échappe un peu. La foule ne sait guère voir les choses de l'âme, ou il faut qu'on l'aide. C'est pourquoi nous voudrions y contribuer, en disant ce que vous faites,

lorsque se tait le fracas des batailles, et que, pour un moment hommes d'Eglise sans plus être hommes d'armes, vous pouvez retourner aux sublinités de votre vocation.

L'accueil fait ici et là, par le clergé non mobilisé, à nos confrères, leur rend plus désirables, il faut le reconnaître, les occasions de se dévouer. L'un d'eux écrit : « Je n'oublierai jamais la sympathie que m'ont montrée les excellents prêtres d'Alsace, et les bons moments passés au presbytère de Guevennheim, les jours de réception, en compagnie de MM. les Curés de Thann, Roderen, Sentheim, Soppe-le-Haut, etc. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Qu'il est bon de vivre fraternellement ensemble ! Je me croyais transporté dans notre chère Bretagne. »

Gais et bons compagnons, eux-mêmes, nos confrères laissent, en maintes régions, des souvenirs exceptionnellement honorables et les plus sincères regrets. Soit, en preuve, cette lettre testimoniale, d'autant flatteuse qu'elle est spontanée :

« *Athis-Val (S.-et-O.)*, 10 Juillet 1915. — Trois prêtres du diocèse de Quimper viennent de quitter ma paroisse après un séjour de dix mois. Je les vois partir avec regret, avec un véritable chagrin même ; car ils ont été pour moi de vrais amis, de fidèles collaborateurs, et, pour ma population, d'ardents apôtres.

En accomplissant leur devoir militaire, ils ont eu l'occasion de faire du ministère, et un ministère très fructueux. Leur passage a été l'équivalent d'une mission ; il a produit de nombreuses conversions.

Je m'applaudis d'avoir connu d'aussi bons prêtres. Je garderai fidèlement leur souvenir, et

plus encore celui du bien qu'ils ont accompli pieusement et discrètement dans ma paroisse. »

On dirait d'un Ordre du jour, mérité au service de Dieu et qui nous arrive avec un parfum de sanctuaire. Il a bien aussi son prix et ne dépare pas les autres, ceux qui sentent la poudre et se décernent pour de terrestres combats.

Complétons-le par cet autre, de M. Beslay-Thellier de Poncheville, qui, rapatrié d'Allemagne en Décembre 1917, après un long exil, retient parmi ses plus chers souvenirs « le grand honneur d'avoir fait la connaissance de plusieurs prêtres du diocèse de Quimper qu'il a profondément admirés pendant sa captivité ».

CHAPITRE XI

LA CORRESPONDANCE DES PRÊTRES MOBILISÉS

« Que pense-t-il ce soldat silencieux de la plus grande guerre, dont l'âme est bien souvent, comme un jardin secret ? »

V. DILIGENT. *Revue des Deux-Mondes*.
1^{er} Décembre 1918.

Il serait à propos, en terminant cette récapitulation forcément très incomplète, de la conduite de notre clergé, pendant la guerre, de dire quelques mots à part du volumineux dossier de leur correspondance. On y a déjà largement emprunté. Toutefois, un regard d'ensemble, qui permettrait de dégager certaines considérations générales, aurait aussi son utilité.

Tout d'abord, rien d'une littérature dolente. Les exposés de souffrances y sont plutôt rares. Il faut deviner l'étendue de l'épreuve à travers les allusions... lorsque ces allusions s'y trouvent. Pas une seule fois, ce qui est, à proprement parler, une plainte. D'un bout à l'autre, circule une sève de force morale qui n'est pas faite que de résignation, mais d'acceptation réfléchie, de courage joyeux, et d'optimisme.

Ecrites dans la fièvre de l'action, ces lettres, le plus souvent, décrivent, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans y penser. La tragédie trop grave empêche de s'attarder au décor. Il s'agit bien de composer son tableau et de polir des

phrases, lorsque le canon tonne, que la souffrance revêt toutes les formes, que les vies, temporelles et éternelles, sont en jeu ! La plume court, le cœur s'épanche, l'essentiel est dit.

Avec chaleur néanmoins, et, bien des fois, avec un vrai talent de vision. D'écrire au galop n'exclut point nécessairement la couleur, le pittoresque ou le trait d'humour, et il y aurait pour nous plaisir à glaner les mots et anecdotes, à voir souligner le piquant de certaines situations, à surprendre certaines remarques rapides.

Du front italien, par exemple, arrivent des exclamations étonnées : « L'Italien musicien ? Je ne m'en aperçois guère ! Nos chantres bretons, avec un tant soit peu de plain chant, peuvent facilement disputer la palme aux meilleurs de la paroisse de ... ».

Un autre confrère de l'Armée d'Orient, qui a « touché » des Grecs des contingents de Vénizelos, reçoit la visite du Pope, aumônier de leur régiment, lequel ne connaît pas un mot de français. Alors, (de quoi faire frémir Démosthènes !), s'engage en grec une conversation dans laquelle le dit Pope avoue ingénument avoir fait dix ans d'études pour devenir métropolitain... Quant à ses soldats, ils ébahissent littéralement nos gâs du Midi, qui les voient aux repas dire « Benedicite et Grâces. ».

D'Orient encore cet énoncé d'un problème difficile. Poser la question ne sera pas la résoudre. « Etant donné, d'une part, un infirmier et un thermomètre ; d'autre part, soixante et quinze malades, à chacun desquels il faut laisser l'instrument cinq minutes, comment, en l'espace de deux heures, prendre la température de tous ? »

Se greffent là-dessus des difficultés linguistiques, les blessés appartenant à une douzaine de nationalités. Arrivera-t-on à s'entendre ? S'il s'agit de Sénégalais, encore qu'on ait peine à en appareiller deux de même dialecte, la solution est vite trouvée : « Y a bon, camarades français » ou « Y a pas bon ». Encadrez cela d'un large sourire, et vous avez réponse à tout.

Nouveau problème. Soit une équipe où, sur cinq hommes, il y a un professeur de violon, un pharmacien, un graveur, et un prêtre infirmier. Comment, pour le mieux, utiliser ensemble ces diverses aptitudes ? Réponse : donnez-leur à monter les baraques d'un centre sanitaire. — Qu'en pense Georges Deherme pour qui la confusion des compétences est pire que leur inutilisation ?

Il faudrait la grâce ultra-légère et l'exquise ironie d'Alphonse Daudet, pour nous donner comme le pendant du « Sous-Préfet aux champs. » Cela s'intitulerait : « Le Député au front. » — M. le Député a voulu voir le front. Uniforme rutilant, superbe cheval noir qui, faute d'entraînement, s'effraye et s'ébroue au moindre bruit, M. le Député est venu visiter ses boueux défenseurs. Très gentil, Monsieur le Député ! Tout à fait « union sacrée », il a offert ses bons offices à M. l'aumônier divisionnaire. Mais voici les électeurs. Bien que le souvenir ne soit pas effacé des premiers jours de la mobilisation où M. le Député se défila supérieurement, on le salue sans trop de rancune. M. le Député y va d'un petit discours. Autour de lui, bouche béante, affaire d'habitude, cent électeurs écoutent. Les électeurs écoutent M. le Député. Mais quand on le voit ensuite piquer des deux, sans plus ; quand il est avéré que seul aura coulé

le flot de l'éloquence, les électeurs, gens enclins, ce dit-on, à chercher un remède préventif de la soif, les électeurs n'en peuvent croire leur gosier. M. le Député qui ne paie rien ! Certains arrosages, pourtant, sont absolument sans danger...

De ces intermèdes qui, çà et là, désassombrissent les pages douloureuses de la guerre, nos confrères ont tôt fait de revenir aux questions autrement préoccupantes dont ne peut s'abstraire leur esprit.

A toute page, on pouvait s'y attendre, ressort le souci des intérêts surnaturels. Qu'il s'agisse du salut individuel d'un seul compagnon, ou de la préservation morale d'un groupe entier, ou encore de la France qui devrait par une rénovation spirituelle compléter son triomphe militaire, ou enfin de la Sainte Eglise et de son Chef dont les actes et les gestes sont à défendre contre les interprétations perfides, vous trouvez le sens sacerdotal toujours en éveil, toujours vibrant. Toute la vie de nos prêtres s'ordonne, avant tout, à la recherche des âmes. « *Homo Dei, in iis quae sunt ad Deum.* » Etre l'homme du Seigneur, entièrement donné aux choses divines, telle est leur pensée première, leur fonction de choix.

Si, s'étant offerts à Dieu d'une donation totale, ils peuvent, quand même, demeurer pour la France les plus aimants des fils, les plus loyaux des citoyens, les plus actifs des défenseurs, leur conduite, à défaut de parole, l'aura assez montré. S'ils sont disciplinés ? Ecoutez ce qu'en disent leurs chefs. S'ils sont courageux ? Lisez leurs citations. S'ils se sont oubliés ? Recueillez les témoignages de leurs compagnons d'armes, ou voyez comment dans leurs missives, concis pour eux-

mêmes et modestes, ils savent donner longuement des nouvelles de tous, et mettre en lumière les hauts faits du voisin.

L'un d'eux, à qui on demande de remplacer par intérim l'aumônier d'un bataillon, se résout à prendre cette responsabilité qui lui est offerte : « Mes vœux seraient comblés si je pouvais continuer l'œuvre de M. F. Par ses vertus, son travail, son sourire, il a conquis l'affection, l'estime, et, chose plus rare, l'admiration des combattants eux-mêmes. Faire autant que lui serait difficile. Mais, s'il m'arrive quelque accident, ce sera une grande consolation pour moi de penser que je souffrirai pour le bon Dieu, et pour la France. Ce sont les amours que je voulais inspirer à mes élèves de Saint-Vincent, je serais heureux de les leur procurer par mon exemple. »

Imprégnés, on l'a déjà dit, d'une très haute et très pure conception du patriotisme, ils excellent à soutenir, par la solidité de leurs convictions inentamées, les esprits les plus travaillés, en même temps qu'ils préservent les faibles de la corrosion des sophismes ou du poison des idées délétères.

Un aumônier, tout en exhalant quelques plaintes au sujet de la piété trop peu ardente de ses paroissiens, ajoute : « Au demeurant, les meilleurs hommes de la terre et les plus aimables, invulnérables au pessimisme et à l'esprit de révolte. » Grâce à qui ? Vous oublierez, sans doute, de nous le dire, Monsieur l'Aumônier !

« La présence du prêtre, observe un autre, maintiendra le moral et empêchera les âmes de s'affadir. Depuis trente-deux mois sur la ligne de feu, nous côtoyons souvent la mort, et goûtons à toutes sortes de misères. La souffrance en devient une

seconde nature, et nous tâchons que cette croix à laquelle la guerre nous attache, soit aussi utile que possible pour la rédemption de notre chère patrie. Mais nos artilleurs qui ont, pour la plupart, bon esprit, s'étonnent quand ils vont en permission, de voir certaine mentalité de l'arrière, et de constater que des jeunes gens qui n'ont pas quitté les dépôts, depuis le début, ont une tendance à perdre confiance, alors qu'eux-mêmes sont remplis de la certitude de la victoire. Ils ont bien quelques courts instants de défaillance ; mais ces légers découragements sont facilement rejetés. »

Par delà le brutal triomphe des armes et la victoire prochaine sur l'ennemi, ce que nos clercs aperçoivent et qui les aide eux-mêmes à tenir, c'est la perspective d'une France purifiée, régénérée, inaugurant, grâce à eux et à leurs épreuves, l'ère de la paix radieuse avec une efflorescence de grandeurs et de gloires, dans l'atmosphère d'un christianisme librement et magnifiquement civilisateur. « Que ceux qui n'ont pas confiance dans le pouvoir de résurrection de la guerre, viennent aux tranchées ; quand ils auront vu la somme de souffrances que portent nos soldats et qui fait de chacun d'eux *un homme de douleurs*, ils ne feront plus à Dieu l'injure de désespérer. Non ! tout cela ne saurait être inutile. Le renouveau catholique se fera en France ; le sang répandu, le sacrifice consenti par nos frères, opèrent l'œuvre de Dieu dans notre chère Patrie. »

Le séminariste qui s'exprime ainsi n'est que l'écho de Monseigneur de Quimper, lorsque parlant aux conscrits de la classe 17, à Rumengol, Sa Grandeur s'écrie : « La Vierge, mère glorieuse de toutes les vertus militaires, vous demande de souf-

frir pour sauver l'âme très précieuse de la France, la plus belle âme de peuple que l'Histoire ait présentée au monde. La Vierge veut rendre la France sainte, pour la rendre fidèle à sa vocation, et grande par sa vocation même. Notre victoire, préparée dans la pénitence et la piété, aboutira à la victoire de Dieu, qui suppose, au moins à longue échéance, la nation plus chrétienne, les lois plus justes, le pouvoir mieux équilibré, l'âme nationale enfin aidée dans son ascension vers une foi plus complète et une vie plus religieuse. Voilà les intentions de la Vierge sur son peuple de France. Pour nous, donnons tout, l'or comme le sang, pour le salut du pays, et le rétablissement du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

(1) Lettre-circulaire de Monseigneur de Quimper au clergé et aux fidèles, 6 Août 1915. Allocution, à Rumengol, 19 Décembre 1915.

CHAPITRE XII

LE COURAGE MILITAIRE

LES DISTINCTIONS. — LES CITATIONS

« Qu'on les sache, qu'on les récite,
Ces brusques proses dont Tacite
Eût envié l'âme et le tour !
On apprend la justice exacte
Que le Verbe doit rendre à l'Acte,
En lisant les Ordres du Jour ! »

ROSTAND.

A propos de citations, nous permettra-t-on de commencer par un souvenir assez significatif ? Après une certaine affaire, sur la demande du capitaine, l'abbé C., simple sergent-fourrier, rédige, même concernant les officiers de la compagnie, quarante textes de citations. Il y passe toute la nuit, variant les formules, signalant chacun par le trait caractéristique de sa bravoure ou de son dévouement ; appuyant ensuite, par l'indication du dernier fait précis qui les justifie, les citations, à l'Ordre du jour.

Dans les compagnies voisines, semblable travail se fait également, mais sans égal souci du libellé des motifs. Du premier cité, on dira : « N., ne cesse, depuis le début de la campagne, de se produire avec le plus complet mépris du danger. A brillamment enlevé ses hommes à l'assaut, le.... etc. » Mais pour tous les autres, on se contente de mettre en guise de citation, des *id.*, *id.*, fort peu éloquents.

On devine combien piteux aura été le résultat pour de pareilles listes. Par contre, notre confrère voit trente-six sur quarante de ses propositions admises et signées par le général. — Nous avons cru devoir rapporter ce tout menu fait anecdotique, parce qu'il prend sur le vif et la conscience que savent mettre nos prêtres en tous leurs actes, et la confiance que mettent les chefs dans nos prêtres.

148 prêtres cités sur 534 avec 222 citations; 80 Séminaristes cités sur 232 avec 136 citations, tel est le bilan de mérite et d'honneur officiel que peut présenter, à la fin de la Grande Guerre, le clergé de Quimper et de Léon.

Un de nos compatriotes, infirmier volontaire, en 1870, racontait que, dans son hôpital, un seul cas de décoration se déclara et qu'il en fut atteint en pleine poitrine ! Regrettons la rareté, hélas ! des cas de ce genre pour nos clercs mobilisés, lesquels, en maintes circonstances, pouvaient légitimement s'attendre à mieux que ce qui leur a été reconnu.

« La justice n'est pas de ce monde. Cette croix de guerre que le colonel du 28^e m'a épinglée sur la poitrine, le 22 Juillet 1916, et dont je suis heureux, non pas tant pour moi, que pour l'honneur du clergé breton qui a déjà tant payé de sa personne et de son sang, cette croix de guerre était plus méritée par M. l'abbé P., prêtre brancardier volontaire au 28^e depuis de longs mois, et glorieux blessé de Verdun. — « Je t'ai volé ta croix de guerre, lui disais-je. — Non, non pas. Tu ne l'as pas volée, la tienne, m'a-t-il répondu. Quant à la mienne, je la mériterai, une fois de plus, voilà tout. »

Oui, il est tel exploit, ou tel dévouement, il est telle citation qui, survenant surtout après d'autres témoignages, auraient dû, de l'aveu général, en-

traîner un bout de ruban jaune ou rouge. Si le fait se fût ramené à une exception unique ou presque, on y eût, jugeant qu'il est en tout d'inévitables méprises, moins trouvé d'amertume. « Le Breton, a dit quelqu'un, ne sait pas se faire mousser. » — Rien de plus vrai. A cela tient, pour une part, dans un siècle où tant de choses s'accordent seulement à qui les revendique, l'espèce de défaveur et « d'inéquité » géographique dont a souvent pâti notre province.

Un de nos confrères rapatrié d'Allemagne, au cours des hostilités, accepte, sachant fort bien qu'il y joue sa vie, de passer la frontière avec un stylographe dans lequel des officiers prisonniers ont inséré pour le commandement français de précieux renseignements. Le dangereux message reçu à Paris par qui de droit, on demande au porteur ce qu'il désire en récompense. — « Mais.... rien du tout ! J'ai fait mon devoir de prêtre et de Français, cela suffit. » — Effectivement, cela a suffi....

Eh bien ! disons-le, il fallait autre chose ! Car si ce n'est pas à Mardochée de se mettre en lumière, on aime d'autant plus qu'Assuérus lui rende justice, et on rêverait volontiers pour nos héros la scène à la moderne, d'une grandeur épique, que décrit Georges d'Espèrès. — Un matin de 1809, César voulant payer les dettes de César, Napoléon fait ouvrir et fermer le ban à trois reprises dans la même séance, pour promouvoir jusqu'au grade de capitaine, un sergent souvent proposé par ses chefs, toujours « oublié » par les bureaux, et qu'il finit par décorer de la Légion d'honneur. Quand les tambours ont cessé de gronder, l'homme, effondré, assis sur le sac d'un camarade, pleure à chaudes larmes. César comprend alors qu'il a payé, et bien payé, la dette de César.

Hélas ! il nous faudra, nous aussi, paraître oublier bien des faits d'armes. Ne se proposerait-on que de retenir les traits les plus saillants d'héroïsme, la tâche apparaîtrait encore décourageante. Ils sont trop. Toutefois, en relater quelques-uns, un peu au hasard du choix, ne sera point déprécier le reste, dont l'éclat n'est pas moindre, et qu'on se résigne mal à taire dans ces pages qui y eussent trouvé tout leur prix.

Rien n'empêche, du moins, de saluer, d'un collectif hommage, la sérénité et l'énergie des déterminations avec lesquelles, chez nos clercs, le sacrifice s'envisage bien en face. La fureur qui se grise et se précipite en aveugle, n'a rien de l'héroïque beauté du véritable courage. Celui-ci se possède, pèse, mesure, aperçoit toute l'étendue du danger ou de l'épreuve, et, malgré tout, s'avance.

« Mon vrai filon à moi, c'est ma misère ! » Qui parle ainsi, peut bien se plaindre d'avoir « la nostalgie des tranchées » où, c'est tout de même un bon commencement, on n'a encore de la boue que jusqu'aux genoux !

Un de nos Séminaristes déclare avoir aussi trouvé « son secteur filon », en plein cœur de l'Albanie. « C'est tellement peu la guerre chez nous, que, de mémoire de soldat, il n'est pas tombé un obus ici depuis six mois. Où est l'ennemi ? On l'ignore. Sont-ce des Bulgares, des Autrichiens, des Turcs ou des Allemands que nous avons devant nous ? Nul ne saurait le dire, et ceux qui sont en face ne doivent pas savoir davantage qui nous sommes, ni où nous campons. Dans ces conditions, nous tiendrons tant qu'on voudra ! » — Ecoutez maintenant la conclusion : « Et cependant, sincèrement, j'ai la nostalgie des champs de bataille de France ! »

Paroles, dira-t-on. Soit. Mais que de faits les contre-signent ! Et que d'actions où la force d'âme se prouve !

Seul dans un petit poste, à trois mètres duquel donne une mitrailleuse ennemie, un de nos clercs tient pendant six heures ; six fois aussi, il est recouvert de terre et de cailloux. Tous les camarades le croient mort depuis longtemps, lorsqu'il peut enfin les rejoindre.

Un autre est, le même jour, nommé sergent, cité et décoré de la médaille militaire : c'est qu'il a fameusement réussi son coup de main, étant rentré avec une mitrailleuse et 17 prisonniers qu'il est allé cueillir à la sape ennemie.

Mais ce n'est pas au succès que doit s'évaluer le courage. Par exemple, en cet humble épisode que narre un jeune clerc. « Le 25 Novembre 1915, la 9^e Division reçoit un ordre d'attaque. Il s'agit de s'emparer du moulin de Souain, en Champagne. Préparation d'artillerie. Sonne l'heure H. En avant ! crie le chef de section qui bondit. Mais la section, elle, hésite, se dérobe. Et le Séminariste d'expliquer, d'excuser : ce sont des territoriaux qui laisseraient après eux femmes et enfants. De plus, une batterie de 77 nous prend d'enfilade. Les balles pleuvent, et sur le fond de neige qui couvre les 150 mètres de terrain à parcourir jusqu'aux tranchées allemandes, nous serons des cibles remarquables. Puis, ce n'est pas encore le « sortir malgré tout » qui va être intimé, tout à l'heure. « N'importe, ajoute-t-il, l'ordre est donné. Il faut obéir ! » Alors, avec le sergent, sortent, pour aller prendre les tranchées d'en face, tout juste trois hommes !... Trois jeunes de l'active, aussitôt blessés, d'ailleurs, et obligés de se replier, ayant reçu

force balles par devant, mais aucun soutien par derrière.

Notre Séminariste a le coude brisé : il sera cité à l'Ordre du jour, ce dont il s'étonne, n'ayant fait que son devoir...

A ce clerc et aux 230 autres qui, comme lui, diront n'avoir fait que leur devoir, tout en offrant si prodigalement sang et vie, que ne rend-on l'ancien Grand Séminaire, en prix de leur héroïsme ? Quelle solution équitable ! Comme César montrerait bien ainsi qu'il entend payer ses dettes, et quel beau geste à joindre aux discours d'Union sacrée !

Lisez encore ce fragment de lettre :

« 3 Juin 1918. — Le poste de secours se repliait. Tout à coup un homme est atteint d'une balle à la cuisse. Il marche cependant un peu, soutenu par deux autres, puis se déclare incapable d'aller plus loin, s'il n'est porté. Le porter, quand les Allemands sont à 300 mètres, poursuivant au pas de course et tirant en marchant ! Le caporal qui commande le groupe dit : « Eh bien, reste là. Si nous pouvons, nous reviendrons te chercher. » C'est l'abandon. L'abbé Le M., brancardier, s'offre alors à le porter seul, et, sans plus tarder, il prend sur ses épaules le blessé, un colosse, maigre heureusement. Bientôt tout le monde disparaît derrière la crête pour descendre vers la Marne, pendant que l'abbé, écrasé du poids de son fardeau, et le ventre creux, continue à chevaucher péniblement, sous un soleil ardent. D'autres Français qui se replient aussi, les rejoignent, les aident un peu, mais se sauvent bien vite d'un pas rapide. Dès ce moment, le brancardier, bon Samaritain moins la monture, n'a plus qu'un objectif. Retirer le

blessé du fourré des vignes où personne ne le trouverait et le transporter jusqu'à Verneuil. Là, les Allemands, tout au moins, le recueilleront. Seulement, le blessé refuse maintenant, par trop grandes souffrances, d'être porté. Que faire ? Le déposer quelques minutes, le temps d'aller au village chercher du secours. Hélas ! il faut revenir, et toujours sous le feu de l'ennemi, sans avoir trouvé ni aide ni véhicule. Alors, laissant son compagnon près de la route par où l'Allemand va venir, l'abbé lui dit adieu, la mort dans l'âme, et se dirige vers la Marne, juste à temps pour voir sauter le dernier pont. Passer à la nage ? oui, n'était une suprême malchance ! Pauvre sauveteur que vient abattre cette maudite balle de mitrailleuse, te voilà à ton tour, aux mains de l'ennemi ! »

Ne vous semble-t-il point que ce trait, entre tant d'autres, valait d'être connu..... et reconnu ? Et dire que cet acte de dévouement, couronnant une campagne qui en a été pleine, n'aura pas même la sanction d'une félicitation officielle ! Aucune citation ne viendra souligner un tel déploiement de courage !...

Le généreux brancardier a tout de même reçu une récompense, la plus précieuse à son cœur de prêtre, car l'homme, rapatrié depuis, termine une lettre débordante de reconnaissance, par ces mots : « Non pratiquant jadis, je n'ignore plus où sont mes vrais amis. »

Il restera donc établi que l'éloge général de nos confrères cités à l'Ordre du jour n'est pas de ceux qui empruntent leur lustre à la complaisance. Il y a là une somme d'héroïsme qu'aucun camouflage ne ferait apparaître plus beau. Eux-mêmes qui n'ont ni protestation ni plainte pour les

distinctions que peut-être ils auraient dû avoir, et que, parfois, on leur a mesquinement marchandées, nous en voudraient de récriminer à ce sujet, plus qu'il ne convient. A plus forte raison, ne souffriraient-ils pas que ce qu'ils ont obtenu, on cherche à le surfaire. Les Cadets de Bretagne ignorent le panache et travaillent pour d'autres fins. Mais, si leur caractère emprunte au granit ses teintes neutres, il en aime et en prend aussi toute la solidité. Ce que, par suite, les voix officielles nous disent avoir été accompli, peut s'accueillir sans réserve ni défiance. N'y voyons qu'une rigoureuse réalité, un simple minimum d'exploits contrôlés et de dévouements aperçus. Telle quelle cependant, la liste des citations qu'on pourra lire, apparaîtra comme une gerbe d'une très noble et indéniable valeur. Semblable à l'épanouissement des fusées éclairantes, mais autrement durable, elle illuminera impérissablement d'une splendeur de gloire, le faite du temple catholique et tout le gris du ciel breton.

CHAPITRE XIII

LE RETOUR

« Je me suis réjoui à la bonne nouvelle : Nous allons retourner à la maison du Seigneur, aux saints parvis où était notre demeure. »

Ps. XXI, 1.

Que huit cents prêtres ou clercs, brusquement jetés en des situations plutôt destructives de leurs surnaturelles habitudes de vie, aient, de ces dernières, invariablement conservé la pleine rectitude, qu'ils ne se soient point, un moment ou l'autre, quelque peu ressenti de l'éparpillement fiévreux de leur nouvelle existence, le miracle en serait si beau qu'il ne rencontrerait que défiance et incrédulité.

En tout cas, voici un fait, incontestablement significatif, et qui mérite de retenir, plus qu'il ne l'a fait peut-être, l'attention : c'est que nos prêtres mobilisés auront gardé leur caractère et l'esprit de leur vocation. Héros du devoir patriotique, ils l'ont été, et plus encore, de l'idéal du Sacerdoce. Trouverait-on à louer pareille fidélité dans une seule des catégories de fonctionnaires, chez ceux de l'Enseignement et des diverses Administrations, et jusque de l'Armée, elle-même ? La mort a pris cinquante des nôtres. Mais le monde s'est trouvé, pour les survivants, sans séduction. Ce monde, jadis renié dans les premières et juvéniles

ferveurs cléricales, le monde même ligué avec l'humaine faiblesse, n'a point empêché leur retour. Ces lévites, placés pour un temps hors de leur voie, ne se sont pas dévoyés.

Bien plus ; à travers les pérégrinations de l'interminable campagne, ils n'ont cessé de suivre, d'une préoccupation fidèle, la destinée du champ spirituel où se dépensaient leurs labeurs d'avant guerre. — « Je pars, écrivait l'un d'eux, espérant, avec la grâce de Dieu, ne jamais faillir ni à mes devoirs de prêtre de Jésus-Christ, ni à mon honneur de Breton. Je remets mon corps et mon âme entre les mains de la Providence. Si elle veut le sacrifice de ma vie, je l'offre volontiers pour l'Eglise et pour la France ; pour Monseigneur afin qu'il puisse longtemps encore faire le bien dans le diocèse de Quimper et de Léon ; et pour mes anciens directeurs du Séminaire. Mais l'avouerai-je ? Sans doute, ma dernière pensée ira-t-elle à l'Œuvre des Ecoles chrétiennes, à laquelle Sa Grandeur m'a associé en me nommant instituteur. Que de fois mon souvenir se reporte-t-il vers mes petits élèves de P. ! »

D'autres tiendront même à garder plus strictement le contact. Par les lettres privées, par la collaboration aux Bulletins des paroisses et des collèges, ils entendent exercer toute l'action qui soit encore possible sur les âmes. On n'oubliera pas vite, dans tel établissement secondaire, les conseils de pédagogie chrétienne, judicieux et élevés, que le professeur mobilisé aura développés par correspondance, comme suite à des *Samedis* qui, pour n'être pas les *Lundis* de Sainte-Beuve, avaient une bien autre valeur éducative !

C'est ainsi que tous, gardant l'esprit de leur voca-

tion, auront de loin, comme faire se pouvait, continué à vivre les phases de leur vie ancienne, présents au moins par la prière aux diverses solennités, et toujours associés aux joies, et, plus encore peut-être, aux deuils de leur troupeau.

Dès lors, inévitablement, en Novembre 1918, avec l'allégresse de l'armistice, un brusque afflux de nostalgie les ressaisit et les fait soupirer vers les temples du Seigneur. *Quam dilecta tabernacula tua, Domine !* — Écoutons les voix de quelques-uns d'entre eux : nous les entendrons tous. L'approche de l'ordination inspire, par exemple, cette paraphrase du Psaume 41 : « Que n'ai-je les ailes de la colombe pour prendre mon vol et devenir témoin de la grandiose cérémonie ! Rien qu'à ce souvenir, mon âme semble se fondre. Mais bientôt, au milieu des chants d'exultation et de louange, comme en un jour de festin, je rentrerai au tabernacle aimé de la maison de Dieu, du Dieu qui renouvelle ma jeunesse ! »

Voici encore : « Ma joie est vive de revenir au ministère qui fut l'objet de toutes mes aspirations d'adolescent et de tous mes efforts de jeune prêtre. Quant à mes espérances, elles sont faites de l'expérience acquise, au cours de la campagne. » — « La guerre nous aura fait perdre un temps précieux, pas complètement, puisque nous aurons souffert ! Daigne le bon Dieu faire retomber nos misères en pluie de bénédiction et de sanctification sur les âmes dont nous allons nous occuper de nouveau. »

Tels sont leurs sentiments unanimes. Aussi, quand, après le séjour dans les camps, une retraite fermée a offert à ces rapatriés de la famille sacerdotale des facilités de réamorcer leur ministère

régulier, le spectacle de leur recueillement, édifiant pour tous, fut aussi singulièrement consolant pour le cœur du père et pasteur du diocèse. L'adieu dit ainsi à la vie plus libre par ces assoiffés de vie austère, comportait un enseignement qui valait d'être dégagé.

Pour vif que soit chez nos prêtres le désir du retour au sanctuaire, ils ne gémissent pas d'une plus sainte ardeur que nos lévites de vingt ans. Ceux-ci, consolation trop fugitive, viennent à chaque permission, revivre quelques heures la vie aimée du Séminaire. Avant de regagner la lutte tumultueuse où rôde la mort, ils font une rapide mais fervente retraite, prélude, qui sait ? de l'oblation finale. Mais tout cela avive surtout douloureusement les regrets de voir si lointaine la possibilité du définitif retour à leur Nazareth de paix et de solitude. Non sans serrement de cœur, ils gardent les yeux sans cesse fixés, sur l'autel où sont toutes leurs espérances, et leurs vœux intérieurs redisent par mille soupirs, le « *Dominus pars hereditatis meæ* » de la consécration cléricale. « Vous êtes, ô mon Dieu, ma part d'héritage. Conservez-moi, Seigneur, car je n'espère qu'en Vous (1). »

« Comme je me rappelle avec bonheur mes jours d'ordination ! Je ne suis que minoré, mais j'ai cependant connu la joie du don entier de soi-même à Dieu, et dans la ferveur de la retraite, moi aussi, j'ai subi la fascination de l'apostolat. J'ai éprouvé l'ambition de me sacrifier, sans réserve, à la belle cause de Dieu et des âmes... Et la guerre est venue !... Oh ! puisse Jésus nous accorder de rentrer bientôt dans ce cher Séminaire, pour y

(1) Ps. XV.

travailler dans le silence, le recueillement et la prière, à devenir de saints prêtres. » — « Plus cette guerre se prolonge, poursuit un autre, plus s'éloigne mon Séminaire, et, plus aussi, je sens le besoin de retrouver la vie de prière, de paix et de travail qui était la nôtre. Plus je vais, et moins je me sens dans ma voie. Vivement donc le jour où il me sera donné de déposer sabre et brillant uniforme, pour reprendre la noire soutane, signe de renoncement à toutes les vanités du monde. »

« La guerre, se demande un troisième, aura-t-elle fait du bien à toutes les âmes ? Je ne sais. En tout cas, elle aura démontré aux Séminaristes la grandeur de leur vocation, et ceux qui auront participé à la dure épreuve en reviendront avec cette conviction qu'ils devront viser à une haute sainteté, pour que leur apostolat soit fécond. » Que d'autres pensent et parlent de même !

Tous ne rentreront pas. Les mutilations et la mort ont suffi à créer bien des vides. Le tribut est lourd qu'aura prélevé l'atroce guerre sur les jeunes générations qui montaient les degrés de l'autel. Mais la valeur accrue de ceux que les Pontifes appelleront aux saints Ordres compensera peut-être, dans une bonne mesure, la douloureuse insuffisance du nombre. « L'avenir religieux, pour les peuples en guerre dépendra, en grande partie, de la valeur apostolique du clergé qui sortira de la fournaise décimé, mais nous l'espérons, grandi par l'épreuve (1). » De ce côté, de beaux espoirs restent permis. Joseph de Maistre peut venir consulter les tableaux des ordinations

(1) Lettre-circulaire de Monseigneur l'Évêque de Quimper à ses prêtres et Séminaristes, 29 Décembre 1916.

sacerdotales, il ne voudra émettre que de confiantes prédictions, Parlant des catholiques d'action qui reviennent de campagne, résolus, éprouvés, aguerris, quelqu'un a dit : « L'Elite va être davantage Elite. » Il nous plaît d'en accepter l'augure, certain que pour nos clercs ce sera vrai à *fortiori*.

CHAPITRE XIV

L'ENSEIGNEMENT DOCTRINAL

« Le Clergé de France est la grande autorité sociale du pays ; l'âme de la résistance patriotique, disent les Allemands. La France a l'instinct qui ne la trompe pas que les meilleurs de ses serviteurs sont encore ses prêtres et ses Evêques. »

M^{re} TISSIER, *La Vie Catholique dans la France contemporaine.*

Le dimanche, 10 Février 1918, le Conseil central du « Souvenir Français » faisait remettre à M^{gr} Duparc, Evêque de Quimper, la grande Médaille d'or du Mérite et du Dévouement, en reconnaissance des services éminents rendus par Sa Grandeur à la cause patriotique. En décernant ainsi la plus haute de ses distinctions à notre Pasteur vénéré, cette Société s'honorait elle-même d'avoir compris que, pour la nation et sa défense, il est des valeurs vitales et capitales non moins nécessaires en leur action pacifique, que l'appareil guerrier opposé à l'ennemi.

Quel rôle que celui des Evêques de France, à chaque siècle de notre histoire, et plus encore aux époques d'invasion ! Ames du peuple, Pères de tous, vigilants Gardiens du troupeau, on pourrait leur appliquer le premier verset d'une hymne composée pour le Divin Maître : « *Salutis humanæ Sator.* » Oui, d'âge en âge, dans une continuité splendide, ils ont soutenu la fortune du pays. Par eux s'est

faite la France, comme par les abeilles la ruche, cellule à cellule.

De sainte et noble lignée, les Prélats, dont aujourd'hui nos diocèses sont fiers, ont abondamment trouvé dans la guerre, à poursuivre la tradition des sublimes dévouements au salut national. « Défenseurs de la cité, entre Cambrai et Verdun. A l'intérieur, artisans zélés de l'union de tous, et *armature de la vigueur morale de la Patrie* (1), ils sont au premier rang de ceux qui la servent (2) ».

Ils servent la France, d'abord en proclamant la vérité fondamentale, à savoir que, comme toutes les nations, nous avons besoin de Jésus-Christ. C'est, sous le ciel, le seul nom qui puisse nous sauver. « Il faut, ajoutera Monseigneur de Quimper, que l'on fasse rentrer l'Evangile partout. Sans l'Evangile, je n'hésite pas à le dire, la France, même victorieuse, succombera tôt ou tard, sous les coups de ses ennemis (3). La France, création très noble de l'Evangile, qui demeure la plus belle patrie de la terre, la plus apte à servir encore les desseins de Dieu sur le monde, la France a une vocation providentielle qui n'est pas abolie. Si beaucoup de Français la répudient, nous, nous ne l'abdiquons pas (4). Mais il faut que la foi vive en France pour que la France puisse vivre puissamment, et soit capable de remplir cette mission. »

(1) Mgr Baudrillart.

(2) Mgr Louvard, Evêque de Langres, à l'occasion de la prise de possession de son siège.

(3) Allocution de Monseigneur de Quimper, à la fête patronale de Saint-Mathieu, 27 Septembre 1914.

(4) Allocution de Monseigneur de Quimper, à la Cathédrale, en la fête du Rosaire, 1^{er} Octobre 1916.

Cette vérité première admise, chacun de nos Evêques la fragmente en quelque sorte, et la présente à son peuple en de multiples enseignements concrets. Est-il un besoin de la conscience religieuse auquel ne subviennent leur pieuse vigilance ? Une faim spirituelle qui n'obtienne sa nourriture ? Une infirmité qui ne reçoive son remède ? Les exhortations ont-elles manqué aux bonnes volontés capables de quelques fruits ?

Lors même que dans les pages écrites disparaîtrait, pour une part, le plus visible pouvoir de l'orateur ; que les accents de l'éloquence, une fois leurs vibrations éteintes, auraient grand peine à retrouver la chaleur d'action qui les rendait charmeurs et entraînants, il resterait que la prédication chrétienne se survivrait encore, par son fonds de vérité sans alliage, et la forte vertu de ses directions substantielles. Relisez les instructions et allocutions adressées par Monseigneur de Quimper à ses diocésains, pendant la guerre, et dites si le magistère qui dispense la doctrine n'a pas eu, pour tous les états d'âme, la parole de lumière, l'invitation appropriée, le conseil inspiré, l'avertissement précis ou le cri d'alarme, la consolation opportune, l'encouragement paternel qui donne du cœur.

A ceux du front, Sa Grandeur enverra, chaque année, une Lettre-circulaire où, Soldats et Marins, réconfortés par les affectueuses attentions de leur Pontife et Père, s'entendront rappeler l'obligation, plus impérieuse et plus importante que jamais, du grand devoir pascal, la noblesse de servir dans toute l'élévation d'un très pur patriotisme, et de consentir une soumission même joyeuse aux disciplines nécessaires.

A ses ouailles de l'arrière, le cœur du Pasteur prodiguera les expansions de sa sollicitude en des entretiens plus fréquents. Nuancées selon les circonstances, ces exhortations vont être répétées aux foules dont s'emplissent, à en déborder, les sanctuaires des divers centres de dévotion. Autant pour satisfaire aux inclinations d'une tendre piété personnelle que pour rompre le pain de la doctrine, Monseigneur, infatigable, préside tous nos grands pèlerinages : Rumengol, le Folgoat, Notre-Dames des Portes, Kernitroun, la Mère-de-Dieu, Sainte-Anne la Palue, etc. Véritables as-sises de la Foi bretonne, où accourent les groupes, des coins les plus reculés du pays, vous y voyez

Près de la Croix,
Quand on s'assemble
Tous les Bretons ensemble
Comme autrefois !

Unis sont les cœurs, une la croyance, unanime la prière. Aux enfants (1) succèdent les mères de famille et les membres de la *Ligue Patriotique des Dames Françaises* (2). Les hommes (3) qui demeurent alternent avec les conscrits qui partent (4).

(1) Par exemple, au Folgoat, le 11 Octobre 1914, où leur nombre dépasse 10.000. De même le 20 Mai 1918. A Prat-Coulm, le 5 Août 1915, etc.

(2) Par exemple, le 25 Mars 1916, au Folgoat.

(3) Ainsi au Folgoat et à Rumengol, 18 Octobre et 22 Novembre 1914. Le pèlerinage de Folgoat compte plus de 5.000 hommes.

(4) Notre-Dame du Folgoat et Notre-Dame des Portes voient ainsi accourir les conscrits de la classe 16, les 7 et 14 Mars 1915; ceux de la classe 17 sont à Rumengol, le 19 Décembre 1915; à Rumengol encore et au Folgoat, ceux de la classe 18, les 18 et 25 Mars 1917; et enfin, aux mêmes sanctuaires, ceux de la classe 19, les 17 et 10 Mars 1918.

Toutes les catégories reçoivent le mot d'ordre spécial et la consigne utile. S'adressant, par exemple, aux hommes réunis à Rumengol, le 22 Novembre 1914, Monseigneur leur donne comme une « Somme » de leurs devoirs : « Que tous les fidèles, dans chaque paroisse, répondent pleinement au zèle du clergé, qui se dépense sans compter au service des âmes ! C'est l'heure de prier, de se confesser, de communier ; l'heure de se grouper dans les Confréries et les Œuvres ; l'heure de pratiquer la tempérance, de mener une vie mortifiée ; l'heure de veiller de plus près sur l'éducation religieuse des enfants, de les conduire aux écoles chrétiennes, de ne pas tolérer les mauvais manuels dans les écoles publiques.

« Les hommes sont venus, nombreux, au pèlerinage. C'est sur eux que repose l'avenir du pays. Ils doivent être décidés : 1° à sacrifier pour l'union nationale tout ce que la conscience permet de sacrifier ; 2° à revendiquer tous les droits que la conscience ordonne de revendiquer comme citoyens et comme catholiques. Si, pour assurer la victoire sur les champs de bataille, il faut encore de longs sacrifices militaires, il faudra encore plus de sacrifices, de prières et d'actions catholiques pour assurer à la victoire et à la paix, le caractère pleinement réparateur qu'elles doivent avoir pour le bien de la France. Le premier résultat sera obtenu par les combattants à la frontière. Le deuxième dépendra des militants qui montent la garde dans leurs paroisses autour de leurs foyers.

Les jeunes gens ont besoin d'autres conseils. Sur le point de partir pour les casernes et les camps où tant de pièges attendent les âmes, qu'ils ap-

prennent à connaître l'ennemi spirituel, sa tactique et ses ruses : respect humain, alcool, mauvaises lectures, fréquentations dangereuses. Qu'en leurs bouches de baptisés ne se trouvent ni jurements ni paroles grossières. Qu'ils se fortifient par la prière et les sacrements. Qu'ils s'unissent entre Bretons pour demeurer plus facilement fidèles à leurs pratiques. Qu'ils recherchent la compagnie qui leur serait une égide, des prêtres, des Séminaristes, des maîtres de l'enseignement chrétien. Puissent-ils dans leur vaillance égaler les frères Machabées dont l'un, Judas, mit huit fois en déroute les armées formidables pour l'époque, d'Antiochus. Braves, ils le seront, car « les Bretons ne reculent pas ».

Mais afin d'exalter encore leur courage, pour qu'en eux l'âme militaire ne le cède aucunement à l'âme religieuse, Monseigneur les exhorte à porter leur cœur à la frontière, vers les provinces captives dont la délivrance représente un des objectifs de la guerre. Les conscrits du Léon connaissent déjà le monument du Folgoat où se dresse, en fière attitude, le grand patriote alsacien, Evêque d'Angers et Député du Finistère, M^{gr} Freppel. Ils connaîtront maintenant aussi, car Monseigneur la leur rappelle, la ferme et noble protestation qu'adressait notre futur représentant à Guillaume I, le 12 Février 1871, contre le rapt des deux provinces de l'Est.

« L'éducation militaire, pour être complète, doit porter la marque chrétienne. » Hélas ! faute de prêtres, nos jeunes soldats ne peuvent avoir, si ce n'est en 1918, la Retraite des Conscrits, qui d'habitude précédait l'incorporation. « Eh bien ! leur dit Monseigneur, faites-la, cette retraite, en

vosre journée de pèlerinage, aux pieds de la Sainte Vierge. Daigne la Divine Mère être avec chacun de vous, chers jeunes gens, pour vous préserver, corps et âme. Ceux qu'Elle garde sont bien gardés. Mais si l'heure doit bientôt venir pour vous, de recevoir la couronne de justice, Marie sera là pour accueillir les âmes de ses enfants bien aimés. » Car le mot de saint Bernard reste éternellement vrai : « Le serviteur de Marie ne périra jamais. »

Rien ne pourrait remuer davantage cette jeunesse d'élite déjà prête au sacrifice, que l'onction de piété et l'éloquence de ces pensées enveloppées, au surplus, de chaude et paternelle tendresse. Par la suite, l'héroïsme de nos défenseurs de la onzième heure, prouvera bien qu'ils sont aptes à comprendre un tel langage, et qu'ils sauront mourir comme leurs aînés sont morts.

*
**

Les hommes valides partis, n'est-il pas à craindre que le travail, privé des meilleurs bras, ne souffre trop grand dommage ? Le pays ne va-t-il pas succomber, couvert de gloire et anémié ? Ses moissons ne seront-elles que de lauriers ? A Dieu ne plaise. En place de l'impossible multiplication des pains par le miracle, le miracle reste toujours possible de faire surgir les blés à force de labeurs. On admire justement que l'arrière, où les femmes fournissent, en grande partie, la main-d'œuvre, puisse économiquement faire assez bonne figure. A ce résultat tendent, en diverses rencontres, les recommandations épiscopales : la même sollicitude qui prêche aux âmes n'a pas un moindre souci des corps. Naturellement, restrictions et écono-

mie s'imposent tout d'abord, ainsi que le dira Monseigneur qui en indique les conditions : nous habituer à penser en pauvres, acquérir des vertus de pauvres ; éviter le luxe, et aussi les excès, pour ne pas dire les scandales, des modes licencieuses.

Puis, que la production se maintienne. Dès le 30 Août 1914, Sa Grandeur fait toucher du doigt, à son auditoire de Sainte-Anne la Palue, la nécessité de suppléer par un redoublement d'efforts, à l'absence de ceux que la guerre a pris. « Le travail ne doit pas être interrompu, ou le moins possible ; vous avez su vous aider entre vous pour les moissons : vous varierez cette aide mutuelle dans vos travaux des champs, suivant les saisons. Il faut que la vie du pays continue, pour garder à portée du gouvernement, les ressources de toute nature dont la France a besoin.

« Ecoutez l'appel adressé au peuple français par le Ministre de l'Agriculture, visant d'une manière générale tous les genres de culture, mais spécialement la culture du blé : « En semant partout où vous le pourrez, autant que vous le pourrez, vous remplissez le devoir le plus haut de la défense nationale ». — Nous serons heureux de voir nos prêtres faire écho en chaire à cet appel patriotique, et nous leur demandons, quand ils traverseront les villages de leurs paroisses, d'insister pour que toutes les terres disponibles soientensemencées. Cet effort est urgent (1).

« Si nous travaillons, nous assurerons facilement le relèvement du pays, et même assez rapidement, pourvu que, prenant notre rôle dans tout son sens

(1) Lettre pastorale, 25 Février 1917.

chrétien, qui est le vrai, nous sachions comprendre et faire comprendre autour de nous, que le relèvement religieux peut seul rendre prompt et complet le relèvement économique et politique. Car Jésus-Christ, seul, peut en vérité donner aux hommes le secret du bonheur dans l'ordre et le travail, aussi bien que le secret de la victoire (1). »

Mais tout cela suppose que la femme n'abandonnera pas la terre pour la ville. D'ailleurs, l'émigration des jeunes filles, en particulier, ne serait pas sans périls pour elles-mêmes, en dépit de la sollicitude de l'Œuvre née pour leur protection. Les gros salaires d'usine compenseraient-ils pour elles-mêmes la santé perdue ou l'âme compromise ?

Que si, dans le déséquilibre de toutes les conditions économiques, l'argent, ici ou là, vient à abonder, que ce ne soit pas au moyen de manœuvres illicites ou d'une exagération coupable des bénéfices, « les productions du sol et de l'industrie atteignant des prix sans aucune proportion avec leur valeur réelle ». Ensuite, que les générosités pour toutes les situations nécessiteuses créées par la guerre soient en rapport avec l'afflux des ressources pécuniaires.

Tels sont, entre autres, les avis que donne Monseigneur à certains auditoires plutôt féminins (2). Par dessus tout, ce que Monseigneur désire inculquer aux âmes, c'est le soin, qui n'est pas moins une nécessité, de recourir sans cesse à Dieu. Au mandement de Carême, en 1915, est jointe une ins-

(1) Allocution aux fêtes de Saint-Pol de Léon, 3 Septembre 1916.

(2) 30 Août, à Sainte-Anne la Palue. — 25 Mars 1916, aux Dames de la L. P. D. F., au Folgoat. — 2 Septembre 1917, aux fêtes de Saint-Pol de Léon.

truction développée sur la Prière. Mais déjà, le 5 Août précédent, la série des Lettres pastorales de la période tragique s'est ouverte par un appel aux supplications de tous en faveur de la France. Tant vaut notre prière, tant valent nos espoirs. L'individu prie, c'est bien. Le groupe, famille ou paroisse, prie, c'est mieux. Mais il faudrait une invocation nationale.

A vrai dire, « ce n'est pas Nous, nos très chers Frères, qui devrions avoir à prendre l'initiative de ces prières. Les peuples ont des chefs auxquels reviendrait l'honneur de rendre hommage au Dieu des armées. Nous n'avons pas la prétention de parler, au nom des chefs qui se taisent. Mais Nous savons que le peuple croyant ne veut pas se taire, et que Dieu tient à entendre sa voix. L'alliance rompue par l'Etat peut être renouée par le peuple. Il nous appartient à tous de montrer à Notre-Seigneur la loyauté et l'unanimité de ce pacte populaire, par la prière collective à laquelle Nous vous invitons, et dans laquelle vous exprimerez aussi fortement vos regrets pour le passé que votre espérance en l'avenir. A ce prix, l'alliance antique peut être rétablie, et cette alliance est plus nécessaire que toute autre, car « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » (1)

Faisant écho à l'exhortation que le saint Pontif Pie X adresse à la chrétienté, le 2 Août 1914, et afin que l'imploration du diocèse demeure bien persévérante, uniforme en sa teneur, et ait toute la vertu des textes liturgiques, Monseigneur prescrit d'ajouter, après les collectes des messes quotidiennes, une oraison au Dieu des armées. Puis,

dans les diverses églises et chapelles, chaque dimanche et aux fêtes d'obligation, les fidèles devront réciter les prières spéciales au temps de guerre, qu'indique le Rituel.

« Toujours prier, ne point cesser », dit l'Evangile. Idéal de persévérance trop rarement atteint. Tout redoutable que soit l'avenir, une certaine lassitude naturelle ralentit vite nos élans vers le divin. Ainsi vont les âmes. Alors, de temps à autre, l'Eglise fait entendre des *Sursum corda* qui les réveillent.

A la voix des Souverains Pontifes, Pie X et Benoît XV (1); des Cardinaux Français (2); du Cardinal Bourne, Archevêque de Westminster (3); de Son Eminence le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims (4); de M^{gr} de Tarbe (5); de Son Eminence, le Cardinal Mercier (6); en action de grâces après la prise de Jérusalem (7); aux approches, chaque année, du mois d'Octobre, pendant lequel les six Archiprêtres assurent à la Vierge un perpétuel Rosaire, Monseigneur convie ses diocésains aux journées de prières publiques et générales, afin d'obtenir le prompt retour de la paix, par la complète victoire de nos armes et du bon droit.

Nos alliés du ciel nous seront en aide, comme aux temps où Jeanne la Libératrice voyait saint Charlemagne et saint Louis intercédant pour le

(1) 2 Août 1914; 7 Février 1915; 29 Juin 1918; 5 Janvier 1919.

(2) 13 Décembre 1914, et 4 Août 1918.

(3) 3 Janvier 1915.

(4) 25 Mars 1916.

(5) 25 Août 1918.

(6) 12 Mai 1918.

(7) Prise de la ville, 8 Décembre 1917. Journée de prières, le 9 Janvier suivant.

(1) Epit. aux Romains, VIII, 31.

royaume. Rappelez-vous ces neuvaines, ces tri-dums, ces invocations solennelles, où, sur l'invitation de notre Pasteur, nos voix gémissantes invoquent ce qui est désormais la France triomphante de là-haut, et supplient nos Saints nationaux de se montrer encore « bons Français ». Tour à tour, nous implorons et Marie la Reine de la paix, proclamée aussi Reine de France, et saint Michel, l'Archange vainqueur ; saint Martin, le Thaumaturge illustre ; Jeanne d'Arc la Guerrière, et toute la phalange de ceux dont les vertus constellèrent de magnificences rayonnantes, les fastes de la patrie.

Du pays breton, tant d'oraisons, cris de foi et de ferveur, auront monté confiantes, que Monseigneur écrivant, en 1917, aux Soldats et Marins, leur dira : « Vos parents, vos amis, tous les meilleurs catholiques, multiplient pour vous les pénitences et les prières. C'est un assaut d'ordre spirituel aussi plein d'élan que l'assaut de vos armes, et qui finira par entraîner la volonté divine déjà nettement favorable à nos drapeaux. »

Puis, par les consécrationes et vœux (1) à la Sainte Vierge et au Sacré Cœur, nous nous donnons de nouveaux gages de résurrection et de victoire.

S'il n'est guère « de diocèse où la Sainte Vierge soit plus aimée », il en est un peu de même pour le Sacré Cœur. N'est-ce pas avec son insigne sur la poitrine que nos pèlerins vont à Lourdes ? N'est-ce pas une de nos saintes religieuses, Victoire

Conen de Saint-Luc, que la Révolution envoya au martyre pour avoir peint le Sacré Cœur sur des étendards ? N'était-il pas d'abord Chanoine de Quimper cet Evêque d'Autun, M^{gr} de Léséleuc de Kerouara, qui, le 29 Juin 1873, à Paray-le-Monial, après la consécration faite au Sacré Cœur par les Députés catholiques, de la patrie déjà relevée de ses ruines, prit acte, au nom de Notre-Seigneur lui-même, de cette démarche où ils avaient agi « au nom de la France et à la face du ciel et de la terre ».

Souvenir oblige. Mais Monseigneur de Quimper n'a eu qu'à laisser déborder ses propres sentiments pour faire entrer plus avant son peuple dans la dévotion au Divin Cœur : prières des enfants, pour les fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré Cœur (1), consécration des soldats catholiques (2), des agriculteurs (3), solennisation de la fête annuelle demandée par Notre-Seigneur, et promise par le vœu de l'Épiscopat, inscription sur les drapeaux, de l'image du Sacré Cœur, et apposition de ces étendards dans les églises paroissiales (4), introduction dans les familles (5), on peut bien dire que pas une seule forme de cette dévotion véritablement de salut n'est oubliée, pas une occasion négligée d'obtenir de nous un culte plus éclairé, plus aimé, plus vivant.

Dans son numéro du 5 Juin 1919, *La Croix* de Paris, par la plume de Jean Guiraud, a donné la plus large publicité à la Lettre pastorale de Monsei-

(1) Vœu par les Cardinaux et Evêques : 1^o d'un pèlerinage à Lourdes, après la Paix, 29 Septembre 1916 ; 2^o de célébrer solennellement la fête du Sacré Cœur, 25 Mai 1917.

(1) 30 Juin 1916.

(2) 11 Mai 1917.

(3) 5 Août 1917 ; 21 Juillet 1918 ; 23 Février et 20 Juillet 1919.

(4) 25 Décembre 1918.

(5) 30 Mai 1919.

gneur de Quimper, sur l'Intronisation du Sacré Cœur de Jésus dans les Familles. Ce n'est pas là, a-t-il dit, une pratique quelconque ou secondaire. C'est un acte très noble, très élevé, d'importance capitale et éminemment fécond, car par là la société tout entière serait sauvée, et la paix intérieure fleurirait d'elle-même.

Mais il est un autre but auquel il faudrait peut-être assigner le premier rang : « Reconnaître Jésus-Christ comme le Roi de la nation. »

De Louis XIV, « Le Fils aîné du Sacré Cœur », à nos dirigeants de la troisième République, aucun gouvernement n'a voulu ou osé s'ennoblir, comme vient de le faire l'Espagne, par la consécration officielle du pays au divin Roi. Certes, la somme des consécration individuelles représente déjà une approximation dans ce devoir des sociétés envers le Christ. « Acceptez, dit Monseigneur de Quimper, l'héritage des pouvoirs disparus. Consacrez-vous, vous-mêmes ; présentez-vous comme les Fils aînés de son Sacré Cœur (1). »

Mais l'Intronisation dans les familles sera un plus grand progrès, préparant, et précédant peut-être de peu, l'hommage décisif que Notre-Seigneur attend de notre nation et même de tous les peuples, puisque, en vérité, tous sont siens. « Si, selon l'expression de Sa Sainteté Benoît XV, toutes les familles se consacraient ainsi, le règne social de Jésus serait assuré. » Il y aurait là une réparation de l'athéisme légal, aussi fatal à la famille qu'à la société, et l'expiation des sacrilèges commis contre Notre-Seigneur par les ennemis de son

(1) Allocution de Monseigneur, à la Cathédrale, pour la fête du Sacré Cœur, le vendredi 15 Juin 1917.

règne. » Ce serait sensiblement l'équivalent de l'hommage national.

L'expiation ! La réparation ! Qu'y a-t-il qui soit plus dans l'esprit de la dévotion au Sacré Cœur ? Ne doit-elle pas, cette dévotion, « nous faire mieux comprendre le sens de la douleur et la loi de l'effort » ? Or, est-il un sentiment que notre Pasteur ait pris plus soin d'infuser en nos âmes ? Recueillant les enseignements donnés par la Vierge des Apparitions, Sa Grandeur nous conjure, et que de fois ! de ne pas disjoindre ces deux devoirs : Prière et Pénitence.

Au cours de l'audience du 24 Novembre 1916, accordée à notre Evêque vénéré, le Souverain Pontife, Benoît XV, insiste sur le même sujet à plusieurs reprises : « Prêchez la prière, la pénitence. Renoncer au sacrifice, c'est renoncer aux grâces de Dieu.

« Comme tout fléau de Dieu, la guerre est sûrement motivée par les fautes de notre vie privée qui sont nombreuses, et plus encore par nos fautes nationales, lesquelles revêtent un caractère d'apostasie. Cela doit être sincèrement et publiquement regretté, et autant, que possible, expié et réparé. »

Plusieurs se refusent à voir ces exigences de la justice divine, se dérober à toute contrainte, rejettent les obligations estimées pénibles à la nature. Dans l'allocution de Monseigneur, à Rumengol, le 26 Mai 1918, à l'avertissement se joint une plainte : l'esprit de pénitence et de réparation nous manque. Beaucoup d'âmes se sont relâchées dans la prière. D'autres ont un moindre respect de l'abstinence aux jours prescrits. On parle d'une fabrication scandaleuse de l'alcool. La participa-

tion des femmes à certains travaux d'atelier a parfois abaissé le niveau de la moralité ouvrière.

Non que tout ce mal soit général, mais c'est déjà trop qu'on ait, çà et là, à le déplorer. Ce n'est pas ainsi que nous pouvons espérer que s'apaisera le courroux du ciel. Ah ! plutôt, « qu'à la prière s'ajoute la supplication d'une vie plus chrétienne et plus mortifiée, et l'acceptation des sacrifices que réclame la guerre, si étendus et si douloureux qu'ils doivent être (1) ».

« Grâce à Dieu, il en est qui le comprennent, et qui, le comprenant, le réalisent, même coûteusement. Nos clercs, par exemple, qui se savent par vocation, obligés, non seulement à se mortifier, mais à se sacrifier. Si le sacrifice national est aujourd'hui plus complet que jamais, c'est que le sang des prêtres a été mêlé à celui de leurs frères baptisés. A la fois sacrificateurs et victimes, ils se sont offerts à la mort avec leur peuple pour donner à l'immolation un caractère plus nettement chrétien. Tous sont morts puissamment et consciemment (2). »

L'ensemble de la masse chrétienne n'est pas non plus restée sourde aux exhortations qui ont prêché le sacrifice. Réserve faite des jouisseurs quand même, âmes médiocres qui, dans la guerre, n'ont rien oublié ni rien appris, il paraît bien que beaucoup de diocésains croyants ont jeté dans l'invisible balance de Dieu leurs poids de travaux et de pénitences, et qu'ils n'ont pas trop failli au devoir de prier. Considérez, en effet, l'incessant

(1) Mandement de Monseigneur de Quimper, 5 Août 1914.

(2) Lettre de Monseigneur, aux prêtres et aux Séminaristes, 1^{er} Janvier 1918.

pèlerinage que font quasi spontanément les foules aux sanctuaires les plus vénérés. C'est chaque jour, ou plutôt c'est chaque heure, que des affections inquiètes viennent recommander les absents en péril, et de ces manifestations de la piété privée, nul ne pourrait songer à dire ou le nombre ou l'ardeur. Par milliers les cierges s'allument. Mais plus brûlante que leur flamme qui vacille est la supplication jaillie des cœurs et qui fait trembler les lèvres. « Si en aucun temps, la prière ne fut plus opportune, jamais peut-être, dans l'ensemble du pays, l'élan des cœurs vers Dieu n'aura été plus marqué (1). »

*
**

« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
« Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie (2) ».

De ce droit des défunts découle un devoir des vivants. Devoir, hélas ! sans cesse renouvelé, chaque jour venant nous apprendre qu'il nous faut encore :

« Faire un pleur éternel de quelques ombres chères (3). »

Mais nous ne nous affligeons point comme ceux qui n'ont pas d'espérance, et la tristesse du chrétien s'adoucit du soulagement procuré aux disparus. Dans les larmes avec ceux qui pleurent, leur apportant les seules paroles apaisantes qui prennent l'âme et aillent au cœur, Monseigneur se

(1) Lettre pastorale de Monseigneur de Quimper, sur la Prière, Carême de 1915.

(2 et 3) Victor Hugo.

fait un douloureux et consolant devoir de présider la solennité de ces offices par où notre hommage aux victimes de la guerre se complète de nos pieux suffrages. Messes et services demandés par les Sociétés des Croix-Rouges ; des Vétérans et du Souvenir Français ; par l'Office central départemental, à Landerneau, ou célébrés pour les marins péris des grandes catastrophes, il n'est pas une de ces cérémonies de deuil national qui n'ait rappelé aux survivants, par la voix magistrale du Pontife, ou la terrible leçon des morts soudaines, ou l'héroïsme de certaines tâches même obscures, comme celles de nos marins, serfs sans gloire d'un labeur sans relief, ou encore la sublimité du sacrifice pleinement consenti, ou l'assistance enfin et le secours de prière que doivent les défendus à leurs défenseurs immolés.

Deuil national aussi, ce trépas, en la nuit du 6 Octobre 1914, du Comte Albert de Mun, membre de l'Académie Française, Député du Finistère, Fondateur des Cercles catholiques d'ouvriers, à qui Bordeaux fait « des funérailles attristées et triomphales ».

Deuil national ? Est-ce même assez dire ? Non, car c'est l'Eglise entière qu'atteint le coup fatal dont la Patrie gémit. Et Monseigneur, au service funèbre du mercredi 14 Octobre, en la cathédrale de Saint-Pol de Léon, trouve les accents d'une éloquence qui se surpasse elle-même, pour dire la carrière et les vertus du laïque d'élite, le plus grand orateur catholique de notre temps, qui autrement, mais autant qu'un Prélat, a servi et défendu l'Eglise, éclairé les âmes, secouru les pauvres, aimé les prêtres, qui a toujours soutenu, sans se lasser, la cause de la vérité et de la justice,

avec une compétence de maître, une ardeur d'apôtre, une fougue de soldat ; de cette grande victime chrétienne, qui, ayant assuré des aumôniers à nos régiments, et travaillé à entraîner la Patrie dans la voie d'une *Rédemption nationale*, pouvait dire que, s'offrant et mourant pour la France, il mourait aussi pour l'Eglise et pour Dieu (1).

(1) Allocution pour le service funèbre du Comte de Mun, à Saint-Pol de Léon, le 14 Octobre 1914.

CHAPITRE XV

LES ŒUVRES

« C'est le caractère de l'Évangile, et c'est aussi celui de la France, de manifester l'excellence de sa vie par le rayonnement de ses œuvres. S'il est un pays où la charité se soit épanouie, c'est à coup sûr le nôtre, qui réalise, à la lettre, le *pertransiit benefaciendo* du Christ. »

M^{re} TISSIER, *La Vie Catholique dans la France Contemporaine*.

On l'a déjà dit : le vendredi, 24 Novembre 1916, a lieu l'audience accordée par le Souverain Pontife à Monseigneur de Quimper, au cours du voyage de Sa Grandeur *ad limina*, et dont la Lettre pastorale du 23 Février suivant nous rapporte l'entretien, en même temps qu'elle nous livre l'impression dominante demeurée en l'âme de notre Evêque : « Pour nous, nos très chers Frères, accueilli avec le chaud intérêt d'un Père qui s'occupe des souffrances de ses fils, c'est son cœur que nous avons d'abord senti battre.

« A cet accueil plein de bonté et de familiarité du Père, correspondent, est-il besoin de le dire, une reconnaissance filiale et une déférence dévouée qui saisiront toutes les opportunités pour consoler le Vicaire de Jésus-Christ, des mesures d'ostracisme et des interprétations calomnieuses ; pour manifester la charité de ses interventions, la noblesse et la délicatesse de ses démarches, la hau-

teur de ses enseignements, et l'indéfectible amour dont, à nous Français, il donne des marques sans pareille (1).

« Que si, comme Français et fils dans la foi, nous lui vouons tous pareille docilité et pareille gratitude, nous sommes, en tant que Bretons et Finistériens, particulièrement, et profondément touchés de cette bénédiction que le Père de nos âmes daignait nous donner par écrit et rédiger de sa propre main :

« A Notre Vénérable Frère Adolphe, évêque de Quimper, Nous accordons affectueusement la bénédiction apostolique, en priant de tout cœur le Dieu très bon et très grand d'enrichir de ses bénédictions le clergé, les fidèles et spécialement les congrégations religieuses du diocèse de Quimper et de Léon. » — Du *Palais du Vatican*, le 6 Décembre 1916. BENOÎT XV, Pape.

Nous étions tous présents à la pensée du Pasteur suprême, en cette audience des jours précédents. C'est sur nous et sur nos familles qu'il pleurerait, quand il parcourait sous les yeux de notre évêque, au Livre d'Or de notre clergé décimé par la mort et glorifié par les décorations militaires, la liste déjà longue des victimes entraînées de l'autel au champ de bataille et du champ de bataille au ciel ; ou qu'il apprenait le nombre croissant des zélés pasteurs de nos villes et de nos campagnes, succombant à la fatigue de leur apostolat solitaire et laissant trop tôt sur leur sillon la tâche inachevée (2).

(1) Ainsi dans cette Lettre pastorale du 23 Février 1917. — Allocution, à la Cathédrale, 7 Février 1915 ; etc.

(2) Lettre pastorale du 23 Février 1917.

« Le tableau de nos Œuvres, dont l'Union catholique doit toujours être le centre, l'a ému vivement. Et il ne distinguait pas entre ces Œuvres. Il mettait sur le même rang, dans son estime, celles du temps de guerre et celles du temps de paix, souhaitant à celles-là le même esprit de foi qui anime celles-ci. »

Quelle floraison de patriotisme et de générosité que ces œuvres de guerre ! On reste confondu devant l'inépuisable de la pitié et des multiples dévouements qui ne laissent sans secours aucune misère, sans assistance aucune douleur. La main gauche ignorant ce que fait la droite, nous ne saurons jamais que la moitié. Le reste restera le secret de Dieu. Ce qui, toutefois, a dû se montrer au grand jour révélera que les catholiques Bretons, prodigues pour la France du sang de leur fils, n'ont point hésité davantage à renouveler, jour par jour, leurs libéralités de toute nature. — « Joindre les mains, c'est bien. Les ouvrir, c'est mieux (1). » Au pays d'Arvor le premier geste se double du second. Façonnée par l'Évangile, l'âme bretonne est facilement secourable. On voudra bien souffrir qu'une énumération un peu sèche, défilant comme un film rapide, retrace quelques gestes de la charité de l'arrière, et justifie la confiance avec laquelle notre Pasteur peut faire appel à ses diocésains.

22 Novembre 1914. — Sa Grandeur recommande la cueillette, dans les Ecoles chrétiennes, du *Sou du Soldat*, et s'inscrit pour 200 fr., afin de procurer des subsides aux Instituteurs libres mobilisés.

Durant les quatre années de guerre, cette Œuvre

a distribué près de 100.000 fr. en argent, ainsi que des vêtements et des dons en nature, par quantités innombrables.

8 Janvier 1915. — Quête dans le Diocèse pour les prisonniers de guerre. Sa Grandeur verse pour eux 200 fr.

7 Mai 1915. — Monseigneur recommande que, dans toutes les paroisses, les membres de « l'Union catholique » recueillent des dons pour le *Pain du Prisonnier*, œuvre destinée à secourir les Bretons du Finistère internés en Allemagne. Sa Grandeur fait un versement de 500 fr.

Dès le 30 Août 1915, cette Œuvre, ayant organisé un système d'abonnements pour le ravitaillement de nos prisonniers par la Suisse, a expédié en ce pays, 35.470 fr., versés pour la plus grande partie par 5.177 abonnés ainsi répartis :

Arrondissement de Quimper	1 407
— de Quimperlé	178
— de Châteaulin	412
— de Morlaix	667
— de Brest	1.900
Autres départements	612

Six mois après, le chiffre atteint est de 6.968, les Œuvres de M. Caradec, de Brest, et de M. Choqué, de Quimperlé, ayant confié leurs prisonniers à l'Œuvre de Quimper.

Après quoi, sous le nom de *Secours Breton*, on envoie des colis aux prisonniers connus, et on recherche dans les camps d'Allemagne les prisonniers nécessaires. Plus de 10.000 Bretons sont ainsi touchés par l'Œuvre.

(1) M^{gr} Fuzet.

Autre but du *Secours Breton* : la recherche des disparus (1).

27 Août et 3 Septembre 1915. — *La Semaine Religieuse* recommande à la charité des diocésains les *Mutilés de la Guerre*, ainsi que *La Journée du Finistère*, afin de pouvoir créer un centre de rééducation professionnelle, une colonie pour les blessés de la tuberculose, etc. (Cette « Journée » produit plus de 104.000 fr.)

29 Octobre 1915. — Recommandation par la « Semaine Religieuse » de l'Association de *Secours aux Cultivateurs mutilés de la guerre*, du Finistère. L'Œuvre reçoit de Sa Grandeur un don de 500 fr., et se trouve à la date du 23 Mars 1917, avoir recueilli plus de 41.000 fr. Le jeudi 9 Novembre 1916, Monseigneur bénit le domaine de Pennanrun, en Dirinon, destiné à « l'Œuvre de réadaptation des Mutilés ruraux du Finistère », et à cette occasion exalte la vie des champs et exhorte les cultivateurs à ne pas désertir la terre.

4 Octobre 1914. — Sur l'invitation de Monseigneur, une quête pour les blessés est faite dans toutes les églises, en la solennité du Saint-Rosaire.

Sa Grandeur va, Elle-même, porter les consolations de son cœur et de son sacerdoce dans les divers hôpitaux ou ambulances du département, félicitant les blessés de leur bravoure, leur souhaitant rapide rétablissement, et se plaisant à admirer l'esprit de décision des organisateurs, le zèle intelligent des Infirmiers dont plusieurs sont des

prêtres du diocèse, ainsi que le tendre dévouement des Religieuses et des Infirmières.

Parfois, des journées entières doivent être consacrées à ces visites paternelles. C'est que Morlaix, par exemple, a huit hôpitaux, dont quatre aux Œuvres catholiques. Brest a ouvert un non moins grand nombre de ces établissements de secours. On y voit, en particulier, les ambulances remarquablement organisées de l'École Saint-Louis et du Patronage, toutes deux installées dans des locaux mis par M^{gr} Roull à la disposition des Sociétés de la « Croix-Rouge ».

A l'occasion de son passage, Monseigneur se plaît à laisser aux hospitalisés un témoignage délicat et généreux de sa touchante bonté. Notamment en fin de Septembre 1914, après avoir parcouru les salles de l'hôpital de Quimper, Sa Grandeur fait remettre un lot de tricots et de chandails au dépôt du 118^e.

La détresse des départements envahis et de la Belgique sollicite aussi la générosité bretonne.

27 Août 1915. — Recommandation d'une œuvre pour les *Jeunes filles sans ressources des pays envahis*.

En Mars 1916, Monseigneur fait remettre 10.000 francs, aux prêtres de la Belgique et du Nord, pour 5.000 intentions de messes.

Le 5 Mai suivant, Sa Grandeur remet 10.000 fr., à M^{gr} Odelin, et à S. A. R. la Duchesse de Vendôme, moitié pour la Belgique, moitié pour nos départements envahis.

9 Novembre 1917. — Recommandation par la « Semaine Religieuse » de l'Œuvre du *Secrétariat Français des Villages libérés*.

(1) Renseignements communiqués par M. L. Corre, l'organisateur si dévoué de l'Œuvre.

14 Juillet 1919. — « Journée des Régions libérées » pour les communes sinistrées de l'Alsace et de la Lorraine. Sa Grandeur fait appel à la générosité de ses fidèles et de son clergé.

8 Décembre 1915. — Monseigneur bénit les ornements destinés aux églises des pays dévastés.

Dans son Bulletin de Novembre 1916, *l'Œuvre de secours aux Eglises dévastées*, publie la liste des dons en nature pour les divers diocèses de France. Celui de Quimper y tient un rang très honorable.

30 Novembre 1917. — Monseigneur prescrit une quête dans le diocèse, pour les besoins religieux des treize diocèses des régions envahies.

13 Octobre 1918. — Monseigneur bénit la chapelle édifiée pour les Réfugiés hospitalisés à Quimper, et, le 24 Novembre suivant, une soixantaine d'enfants y reçoivent le sacrement de Confirmation.

L'assistance ainsi offerte aux Evacués provoque, de la part de leurs Evêques respectifs, une reconnaissance dont notre diocèse s'honore. C'est d'abord, en fin de Mars 1915, Son Eminence le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims, qui remercie Monseigneur de Quimper. Puis, au mois de Mai 1919, ce sera le Cardinal Mercier, Archevêque de Malines. Les Evêques de Bretagne lui avaient adressé, lors de leur réunion provinciale de 1915, l'hommage de leur sympathie, ainsi que leur fraternelle gratitude pour ses puissantes paroles devant l'envahisseur, et l'hospitalité assurée naguère par la catholique Belgique aux membres dispersés des Congrégations françaises. Mais, en outre, le peuple qui s'est sacrifié au service de la France a

de tels droits à l'entraide matérielle de nos diocèses que Son Eminence le Cardinal Mercier, lorsqu'il nous remercie, ne doit point s'étonner.

21 et 28 Mai 1915. — La *Semaine Religieuse* fait un appel en faveur de *l'Œuvre des Orphelins de la Mer*, de l'*Association nationale pour la protection des Veuves et des Orphelins de la Guerre*.

21 Janvier 1916. — Monseigneur crée l'Œuvre diocésaine de l'*Association en faveur des Orphelins de la Guerre*, laquelle est autorisée par décision ministérielle du 15 Mars 1917.

A la date du 25 Juin 1919, cette Œuvre a secouru 3.299 orphelins auxquels elle a remis une somme de 27.450 fr.

Quant aux fonds provenant du « Secours National », mais distribués par les soins de l'Œuvre diocésaine et l'intermédiaire des Chefs de paroisses, ils s'élèvent à 336.918 fr., et atteignent 2.220 orphelins (1).

En daignant, dans l'audience du 24 Novembre 1916, s'enquérir tout spécialement de cette Œuvre, Notre Saint Père le Pape nous donne à penser quelle importance s'y attache et avec quelle vigilance il convient de la soutenir.

27 octobre 1916. — Recommandation par la « *Semaine Religieuse* » de *La Journée pour les Orphelins de la Guerre*.

14 Mai et 26 Novembre 1915. — Les catholiques sont invités à collaborer à la Journée française du *Secours National* et à la Journée dite du *Poilu*.

(1) Renseignements fournis par M. A. de Couesnongle, Président du Bureau de l'Œuvre diocésaine.

22 Octobre 1915. — La *Semaine Religieuse* demande à ses lecteurs de s'intéresser à l'Œuvre du Comité de Propagande française à l'étranger.

30 Juin 1916. — Semblable note en faveur de l'Œuvre du Livre des combattants. Rappelons, à ce propos, les envois faits par les soins de Monseigneur, de journaux, paroissiens, livres de tout genre, aux marins des escadres et aux soldats du front, voire aux prisonniers en Allemagne.

8 Mars 1918. — Monseigneur déclare bénir toutes les personnes qui voudront bien participer, par leurs prières et leur souscription, à l'achèvement de la Chapelle de la Marine à Montmartre.

En Janvier 1919, les deux comités de Brest et de Quimper ont recueilli, à cet effet, une somme de 9.700 fr.

3 Mai 1918. — Une quête est ordonnée pour les Communautés françaises de Jérusalem.

30 Mai 1919. — Monseigneur prescrit une quête pour subvenir aux frais de la canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

On ajoutera à cette récapitulation les appels que l'Episcopat promulgue partout, à l'occasion des quatre Emprunts nationaux de la Guerre, et en vue de la cueillette de l'or, cueillette qui, dans le Finistère seulement, fait entrer dans les caisses de la Banque de France 47.807.713 fr. 25 et un prêtre de Bretagne pourra écrire : « Il ne nous reste pas un sou d'or (1). »

Contre les deux fléaux de l'alcoolisme et de la

(1) *Nouvelles Religieuses*, 15 Avril 1919.

tuberculose, la lutte que la guerre rend plus urgente que jamais, est poursuivie avec résolution et méthode. Deux actes épiscopaux seraient, entre bien d'autres, à signaler :

28 Avril 1918. — Monseigneur érige canoniquement, sous le patronage de saint Jean Baptiste et de saint Corentin, en la chapelle de Saint-Vincent, à Quimper, la Ligue pieuse de tempérance, dénommée la *Croix Blanche* et publie les indulgences accordées aux Sociétés de ce genre par le Souverain Pontife, Pie X.

6 Juillet 1918. — Sa Grandeur préside la conférence donnée à Saint-Vincent, par la Mission Américaine qui a entrepris de lutter contre la tuberculose et la mortalité infantile.

*
**

Quiconque parcourrait la précédente liste, point complète d'ailleurs, des initiatives surgies de la guerre, lesquelles juxtaposées dans une ligne ininterrompue, font, en face de toutes les misères et de tous les besoins, comme un front de charité et de maintien moral, celui-là s'écrierait avec M^{gr} Tissier (1) : « Si nous étions la nation impie et athée qu'on nous accuse d'être, pourrions-nous porter devant les peuples une telle moisson de prières, de sacrifices », et de dévouements ? Il se plairait à proclamer la puissance de fermentation des convictions catholiques. Mais une réflexion ajouterait, sans nul doute, à son admiration étonnée. Tout cet impôt, en effet, que prélève volontaire-

(1) *La Vie Catholique dans la France contemporaine*.

ment sur sa demi-pauvreté la population finistérienne, se superpose aux lourdes charges : Denier du culte, Ecoles, etc., etc., qui lui incombent déjà par ailleurs. Ainsi, soit en or, soit en dévouement, soit en sang, il n'est pas défendu de croire que notre diocèse, c'est le moins qu'on puisse dire, a bien fourni son appoint.

CHAPITRE XVI

LE CLERGÉ PAROISSIAL

LES PRÊTRES PROFESSEURS OU INSTITUTEURS

« Comment ne pas admirer ce clergé qui continue son ministère, ne pensant qu'à deux choses : d'une part, fortifier les âmes ; d'autre part, soulager les corps dans l'infortune ? »

*Revue pratique d'Apologétique,
1^{er} Mai 1916.*

M. le chanoine Roull, Curé Archiprêtre de Saint-Louis de Brest, ayant été, à l'occasion de son cinquantenaire de prêtrise, élevé par le Souverain Pontife au rang de Protonotaire Apostolique, Monseigneur de Quimper voulut présider les fêtes, et conférer au vénérable jubilaire les insignes de sa nouvelle dignité. Dans son allocution, Sa Grandeur, par une élogieuse allusion à cette longue vie de labeur que venait rehausser la prélature, rappela la phrase de Louis Veuillot : « Plus d'un jeune trouverait pesante la charge que ces vétérans savent porter sans fléchir. »

Ils sont nombreux les vétérans qui arrivent au seuil de la guerre déjà blanchis dans les travaux du Sacerdoce, et qui continuent à garder sur des épaules peut-être moins fortes des fardeaux certainement plus lourds. De quoi on ne saurait faire trop grandement l'éloge.

Tout concourt, en effet, à rendre leurs fonctions

pénibles. Plus de la moitié du clergé a été mobilisée. Les prêtres encore jeunes dont n'a point voulu le dieu de la guerre, outre que leur nombre est faible, sont peu robustes et de santé compromise. « Pour beaucoup de professions, il y a des sursis, des mobilisations sur place. En ce qui concerne nos confrères, rien de semblable (1). »

Puis la mort, au front et à l'arrière, fait son œuvre. D'Août 1914 à Juin 1919, le diocèse perd 156 prêtres que viennent suppléer seulement 15 autres, ordonnés durant la période terrible ! Le diocèse devient un secteur qu'il faut tenir en y répartissant de façon suffisante des forces qui numériquement le sont trop peu. Vingt-quatre paroisses sont complètement privées de leurs prêtres et pasteurs.

Eü égard qu'un certain nombre de confrères étrangers sont mobilisés en nos régions, on doit, et avec reconnaissance, se souvenir de l'aide qu'ils apportent. Mais du fait de leur ignorance de la langue, leur concours est moins efficace et moins complet. En outre, la besogne courante d'avant guerre a plutôt pris de l'ampleur : fréquentation meilleure encore des sacrements par des populations déjà très croyantes et très pratiquantes ; prières publiques multipliées ; offices funèbres, hélas ! plus nombreux ; binage nécessaire ; œuvres de secours nées des circonstances et qui constituent un chapitre nouveau du labeur paroissial, de tout cela résulte une somme d'occupations que la longue durée des hostilités fait accablante. A trop vouloir tenir quand même, à trop mener de front tous les ministères et toutes les œuvres, plusieurs

succombent. Des morts prématurées créent des vides douloureux que de nouveaux titulaires ne viennent pas remplir. Ni d'ici longtemps peut-être. Car le Séminaire où s'alimente le Sacerdoce, fermé en 1914-1915, ouvert depuis, ne rassemble encore qu'un groupe infime de clercs, la plupart étant, de par leur âge, retenus sous les drapeaux dans les divers Corps d'occupation.

Mais il est beau qu'avec ces chiffres restreints du personnel, le clergé ait maintenu tout ce qui était la vie des âmes. Joint que les difficultés matérielles sont venues rendre pénibles, et pour ainsi dire précaires, les conditions de fonctionnement des Œuvres les plus vitales. Pour ne parler que de ce qui regarde les écoles, les pasteurs ont pourtant pu, Dieu sait avec quels embarras et par quels sacrifices, les maintenir ouvertes ; grâce à un personnel de fortune et une collaboration féminine dont le dévouement mérite d'être reconnu.

Quant aux collèges, cela tient du prodige. En dépit de l'occupation d'une bonne partie de leurs locaux par des ambulances, et la mobilisation des deux tiers des professeurs, ces établissements ont, tel Sieyès, réussi à vivre. A vivre, et même à bien vivre, si on en juge par les succès aux examens.

A défaut de pouvoir tout dire des travaux du clergé de l'arrière, arrêtons-nous un peu à ces manifestations qui se rapportent de plus près aux angoisses de l'heure : les Pardons et les Pèlerinages. Le peuple breton a, de tout temps, aimé ces mobilisations partielles et ces grandes manœuvres de la prière. La guerre ne pouvait qu'en multiplier le nombre. En présidant la procession du 15 Août 1914, à Loc-Maria de Quimper, Monseigneur inaugurerait une ère de pèlerinages plus

(1) *Revue pratique d'Apologétique*, 1^{er} Mai 1916, p. 154.

fervents et de supplications collectives plus solennelles. Sans revenir sur ce qui a été dit des principaux sanctuaires, mention doit être faite des grandes journées de dévotion qui ont vu les foules accourir, sous la conduite de leurs prêtres, aux diverses chapelles de sainte Anne (1), et aux autres, plus nombreuses dédiées à la Sainte Vierge. Sur tous les points du diocèse, les fidèles implorent la Mère de la sainte Espérance, et lui renouvellent le vœu de Louis XIII lui consacrant le pays, afin qu'on puisse continuer à dire : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ*. Ils pensent même pouvoir compléter la très antique formule, comme fit le Pape Benoît XIV : *Nunquam peribit*, Royaume de France, Royaume de Marie, tu ne saurais périr !

Citons les pèlerinages à Notre-Dame de Kersaint ; à la Salette, de Morlaix ; à Kernitron ; à Notre-Dame de Confors ; à la Mère-de-Dieu ; à Loc-Maria-an-Hent, en Saint-Yvi ; à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, en Melgven ; à Notre-Dame-des-Cieux, en Huelgoat ; à Notre-Dame, de Cléden-Poher ; et surtout à Lambader, où le Pardon du lundi de la Pentecôte, le 9 Juin 1919, réunit les processions de treize paroisses, avec de 12 à 15.000 pèlerins.

Faut-il rappeler que les efforts patriotiques du clergé ont, dans toutes les occurrences, secondé les initiatives et suivi les directions de Sa Grandeur ? Que ne s'est-il trouvé partout mieux garanti par qui pouvait le faire, contre les insinuations verbales ou écrites, et les rumeurs infâmes ! Quoi qu'il en soit, ni pour Dieu, ni pour la France, il

(1) Par exemple, à Sainte-Anne de Fouesnant, où les sept paroisses du Doyenné se réunissent, le 25 Octobre 1914.

n'a ménagé sa peine. Parce que sa tâche discrète se prête moins que celle des confrères sous les armes, aux proclamations de la renommée, on serait tenté de l'estimer moins nécessaire. Bien à tort, certainement. Ainsi, que la gloire éclatante des uns ne nous empêche point de porter à l'Ordre du jour le zèle et la valeur, très méritoires également, des autres.

*
**

A ces souvenirs consacrés au travail du clergé de l'arrière, on s'étonnerait que ne vinssent pas s'adjoindre quelques lignes remémorant le constat fait en Août et Septembre 1915, de la situation religieuse du pays. A cette date, en effet, le Comité de propagande française à l'étranger, désireux de faire connaître par delà les frontières, et en particulier chez les neutres, l'état au vrai de la France catholique, sollicita chaque diocèse de répondre à un tableau de questions qui se résume ainsi :

1° Y a-t-il eu un renouveau religieux, à la mobilisation en Août 1914 ?

2° Ce mouvement s'est-il maintenu ?

3° Que dire des rapports entre les autorités civiles et ecclésiastiques ? Attitude de la population jusque-là indifférente ?

4° Ce mouvement a-t-il influé, spécialement, sur l'accomplissement du devoir pascal ?

5° L'activité catholique s'est-elle manifestée dans les Œuvres de guerre ? Sur ce terrain, une entente a-t-elle eu lieu entre les partis ?

6° Quelle aurait été l'influence des Œuvres catholiques de formation, d'enseignement, de charité, etc. sur le mouvement religieux ?

Les renseignements recueillis dans le Finistère émanent de 63 paroisses. Disséminées aux quatre coins du diocèse, et témoignant, pour toutes les catégories, de la mentalité religieuse, elles représentent un sondage suffisamment complet, et elles versent à l'enquête des informations qui, à se répéter davantage, n'en seraient pas plus significatives.

Nous indiquons ce qui paraît avoir été général. Mais, de même qu'au front, une extrême variété régnera ici encore. De crainte qu'on s'y méprenne, qu'il soit donc établi que tous les « oui » et « non » répondant au questionnaire, doivent se prendre avec des atténuations possibles ou se modifier par des nuances. Vérité en deçà, erreur au-delà. Quiconque se croira informé, rectifiera pour son secteur, suivant « la table de corrections » qu'il estimera exacte.

Quant aux raisons qui expliqueraient les résultats, parfois inattendus, constatés ici ou là, nous avouons qu'elles nous échappent, et déclarons ne pouvoir déduire grandes conclusions.

Posées ces réserves, il appert de l'enquête :

1° Qu'un renouveau religieux a été sensible un peu partout, lors de la déclaration de guerre, chez les mobilisés et dans la population. On cite une paroisse, Plouguerneau, où, à l'appel du tocsin, dans l'après-midi du 1^{er} Août 1914, les hommes accourent à l'église et entourent les confessionnaux jusqu'à une heure et demie du matin.

Par la suite, le réveil des âmes continue à se manifester par les différentes prières, et l'assistance aux offices de l'église paroissiale, mais au-

tant peut-être, par un redoublement de dévotion dans les chapelles vénérées, particulièrement de la Sainte Vierge et de sainte Anne ; par les messes nombreuses qu'on y demande ; par les processions des plus suivies qui s'y organisent.

2° Que le mouvement de piété s'est prolongé pendant les premiers mois de la guerre. Mais tout ainsi que sur la montagne où Moïse s'était mis en prières, les bras lui tombaient de lassitude, l'élan primitif des jours d'angoisse a fait place peu à peu à une accoutumance et à une fatigue qui ont rendu les supplications moins ferventes. Les indifférents retournent, s'ils en étaient sortis, à leur indifférence ; jusque-là que le nombre des « pascalisants » ne s'est guère, par la suite, trouvé modifié. Néanmoins, en plusieurs paroisses, on a constaté, pour le temps ordinaire, une augmentation très sensible des communions.

3° Que les autorités civiles ont, quand un effort en ce sens était nécessaire, visé à être parfaitement correctes, et à se conformer aux exigences de l'Union sacrée (1). Ailleurs même, l'unanimité des vues se mue en cordialité, comme aux meilleures paroisses dès avant la guerre.

Quant aux éléments qui faisaient profession d'être anti-religieux, hostiles ils étaient, hostiles ils resteront. Les réponses sont ici d'une attristante concordance. Un sectarisme inchangé se dresse toujours, propagateur quasi attitré des rumeurs infâmes, et provoquant partout la défiance

(1) On regrette toutefois que, en particulier à Brest et à Saint-Pierre-Quilbignon, un autre esprit ait prévalu :

vis-à-vis du prêtre, parfois même, explique la chose qui pourra, en des localités où se constate un accroissement des pratiques religieuses.

4° (Voir au 2°).

5° Que les catholiques ont constamment apporté leur concours et leur part, incomparablement la plus forte, de subsides, à toutes les Œuvres de guerre; ne se refusant point aux collaborations qui leur étaient proposées, à moins, chose fréquente, qu'ils n'aient eu l'initiative du dévouement. Et pour parler de la seule activité féminine, *la Ligue patriotique des Françaises, la Ligue des Dames Françaises, les Croix-Rouges, Les Ecoles chrétiennes, nos Ouvroirs et nos Patronages*, — énumérer n'est pas exclure, — ont magnifiquement renouvelé le geste des aïeules filant pour du Guesclin.

« Si, dans leur collaboration occasionnelle aux Œuvres de guerre, nos Œuvres catholiques n'y ont parfois reçu qu'une place restreinte, elles y ont toujours apporté leur esprit de foi (1). »

6° Que les Ecoles chrétiennes et les Patronages peuvent dûment réclamer, comme un résultat de leur influence, les manifestations alors admirées du sentiment religieux, et également, quoiqu'à un degré moindre, l'Union catholique.

En supplément à ces diverses réponses, il est intéressant de retenir deux autres observations. La première concerne la demande généralement faite

(1) Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Quimper, pour le Carême de 1919, : *Sur quelques Devoirs du Temps de Paix*.

de prières, messes et services, pour les victimes de la guerre, et l'assistance considérable, même d'indifférents, à ces offices funèbres.

La seconde, plus consolante encore peut-être, apprendra aux prêtres mobilisés combien leur action a été réelle et pénétrante. Les hommes se trouvent avoir, — au front, pas dans les dépôts — une mentalité supérieure à celle de jadis. Plusieurs indices montrent bien que l'étiage religieux a monté: ce sont des combattants qui écrivent pour implorer des prières, recommander des messes aux chapelles qu'ils vénèrent, et ne manquent point, à leur retour en permission, de s'approcher des sacrements. Ce sont aussi des pères de familles qui déclarent nettement ne plus vouloir pour leurs enfants d'autre enseignement que celui de l'école catholique.

Par cette justice rendue à nos Ecoles, ces hommes mobilisés témoignent qu'elles peuvent, pour l'enseignement proprement dit, soutenir toutes les comparaisons, et offrir pour l'éducation des garanties difficilement trouvées ailleurs. L'influence des Instituteurs chrétiens en particulier, sur la formation morale des futurs combattants, s'est trouvée démontrée par la guerre. « Ne sont-ce pas les Frères qui, de concert avec nos Instituteurs libres, ont façonné, en majeure partie, cette âme héroïque qui s'est manifestée à Dixmude, par exemple, dans les Fusiliers Marins, des Bretons pour la plupart? Ne sont-ce pas, eux aussi, qui ont fait l'éducation de beaucoup de ces braves qui forment nos régiments de l'Ouest et qui ne cessent de se couvrir de gloire? (1) »

(1) *Semaine Religieuse* du Diocèse de Rennes.

De quelque sentiment qu'on puisse être animé à l'égard de nos croyances, on ne sera pas sans remarquer que le relevé suivant est, dans son lacanisme, tout à l'éloge de nos prêtres instituteurs :

Sur 44 Prêtres instituteurs, 42 sont mobilisés. 25 sont cités avec un total de trente-huit citations; 7 sont victimes de la guerre.

La terrible et sanglante leçon de choses qu'ils donnent ! Dites s'ils ne méritent, pas eux aussi, ces vers :

« Et vous êtes venus pour la commune Mère,
« Face au commun péril simplement vous offrir.
« Que vos élèves, (vos) enfants, ferment tout livre,
« Et qu'ils regardent ! Rien, pour apprendre à vivre,
« Ne vaut cette leçon : Vous voir si bien mourir ! (1)

*
**

Comme un voyageur se retourne pour emporter, par une vue d'ensemble, l'image des sites qui frappèrent ses regards, ainsi on a voulu que fût résumé et fixé dans un document sincère, tout le déploiement d'énergie et d'activité qui a marqué la vie diocésaine de cette dernière période. Une conclusion, croyons-nous, s'en dégage, faite, malgré tous les nuages, de confiance en l'avenir...

Sur le jeton qui autrefois se frappait annuellement pour la Marine, on voit à la date de 1749, un chêne violemment secoué par la tempête, et d'où, nombreux, les glands tombent à terre. En exergue : « *Concussu silva resurget* ». C'est par la tourmente même que renaît la forêt. Modi-

(1) *Correspondant*, 10 Avril 1915.

fiez un mot, changez le millésime, la médaille sera d'une actualité parlante. « *Concussu Gallia resurget.* » L'ouragan vient de passer sur le pays. Mais Dieu a des desseins d'insondable profondeur et des puissances infinies de résurrection : c'est par la tourmente même que va renaître la France ! Dieu a déjà trop fait en notre faveur pour ne pas nous réserver mieux encore. Il est d'un patriote, il est d'un chrétien, d'en caresser l'espoir

TABLEAUX NOMINATIFS

CONCERNANT

Les Prêtres et Séminaristes mobilisés.

I

PRÊTRES

Les Morts

*« Ces héros, comment
sont-ils tombés au milieu
du combat ? »*

II Rois, I. 25.

ARZEL (FRANÇOIS-MARIE), surveillant au collège de Lesneven, tué à l'ennemi, le 23 Septembre 1914.

ARZEL (HERVÉ-MARIE), vicaire à Pouldergat, mort des suites de ses blessures, à Beauvais, le 1^{er} Juillet 1918.

BESCOND (JEAN-PIERRE), vicaire à Plounéour-Ménez, caporal au 219^e d'infanterie, tué à Bapaume, le 27 Septembre 1914.

BILLANT (FRANÇOIS-MARIE), vicaire à Garlan, mort au champ d'honneur, en Août 1914.

BIZIEN (VICTOR), vicaire à Guiclan, mort dans une ambulance du front, le 7 Septembre 1918.

BORGNE (LE) (JEAN-FRANÇOIS-MARIE), vicaire à Landeleau, brancardier au 219^e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 26 Juin 1916.

BOTHOREL (YVES), surveillant au collège Saint-Yves, tué à l'ennemi, le 6 Mai 1916.

BOULCH (FRANÇOIS-MARIE), vicaire à Lanvéoc, sous-lieutenant au 19^e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 25 Septembre 1915.

- CELTON (CORENTIN), vicaire à Lesneven, mort des suites de maladie contractée au service, le 19 Février 1917.
- COCHOU (CORENTIN), vicaire à Lothey, mort au champ d'honneur, le 11 Août 1918.
- COGNEC (EUGÈNE), vicaire à Camaret, infirmier militaire à Florina, mort le 21 Août 1917.
- CONSEIL (JEAN-MARIE), vicaire à Saint-Mathieu de Morlaix, caporal brancardier au 219^e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 4 Septembre 1916.
- CORRE (JACQUES), jeune prêtre de Penhars, mort au champ d'honneur, à Puiseux, le 20 Septembre 1914.
- COZIC (FRANÇOIS), vicaire à Kergloff, sergent au 64^e d'infanterie, blessé à la Fère-Champenoise, Août 1914.
- CRÉACH (JEAN-FRANÇOIS-MARIE), vicaire à Mahalon, mort le 19 Décembre 1917.
- DILASSER (JOSEPH-MARIE), instituteur à Brest, mort au champ d'honneur, 1914.
- FLOCH (JEAN-MARIE), instituteur à Saint-Pabu, mort au champ d'honneur, le 6 Octobre 1918.
- FORICHER (EUGÈNE-LOUIS-MARIE), ordonné le 23 juillet 1914, tué à Saint-Hilaire-le-Grand, le 30 Septembre 1915.
- GOFF (LE) (PAUL-MARIE), vicaire à Poullan, mort dans une ambulance du front, le 24 Octobre 1918.
- GORET (LAURENT), vicaire à Lanmeur, mort à Brest, le 12 Décembre 1917.
- GRALL (Paul), professeur au collège de Saint-Pol-de-Léon, tué à l'ennemi, le 24 Juillet 1916.

- GUELLEC (HENRI), professeur au collège de Saint-Pol de Léon, mort des suites de ses blessures, à Paris, le 2 Juillet 1918.
- GUENNÉGAN (JEAN), vicaire à Rosnoen, brancardier au 219^e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 26 Juin 1916.
- GUINVARC'H (YVES), instituteur à Plounéour-Trez, adjudant au 293^e d'infanterie, mort à l'armée, le 18 Mai 1916.
- HÉREÛS (HENRI), vicaire à Briec-de-l'Odét, infirmier, mort des suites de ses blessures, le 29 Septembre 1915.
- HELGOUAC'H (L') (RENÉ), vicaire à Lambézellec, mort à Plounéour-Lanvern, le 27 Janvier 1919.
- HEYDON (JEAN-MARIE), ordonné le 23 Juillet 1914, brigadier au 28^e d'artillerie, mort des suites de ses blessures, le 23 Octobre 1914.
- JÉZÉQUEL (NOEL), vicaire à Plovan, mort au champ d'honneur, le 26 Mars 1917.
- JONCQUEUR (JOACHIM), vicaire à Crozon, infirmier militaire, décédé à l'hôpital mixte de Quimper, le 26 Juillet 1915.
- KERJEAN (ERNEST), vicaire à Pont-Aven, soldat au 19^e d'infanterie, mort au champ d'honneur, Novembre 1914.
- LANCIEN (RENÉ), professeur à Saint-Yves, mort au champ d'honneur, le 23 Juin 1917.
- LAREUR (JEAN-LOUIS-MARIE), vicaire à Daoulas, tué à l'ennemi, le 3 Octobre 1914.
- LÉOST (JOSEPH-FRANÇOIS-MARIE), instituteur à Ploumoguier, soldat du groupe des brancardiers de corps, mort des suites de ses blessures, à l'hôpital de Vannes, le 15 Juin 1915.

LIDOU (AUGUSTE), instituteur à Morlaix, mort au champ d'honneur, le 22 Août 1914.

MENGUY (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Plogonnec, mort près de Salonique, le 7 Novembre 1918.

MORVAN (JOSEPH-MARIE), vicaire aux Carmes, mort au champ d'honneur, Avril 1918.

PELLIET (JOSEPH), infirmier militaire, décédé à l'hôpital de Nantes, le 10 Mars 1916.

PEMP (LE) (JEAN-LOUIS), ancien vicaire de Lopérec, infirmier militaire à Nantes, mort le 18 Août 1917.

POTIN (HENRI), vicaire à Motreff, tué à l'ennemi, le 23 Septembre 1914.

POULIQUEN (AUGUSTE), professeur à Saint-Pol, mort au champ d'honneur, le 25 Avril 1917.

QUERNÉ (GUILLAUME), professeur au séminaire, sous-lieutenant au 19^e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 4 Avril 1916.

ROUDAUT (LAURENT), vicaire à Sainte-Croix, de Quimperlé, mort au champ d'honneur, le 3 Décembre 1917.

ROUDAUT (YVES), instituteur à Brest, mort le 24 Mars 1917.

ROUX (LE) (LOUIS), vicaire à Saint-Melaine, aumônier militaire du G. B. C. 34, mort au champ d'honneur, le 7 Novembre 1918.

SERGEANT (OLIVIER), jeune prêtre, mobilisé à Quimper, mort le 19 Octobre 1918.

TASSIN (CORENTIN), instituteur à Concarneau, caporal brancardier au 318^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures, le 2 Septembre 1916.



ROUX (LE) (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Plouégat-Guerrand, mort au champ d'honneur, le 31 Octobre 1918.



LIDOU (AUGUSTE), instituteur à Morlaix, mort au champ d'honneur, le 22 Août 1914.

MENGUY (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Plogonnec, mort près de Salonique, le 7 Novembre 1918.

MORVAN (JOSEPH-MARIE), vicaire aux Carmes, mort au champ d'honneur, Avril 1918.

PELLIET (JOSEPH), infirmier militaire, décédé à l'hôpital de Nantes, le 10 Mars 1916.

PEMP (LE) (JEAN-LOUIS), ancien vicaire de Lo-

tembre 1917.

ROUDAUT (YVES), instituteur à Brest, mort le 24 Mars 1917.

ROUX (LE) (LOUIS), vicaire à Saint-Melaine, aumônier militaire du G. B. C. 34, mort au champ d'honneur, le 7 Novembre 1918.

SERGENT (OLIVIER), jeune prêtre, mobilisé à Quimper, mort le 19 Octobre 1918.

TASSIN (CORENTIN), instituteur à Concarneau, caporal brancardier au 318^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures, le 2 Septembre 1916.



Groupe de Prêtres prisonniers au camp de Minden.

Les Disparus

BERTHOU (FRANÇOIS), vicaire à Tournay.

BROUST (RENÉ), surveillant à Saint-Vincent, disparu à Guenamt, près Tournay (Ardennes), le 30 Août 1914.

CAER (JEAN-AUGUSTE), vicaire à Plouigneau.

Les Prisonniers

ABHERVÉ-GUÉGEN, vicaire à Laz.

BELLEC, professeur à Lesneven.

BIHAN, étudiant à Rome.

BOURCHIS, vicaire à Henvic.

CHRISTIEN, vicaire au Trévoux.

FILY, vicaire à Peumerit.

FOLL, économe au Petit-Séminaire, aumônier militaire.

GOURIOU, vicaire à Irvillac.

GOURIOU, instituteur à Crozon.

GRALL, vicaire à Santec.

GRAVERAN, jeune prêtre de Crozon.

GUÉGUEN, vicaire à Scrignac.

HÉNORET (L'), vicaire à Meilars.

HOSTIS (L'), professeur au Petit-Séminaire.

KERAMOAL, vicaire à Douarnenez, aumônier militaire.

KERHERVÉ, professeur au Petit-Séminaire.

LAY (LE), vicaire à Châteaulin, aumônier militaire.

MAZÉ, instituteur à Landivisiau.

MELL (LE), vicaire à Kerfeunteun.

NÉILDÉ, vicaire à Guipavas.

PHILIPPE, instituteur à Plougasnou.

PICARD, vicaire à Landudal.

PICARD (YVES), vicaire à La Roche.

ROUALEC, jeune prêtre de Plouénan.

LE ROUX (AUGUSTIN), vicaire à Plouzévéde.

LE ROUX (YVES-MARIE), instituteur à Ploumoguier.

SALAUN, instituteur à Concarneau.

SAUX (LE), instituteur à Landivisiau.

SÉITÉ, vicaire à Plonévez-Porzay.

SPARFEL, instituteur à Plougastel-Daoulas.

TIEC (LE), vicaire à Recouvrance.

AUMÔNIERS

Armées de Terre

TITULAIRES :

BELLEC, ✱, à la 61^e Division (3 Citations).

BERRE (LE), à la place de Brest

BOSSUS, au G. B. D. de la 22^e Division (2 Citation)

HERVÉ, au 17^e Corps d'Armée (1 Citation).

GUÉGUEN, au G. B. D. de la 123^e Division (3 Citations).

MADEC, ✱, au 2^e rég^t Colonial (1 Citation).

ROUX (LE), au 3^e Groupe du 112^e rég^t d'Art., mort au champ d'honneur (2 Citations).

VOLONTAIRES :

CROISSANT, au 118^e rég^t d'Inf.

FOLL, ✱, au 118^e rég^t d'Inf. (7 Citations).

GALL (LE), ✱, au 408^e rég^t d'Inf. (5 Citations).

LAY (LE).....

PAUL, au 130^e rég^t d'Inf. (1 Citation).

BÉNÉVOLES :

KÉRAMOAL, au 19^e rég^t d'Inf. (3 Citations).

MORVAN, au 2^e rég^t de Chasseurs à cheval, mort
au champ d'honneur (3 Citations).

Marine

TITULAIRES :

BOETTÉ (LE), à bord du *Gaulois*.

BOSSENNEC, à bord du *Voltaire* (1 Citation).

LOUARN, à bord du navire-hôpital *La Flandre*
(1 Citation).

Les Citations

« L'Histoire recueillera le mémorial
sanglant de leurs citations innom-
brables qui sont comme les versets
d'héroïsme d'un hymne immense à
l'Honneur et à la Patrie. »

(V. DILIGENT, *Revue des Deux-Mondes*,
1^{er} Décembre 1918).

ABGRALL (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Guerles-
quin :

Brancardier au G. B. D. 169 : « Brancardier-prêtre,
adjoind à l'officier gestionnaire du G. B. D. ; pendant
la période de combats du 8 au 15 Août et du 28 Sep-
tembre au 12 Octobre 1918, dans des zones violem-
ment bombardées, a dirigé la recherche des tués ; a
retrouvé leurs corps malgré les difficultés du terrain,
sans se soucier ni du danger, ni de la fatigue ; a
assuré leur identification et fait préparer les tombes
et l'inhumation avec le soin le plus scrupuleux. »
(Ordre de la 22^e Division.)

ARZEL (HERVÉ), vicaire à Pouldergat :

Sergent au 219^e d'Infanterie : « De sa propre
initiative, est allé chercher en avant des lignes, et
malgré une très vive fusillade, le corps de son
lieutenant, qui venait d'être tué. » (26 Août 1916.)

AUTRET (PIERRE-MARIE), prêtre instituteur à
Concarneau :

G. B. D. 32 : « Brancardier aussi modeste que
courageux. A montré les plus belles qualités en
assurant la relève des blessés dans les secteurs les
plus bombardés et notamment au Mort-Homme,
du 20 au 25 Août 1917. »

BALBOUS (JOSEPH), vicaire à Saint-Sauveur de Brest :

Brancardier à la 5^e Section d'infirmiers militaires : « A fait preuve de grand courage et de dévouement, en prodiguant ses soins à des blessés, au cours d'un bombardement par obus toxiques, le 12 Avril 1918. » (Citation à l'Ordre du Service de Santé.)

BARS (LE) (ALAIN), vicaire à Plonéis :

Sergent au 262^e d'Infanterie : « Chef de section ; quoique blessé le 1^{er} Juillet, n'a consenti à se faire soigner que le jour suivant, donnant ainsi l'exemple du plus grand courage. » (Ordre du Corps d'Armée.)

BATANY, prêtre instituteur à Saint-Martin de Brest :

Lieutenant au 35^e d'Infanterie Coloniale : « Pendant les 18 mois qu'il a passés au 35^e R. I. C., a fait preuve dans le commandement de sa section des plus belles qualités militaires. Véritable modèle d'énergie, d'abnégation. Au cours de nombreuses patrouilles a montré du sang-froid, du jugement et un beau courage. »

BELLEC (ADOLPHE-JOSEPH), recteur du Cloître-Pleyben, Chevalier de la Légion d'Honneur :

1^{re} Citation. — Aumônier catholique au groupe des brancardiers : « Sur le front, depuis le début des hostilités, a toujours fait preuve du plus grand dévouement et de la plus belle vaillance. Blessé légèrement, en Mars 1916, en se rendant aux tranchées de première ligne. A participé aux combats des 1, 2, 3 et 4 Juillet 1916, se dépensant sans compter, pour porter aux hommes ses encouragements moraux et religieux, relever les blessés dans les premières lignes et procéder, sous le feu, à la recherche des cadavres et à leur inhumation. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « Aumônier d'un groupe de brancardiers divisionnaires depuis le début des hostilités,

n'a cessé de faire preuve, en toutes circonstances, notamment au cours des opérations de Juillet à Septembre 1916, d'un zèle et d'une abnégation au-dessus de tout éloge. S'est constamment prodigué sous des violents bombardements, encourageant par sa présence les blessés et les brancardiers. »

(3^e Citation non parvenue.)

BELLEC (YVES).

Soldat au 126^e Régiment du 2^e C. A. C. : « Infirmier d'une compagnie de mitrailleuses, soldat très courageux, d'une haute valeur morale. Les 16 et 17 Avril 1917, n'a cessé de relever les blessés en avant des lignes françaises et leur a prodigué ses soins avec le plus grand dévouement et au mépris absolu du danger. »

Aux Armées, le 26 Juin 1917,

Le Lieutenant-Colonel commandant le Régiment,
DEBIEUYRE.

BERNARD, vicaire à Sizun :

Le Médecin principal de 1^{re} classe Thooris, directeur du service de santé du 11^e C. A., cite à l'Ordre du Service de Santé du 11^e C. A., ambulance 10/21, le caporal Bernard : « Le 27 Mai 1918, ayant été désigné pour commander une corvée qui devait se rendre à Fismes pour ravitailler en pain l'H. O. E. de Saint-Gilles, est entré, sans hésiter, dans la zone battue par le tir de l'artillerie pour accomplir sa mission. Sous le bombardement et le feu des avions ennemis, a ramassé et chargé dans un fourgon, des blessés anglais qu'il a ramenés à l'H. O. E. Le soir du 27 Mai, a été volontaire pour faire partie du détachement d'infirmiers d'arrière-garde chargés de l'évacuation des derniers blessés. »

Q. G. le 12 Février 1919,

Le D. S. S. du XI^e C. A., signé : THOORIS.

BERRE (LE) (JEAN-LOUIS), vicaire à Landivisiau :

« Excellent infirmier, d'un dévouement qui ne s'est jamais démenti, ni jour ni nuit. A assuré avec intel-

ligence et sang-froid son service dans des conditions pénibles et souvent dangereuses, lors des bombardements de l'hôpital par avions et grosses pièces et, en dernier lieu, le 13 Juillet 1917. »

BERRE (LE), vicaire à Saint-Martin de Morlaix :

Le caporal Jean-Marie Le Berre, du groupe de brancardiers de la 1^{re} Division : « D'un dévouement à toute épreuve. Le 27 Août, a donné le plus bel exemple d'initiative et de courage ; il a permis ainsi, sous un violent bombardement, l'évacuation de dix blessés graves. » (Ordre du Service de Santé.)

BERTHOU (FRANÇOIS), vicaire à Tournay :

Soldat cycliste de la 22^e compagnie du 219^e d'Infanterie : « Très crâne dans de nombreuses missions périlleuses comme agent de liaison de son chef de bataillon. » (Ordre du Régiment.)

BIHAN (LE) (IGNACE), vicaire à Saint-Mathieu de Quimper :

1^{re} Citation. — Soldat au 47^e d'Infanterie : « Chargé d'assurer la liaison par T. S. F. dans un secteur violemment attaqué et soumis à des bombardements intenses, a rempli parfaitement sa mission et rendu les plus précieux services, en particulier au cours des actions des 9 Septembre, 2 et 6 Octobre 1917. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Brancardier-aumônier au 10^e Régiment d'Artillerie de campagne : « Le 15 Juillet 1918, a fait preuve d'un esprit de dévouement remarquable, en allant relever les blessés et leur prodiguer ses soins sous un violent bombardement. » (Ordre de la Division.)

BIHAN-POUDEC, économe de l'École Saint-Blaise, à Douarnenez :

Brancardier au 219 d'Infanterie : « A, malgré une vive fusillade, accompagné son caporal, pour aller chercher le corps d'un capitaine appartenant à un autre régiment, resté sur le terrain. » (12 Août 1916.)

BIZIEN (VICTOR), vicaire à Guiclan :

Le médecin inspecteur, chef supérieur du Service de Santé de la 4^e Armée, cite à l'Ordre du Service de Santé de l'Armée (Croix de guerre avec étoile de bronze). Caporal, ambulance 3 Xc : « Au cours de la campagne, n'a cessé de donner à tous l'exemple de la discipline et du dévouement, en imposant à chacun par la hauteur de ses sentiments patriotiques et moraux. Est mort en Septembre 1918, victime de son devoir, en soignant les grippés. » (Q. G., le 12 Janvier 1919.)

BOSENNEC (LOUIS), Aumônier de l'École des Mousses et Apprentis-Marins :

Le contre-amiral Lejay, commandant la 2^e Division de la 2^e Escadre et les bâtiments détachés à Odessa, cite à l'ordre de la 2^e Division, M. l'abbé Bossennec, Louis, aumônier de la 2^e Division de la 2^e Escadre : « Aumônier d'un dévouement parfait. S'est rendu spontanément sur le *Pluton* lors de l'évacuation de Kherson, malgré une fusillade très nourrie, pour aider à l'embarquement des blessés et pour les soigner. »

BOSSUS (HUBERT), professeur à l'Institution Saint-Vincent, Quimper.

1^{re} Citation. — Aumônier du Groupe de Brancardiers de la 22^e Division : « Présent au front, depuis le début de la campagne, a prodigué aux blessés et aux mourants les soins de son ministère, avec un dévouement et une abnégation absolus, soit dans les ambulances, soit sur le terrain du combat. S'est particulièrement fait remarquer, pendant les journées du 25 Septembre et du 10 Octobre. »

Le Général commandant la 22^e Division d'Infanterie, Bouyssou.

2^e Citation. — Le général commandant la 2^e D. I. cite à l'ordre de la Division l'aumônier titulaire Bossus Hubert : « Par son calme et son sang-froid remarquables, a su, pendant la nuit du 26 au 27 Mai 1918, maintenir élevé le moral des hommes dans un

poste avancé violemment bombardé. Au milieu d'énormes difficultés, à travers un terrain battu par les tirs de l'artillerie, a réussi, dans la matinée du 27, à rejoindre le groupe. »

BOT (LE) (FRANÇOIS-MARIE), vicaire à Saint-Thurien :

Infirmier à la 111^e Batterie de 58 ^{m/m} du 1^{er} Régiment d'Artillerie de montagne : « Infirmier, lors des attaques des 11 et 12 Novembre 1916, et sous un bombardement violent, a donné ses soins avec le plus grand calme et le dévouement le plus absolu, à ses camarades blessés. »

BOUCHER (LOUIS) :

« Prêtre-brancardier qui a fait preuve depuis son arrivée au front, en Mars 1915, des plus belles qualités d'endurance, de sang-froid et de dévouement professionnel. S'est particulièrement distingué au cours des combats devant Bouchavesnes, en Octobre-Novembre 1916, et des opérations du 21 Juin au 2 Juillet 1917, où il n'a cessé de prodiguer les soins les plus dévoués et les secours de son ministère tant en première ligne que dans des postes de secours exposés à des bombardements d'une grande violence. »

BOULC'H (FRANÇOIS-MARIE), vicaire à Lanvéoc :

Le Général commandant la deuxième Armée cite, à l'Ordre de l'Armée, l'adjudant de réserve Boulc'h François-Marie, du 19^e d'Infanterie : « A fait preuve de la plus grande énergie, le 26 Mars, à la Boisselle, au moment de l'explosion d'une mine, en maintenant intact le moral de ses troupes, dont une partie était ensevelie sous les décombres. »

DE CASTELNEAU.

BOUSSARD (JEAN-BAPTISTE), vicaire à Plougasnou :

2^e Canonnier servant : « Accompagnant comme infirmier, dans la nuit du 5 ou 6 Août 1917, un ravitaillement en munitions surpris par un violent bombardement d'obus de gros calibre, s'est porté au

point où le feu était le plus intense pour secourir les blessés, et n'a cessé de leur donner des soins pendant toute la durée du bombardement. » (Ordre du Corps d'Armée.)

BOZEC (JEAN-BAPTISTE), vicaire à Saint-Evarzec :

Soldat à la 11^e Section d'Infirmiers : « A fait preuve de courage et de sang-froid en portant secours aux victimes du bombardement par avions de la nuit du 1^{er} au 2 Janvier 1918, sans se laisser arrêter par le passage répété des avions, ni par la chute de plusieurs bombes ou torpilles dans l'ambulance même. »

BRÉNEOL (JEAN), vicaire à Saint-Joseph du Pilier-Rouge, Brest :

1^{re} Citation. — Caporal brancardier du 298^e d'Infanterie : « S'est fait remarquer dans les circonstances les plus critiques et sous le feu le plus violent par son dévouement à l'égard des blessés en première ligne, qu'il a toujours fait relever et transporter ». (Ordre de la Brigade.)

Le Colonel NUSSBAUM, commandant l'infanterie de la 63^e Division.

2^e Citation. — Caporal brancardier du 1^{er} bataillon du 1^{er} Régiment d'Infanterie : « D'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Toujours volontaire, plein de calme et d'esprit du devoir. A fait enlever ou enterrer des cadavres en avant des premières lignes dans un secteur menacé et violemment bombardé. » (Ordre du Régiment.)

BROCH (JACQUES), vicaire à Elliant :

1^{re} Citation. — La médaille d'honneur des épidémies en argent est accordée à l'infirmier Broc'h Jacques, ambulance 5/37, 11^e Section infirmiers-militaires, pour le motif suivant : « A toujours fait preuve d'un dévouement absolu. A été victime d'une piqûre anatomique qui a nécessité une intervention chirurgicale. » (Décision du Ministère de la Guerre du 25 Décembre 1916.)

2^e Citation. — Caporal Broc'h Jacques, à la 16^e

Section d'infirmiers militaires, ambulance 3/37 :
« A fait preuve du plus grand dévouement en s'offrant spontanément pour une opération de transfusion de sang. » (Décision du 2 Octobre 1918.)

BROUDEUR (GABRIEL), vicaire à Scaër :

1^{re} Citation. — Infirmier au 51^e d'Infanterie : « A, dans la journée du 6 Octobre, montré un extrême sang-froid et le plus grand mépris du danger, en allant, pendant un violent bombardement, soigner ses camarades blessés. »

2^e Citation. — « A, le 17 Juillet 1917, fait preuve de dévouement et de sang-froid, en relevant les blessés sur un terrain difficile et balayé par la mitraille. » (Ordre du Régiment.)

CADIOU (JOSEPH), professeur à Saint-Vincent de Quimper :

1^{re} Citation. — « Officier d'un dévouement et d'un zèle inlassables. Dans un secteur perpétuellement soumis à un violent bombardement, a, pendant deux périodes successives, assuré les services extérieurs du régiment et fait des reconnaissances très périlleuses, avec une bravoure simple au-dessus de tout éloge. » (Ordre de la Brigade.)

2^e Citation. — « Officier de renseignements, s'acquitte de ses fonctions avec un zèle et une compétence dignes des plus grands éloges. Dans un secteur d'attaque, durant dix jours (Avril 1917) n'a cessé de provoquer, de recueillir et de contrôler les observations qui ont renseigné le commandement avec précision et exactitude; aux heures les plus critiques du combat, a fait preuve d'un courage qui n'a d'égal que sa sérénité et sa modestie. » (Ordre de la Division.)

3^e Citation. — « Officier de renseignements d'une haute valeur morale, homme de devoir, consciencieux, modeste. Le 27 Mai 1918, n'a quitté son poste que sur l'ordre de ses chefs, alors que l'ennemi y avait déjà pris pied et que le feu des mitrailleuses en balayait les abords. A aidé à l'organisation du

pont de B... et C... et n'a cessé d'être un précieux auxiliaire pour le capitaine commandant provisoirement le régiment, dans la direction des éléments privés de leurs chefs et la réorganisation des services du corps. »

4^e Citation. — « Officier de haute valeur morale. Au cours des combats du 24 au 28 Mars 1918, s'est rendu sous le feu, aux endroits les plus exposés, pour porter les ordres, donnant à tous l'exemple de l'abnégation et du mépris du danger. » (Ordre du Corps d'Armée.)

5^e Citation. — « Officier de la plus grande valeur. Auxiliaire précieux du chef de corps. Pendant les combats du 26 Septembre au 12 Octobre, a fait de nombreuses reconnaissances, accomplissant toutes les missions dont il était chargé, avec sa sérénité et sa modestie coutumières. » (Ordre de la Division.)

CANN (LE), professeur à l'Institution Saint-Vincent, Quimper :

Brancardier-infirmier au ^e Régiment d'Infanterie :
« Fait fonction de brancardier-infirmier et remplit ses fonctions avec un grand dévouement. Au cours de nombreux bombardements subis par la batterie, a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquable, sortant aussitôt de son abri, dès qu'un coup paraissait être tombé dans la batterie, et s'assurant que personne n'était atteint. A diverses reprises, a porté secours, le premier, à des militaires de tous grades blessés sur la route, sans se soucier des dangers qu'il pouvait courir. » (Ordre du Corps d'Armée.)

29 Mai 1917.

Général BUAT.

CAP (LE) (FRANCIS), vicaire à Loc-Maria-Plouzané :

Caporal, 6^e Section d'infirmiers militaires : « Très brave au cours du bombardement ennemi du 4 Septembre 1917; a fait preuve de grandes qualités de calme et de sang-froid. Blessé grièvement par les éclats de bombe. »

CAROFF (TOUSSAINT), vicaire, instituteur à Ploudalmézeau :

« Grièvement blessé : A rempli son service d'infirmier, sous un feu violent d'artillerie, avec un courage et un sang-froid admirable. »

CHAT (LE) (JULES), vicaire à Concarneau :

Le Médecin-inspecteur, chef supérieur du Service de Santé de la ^e Armée, cite à l'Ordre du Jour le sergent Le Chat Jules, de l'ambulance 12/14 : « S'est proposé spontanément pour assurer la garde du matériel après le départ de l'ambulance ; a sauvé encore de nombreux objets précieux, et ne s'est retiré qu'à l'approche de l'ennemi, sur l'ordre formel qui lui en a été donné. » (28 Mai 1918.)

CHAUSSY (JEAN), vicaire à Logonna-Daoulas :

Brigadier à l'E. M. du groupe C du 86^e R. A. L. : « Brigadier brancardier d'un courage et d'un dévouement absolu. S'est particulièrement distingué pendant les combats des 14 et 15 Juillet 1918, en allant panser et encourager des blessés sur des positions de batterie violemment bombardées. » (Ordre du Régiment.)

CLÉACH (LE) (CORENTIN), vicaire à Lannilis :

« Brancardier toujours prêt à porter secours ; sous de violents bombardements est allé relever des blessés ; par son courage et son esprit de sacrifice a contribué à assurer les soins à de nombreux blessés d'un régiment dont le personnel sanitaire avait été très éprouvé. » (Ordre du Régiment.)

CLOAREC (FRANÇOIS-LOUIS), vicaire à Edern :

« Soldat brancardier très dévoué, a assuré l'évacuation des blessés sous un violent bombardement, allant chercher les camarades en avant des lignes sur un terrain battu par la mitraille. »

COCHOU (CORENTIN), vicaire à Lothey :

1^{re} Citation. — Sergent au 7^e d'Infanterie coloniale, détaché à l'E. M. de la 3^e D. I. C. : « Sur le front,

sans interruption depuis le début de la guerre, a toujours brillamment rempli son devoir avec un zèle inlassable et avec un dévouement absolu, dans des circonstances très souvent pénibles et dans des P. C. souvent bombardés. »

Le Général commandant la 2^e D. I. C.,
Général PUYPEROUX.

2^e Citation. — Sergent-fourrier, 2^e compagnie, du 7^e d'Infanterie coloniale : « 47 mois de front. Sous-officier d'une valeur et d'un dévouement exceptionnels, s'est particulièrement distingué pendant la période du 14 au 20 Juillet, par son calme et son sang-froid, en assurant lui-même plusieurs liaisons entre les sections, et cela malgré les plus violents bombardements. Sous-officier d'élite. » (Ordre du Régiment, 28 Juillet 1918.)

Le Colonel commandant la 3^e R. I. C.,
Signé : CELLER.

Mort au champ d'honneur, le 11 Août 1918.

COGNEC (EUGÈNE), vicaire à Camaret :

Infirmier. Par un ordre daté du 19 Septembre 1917, M. le Directeur du Service de Santé lui a décerné la Médaille d'argent des Épidémies que M. le Médecin chef a remise à sa famille avec cet éloge : « Il est mort victime de son dévouement pour ses malades, et nous nous sommes tous inclinés pieusement sur sa tombe. »

COLIN (PROSPER), directeur de l'École libre de Plabennec :

Du G. B. D. 158 : « A, pendant la journée du 1^{er} Juin, coopéré avec beaucoup de courage et de dévouement à la relève et au transport des blessés, sous un très violent bombardement. » (Ordre du Régiment.)

CONSEIL (JEAN), vicaire à Saint-Mathieu de Morlaix :

Caporal brancardier au 219^e d'Infanterie : « Au cours de l'assaut et des combats qui l'ont suivi,

a toujours marché avec la compagnie la plus exposée, pansant les blessés sur le terrain violemment battu. Blessé en transportant un camarade, est allé se faire panser et est revenu immédiatement sur la ligne de feu où il a continué à soigner les soldats frappés. » (Ordre de la 1^{re} Armée.)

CUEFF (CHARLES), surveillant au Collège de Saint-Pol de Léon :

1^{re} Citation. — Le Général commandant la 305^e brigade d'Infanterie cite à l'Ordre de la Brigade le sergent Cueff, de la 5^e compagnie du 411^e, pour le motif suivant : « A fait preuve d'énergie et de sang-froid au cours de la rencontre d'une patrouille dont il faisait partie, avec une patrouille allemande, supérieure en nombre, qui a été dispersée et a laissé un prisonnier. »

(23 Juillet 1915.)

Signé : DELBOUSQUET.

2^e Citation. — « Au front depuis le début de la campagne. S'est toujours fait remarquer, par son entrain et sa belle attitude au feu. A été grièvement blessé le 7 Septembre 1915. au cours d'un violent combat. (Ordre du Régiment, 5 Janvier 1917.) »

DANT (LE) (EDMOND), vicaire à Plouyé :

Soldat à la 8^e Section d'infirmiers : « Infirmier d'un dévouement toujours en éveil pour le soulagement des malades et des blessés. S'est porté spontanément, dans la nuit du 23 au 24 Août 1918, au secours des blessés d'artillerie atteints par l'explosion d'un dépôt de munitions. » (Ordre du Régiment.)

DARÉ (FRANÇOIS), vicaire à Taulé :

Caporal G. B. D., 62^e D. I. : « Dans un village soumis à un feu extrêmement violent, a organisé un poste de secours et évacué tous les blessés d'un bataillon très avancé, du 30 Juillet au 2 Août 1918. »

DILASSER, instituteur aux Carmes de Brest :

Le Caporal-fourrier Dilasser, de la 23^e Compagnie : « Blessé au ventre par une balle, a continué

de se battre jusqu'à ce qu'une seconde blessure l'ait mis hors de combat. »

2 Septembre 1914.

Le Lieutenant-Colonel, commandant le 219^e,
Signé : STHUL.

FAILLER (SÉBASTIEN), vicaire à Saint-Ségal :

« Plein de courage et de dévouement, le 19 Janvier 1916 n'a pas voulu abandonner un blessé exposé au tir de l'artillerie ; dans les combats du 24 au 28 Octobre, est allé jusqu'aux premières lignes relever des blessés malgré des rafales d'artillerie. »

FALHON (JOSEPH), économe à l'Institution N.-D. du Creisker, à Saint-Pol de Léon :

Soldat de la 11^e Section d'infirmiers militaires à l'ambulance 4/XI : « A toujours servi d'exemple à tous par sa façon de servir, son constant dévouement et sa belle attitude dans les circonstances les plus critiques, particulièrement au cours des bombardements de la Sucrerie de Roche, Février 1916. » (Ordre n° 184 de la Direction du Service de Santé de la X^e Armée.)

FÉREC (JEAN), instituteur à Plabennec :

1^{re} Citation. — Sergent au 219^e d'Infanterie : « Très bon sous officier, très crâne au feu, sur le front depuis le début de la campagne a fait preuve d'une énergie remarquable pendant les opérations de Mars-Avril 1917. S'est particulièrement distingué à la prise d'un village occupé par l'ennemi, en entraînant ses hommes à l'assaut. » (Ordre de la Division.)

M. Férec a été décoré de la Médaille militaire pour sa brillante conduite au « Chemin-des-Dames » et de plus il a été nommé adjudant.

2^e Citation. — « Sous-officier d'une grande valeur morale et militaire. Le, son groupe de combat bousculé par un ennemi supérieur en nombre, a réussi à regagner nos lignes en combattant, après avoir abattu deux Allemands qui le sommaient de se rendre. »

3^e Citation. — Sous-lieutenant au 265^e d'Infanterie : « Officier très courageux, s'est particulièrement distingué en entraînant ses hommes à l'assaut des positions ennemies, au cours des combats du 6 au 11 Octobre 1918. »

FILY (JEAN-PIERRE), vicaire à Saint-Pol de Léon :

2^e Canonnier-servant : « Canonnier d'un dévouement éprouvé. S'est distingué comme brancardier à l'affaire d'Hébuterne, en Champagne et à Verdun. Légèrement blessé par un éclat d'obus, au moment de la prise du fort de Vaux ; a été, aux attaques de la Malmaison, gravement intoxiqué par les gaz ennemis. » (Ordre de la Division.)

FLOCH (JEAN), prêtre-instituteur à Saint-Pabu :

1^{re} Citation. — Sous-lieutenant, chef de section à la 17^e compagnie du 219^e d'Infanterie : « Au front depuis le début de la campagne, a toujours montré un zèle et un dévouement absolus. S'est particulièrement distingué dans les combats de la Somme, en entraînant ses hommes à l'assaut et en faisant, avec une poignée de soldats, une reconnaissance périlleuse. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Le Général commandant le ^e Corps d'Armée cite à l'Ordre du Jour du Corps d'Armée le sous-lieutenant Floch, de la 17^e compagnie du 219^e Régiment d'Infanterie : « Le ... 1918, a entraîné bravement sa section à l'assaut des positions ennemies, donnant à tous le plus bel exemple de mépris du danger. Tué au cours de l'opération. »

FOLL (JOSEPH), professeur à l'Institution Saint-Vincent de Quimper :

1^{re} Citation. — Le Général commandant le XI^e Corps d'Armée cite à l'Ordre du Corps d'Armée le soldat brancardier Foll Joseph du 118^e d'Infanterie : « Dans la nuit du 7 au 8 Mars, à la suite d'une explosion de mines devant la B..., est allé à vingt mètres de la tranchée allemande pour relever les blessés ; a ensuite exploré tout le terrain aux environs, pour

rechercher les disparus sous les décombres, et n'a abandonné le terrain qu'après avoir acquis la certitude que personne n'avait plus besoin de secours. S'est distingué déjà en plusieurs circonstances analogues par son courage et son dévouement. »

Signé : BAUMGARTEN. »

2^e Citation. — Le Général commandant la II^e Armée cite à l'Ordre de l'Armée « les militaires titulaires des décorations que Sa Majesté l'Empereur de Russie, en témoignage de son admiration pour les hauts faits de l'armée française, a bien voulu décerner exceptionnellement aux auteurs d'actions remarquables ou de faits de guerre ayant contribué aux succès des opérations. »

Le brancardier Foll Joseph du 118^e d'Infanterie (médaille de Saint-Georges, 4^e classe.)

Le Général commandant la II^e Armée,
DE CASTELNEAU.

3^e Citation. — Aumônier du 118^e d'Infanterie : « Pendant les violents bombardements auxquels le régiment a été soumis, du 31 Mars au 19 Avril, a constamment donné l'exemple du plus grand courage et d'un bel esprit de sacrifice, en allant en toutes circonstances porter ses secours aux blessés. »

4^e Citation. — « A fait preuve de courage et d'un beau dévouement en allant rechercher un patrouilleur disparu, devant les tranchées allemandes, malgré le feu de grenades qui venaient de blesser deux hommes. » (Ordre de la Division.)

5^e Citation. — A été blessé et a mérité la citation suivante à l'Ordre de l'Armée : « Au cours des journées du 30 Octobre au 3 Novembre 1916, s'est montré admirable de dévouement ; plein d'allant, n'a pas hésité à se porter en première ligne, dans un secteur soumis à un bombardement extrêmement violent, pour donner les secours de son ministère. Quoique blessé en allant chercher le corps d'un aspirant tué, a continué d'exercer ses fonctions, refusant de se faire évacuer. » (Ordre de la II^e Armée. Croix de guerre avec palme.)

Signé : NIVELLE.

6^e Citation. — « Modèle de bravoure et d'abnégation ; homme de devoir dans toute l'acception du terme. Déjà cité cinq fois. Vient encore de se signaler journellement dans les circonstances difficiles traversées par le Régiment, se prodiguant sous les balles auprès des blessés. » (Ordre du Corps d'Armée.)

7^e Citation. — Aumônier militaire territorial au groupe de brancardiers de la 22^e D. I. détaché au 118^e d'Infanterie, a été nommé dans l'Ordre de la Légion d'honneur au grade de chevalier : « A donné en toutes circonstances l'exemple de la bravoure, de l'abnégation et du mépris le plus absolu du danger, soutenant de son courage les combattants. Se trouvait toujours dans la zone la plus bombardée et la plus exposée pendant les combats en secteur. En particulier, le 27 Mai 1918, a parcouru le terrain et prodigué son dévouement sous un bombardement de la dernière violence. S'est sacrifié en ne voulant pas abandonner des blessés, et a préféré tomber aux mains de l'ennemi plutôt que de se retirer. 1 blessure, 6 citations. »

La présente nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

Signé : PÉTAÏN.

FORICHER (EUGÈNE), jeune prêtre de Ploudaniel :

« Ayant appris, à la nuit tombée, qu'un officier grièvement blessé gisait sans secours dans une tranchée, sans indication sur l'endroit où cet officier se trouvait, est parti, à sa recherche, sous un violent bombardement, a passé la nuit à le découvrir et l'a ramené au poste de secours. Tué le lendemain, en se rendant à son poste. » (Fin Septembre 1915.)

Le Général commandant la IV^e Armée,
DE LANGLE DE CARY.

GALL (LE) (EUCHER), vicaire à Cléden-Poher :

1^{re} Citation. — Au 265^e d'Infanterie, le 6 Juillet 1916 : Le Gall Eucher, « Agent de liaison d'une bravoure exemplaire qui profite des accalmies du combat pour porter secours à ses camarades blessés ou mourants. »

2^e Citation. — Soldat à la 23^e compagnie du 265^e d'Infanterie : « D'une bravoure et d'un dévouement remarquables ; a été grièvement blessé le 23 Juillet 1916, en portant un ordre. S'est traîné pendant plus de 200 mètres, sous un feu de barrage extrêmement violent, pour accomplir sa mission jusqu'au bout, donnant ainsi à tous l'exemple du plus haut dévouement. » (Ordre de l'Armée, n^o 380.)

Vient de recevoir la « Médaille d'or de la Valeur Militaire Serbe. »

GALL (LE) (FRANÇOIS), directeur de l'Ecole de Kerfeunteun :

1^{re} Citation. — Le Général commandant le 11^e Corps d'Armée cite à l'Ordre du Corps d'Armée : l'abbé Le Gall, aumônier volontaire : « Fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un dévouement absolu ; réservé et plein de tact dans l'exercice de son ministère. S'est particulièrement distingué, les 17 et 18 Décembre, en allant sous le feu de l'ennemi, relever les morts et les blessés tombés devant La Boisselle. »

Le Général commandant le 11^e Corps d'Armée,
Signé : EYDOUX.

2^e Citation. — « Quoique réformé et de santé délicate, est parti comme aumônier volontaire avec le régiment, à la mobilisation. A été, dès le début, pour tous, le modèle incarné du dévouement et de l'abnégation. Est monté à l'assaut, le 25 Septembre 1915, au matin, en tête du régiment. Depuis ce jour, a passé ses nuits et ses jours à ramener les blessés et à secourir les mourants. Toujours en première ligne, sans aucun souci du danger, a donné le plus bel exemple de magnifique intrépidité et de charité envers ses semblables. Aumônier de la plus haute valeur morale, qui a par son influence personnelle, due à ses vertus, rendu les plus grands services. A été blessé le 12 Octobre 1915, en allant dans les tranchées de première ligne identifier les morts et procéder à leur inhumation, sa division étant au repos. »

Signé : JOFFRE.

3^e Citation. — Aumônier volontaire au 408^e d'In-

fanterie : « Aumônier de la plus haute valeur morale. S'est prodigué, au mépris du danger, pendant les journées du 17 Septembre 1916 et 10 Octobre 1916, pour assister les blessés et les mourants. Déjà décoré pour faits de guerre et cité à l'Ordre du Corps d'Armée. (1^{er} Novembre 1916. » Ordre de l'Armée.)

Le Général commandant la X^e Armée,
Signé : MICHELER.

4^e Citation. — « Aumônier volontaire, modèle de dévouement et d'abnégation. A accompagné volontairement un bataillon se rendant dans un secteur attaqué par l'ennemi (Bois le Chaume), s'y est prodigué sans compter, aidant au transport des blessés dans les conditions les plus périlleuses. »

Aux Armées, 21 Décembre 1918.

Le Colonel commandant l'Infanterie de la 120^e Division,
Signé : RENOARD.

5^e Citation. — Le Général Mordacq, commandant la 120^e D. I., cite à l'Ordre de la Division M. Le Gall François, aumônier volontaire : « Aumônier d'une bravoure exceptionnelle. Au cours des derniers combats a toujours fait preuve du plus beau courage en secourant les blessés et en aidant à leur évacuation. » A été blessé le 19 Juin. (Décoré de la Légion d'honneur, et 4 citations antérieures.)

GOARIN (CORENTIN), directeur de l'École chrétienne de Saint-Mathieu de Quimper :

Brancardier de corps : « Brancardier zélé, s'est fait remarquer par sa belle conduite au cours de la bataille de Champagne (Septembre-Octobre 1918). Blessé le 7 Octobre en accomplissant sa mission. » (Citation à l'Ordre du Service de Santé.)

GOAZIOU (LE) (DÉSIRÉ), professeur à Lesneven :

1^{re} Citation. — Brigadier brancardier au 3^e d'Artillerie à pied : « Pendant un violent bombardement, a, volontairement et au péril de sa vie, aidé dans plusieurs postes à donner des soins à des blessés d'autres régiments qui se trouvaient dans les parties les plus exposées du village soumis au bombardement. »

2^e Citation. — « Brigadier d'un dévouement et d'un courage exceptionnels, toujours prêt à faire plus que son devoir, s'est plusieurs fois distingué dans des missions particulièrement dangereuses, notamment le 18 Juillet et le 20 Décembre 1916. Le 19 Mai 1917, s'est porté spontanément et le premier sur un terrain découvert et sous un violent bombardement, au secours d'un chef d'escadron d'artillerie grièvement blessé, l'a transporté dans un abri avec l'aide d'un brancardier et l'a assisté dans ses derniers moments. Déjà cité le 14 Novembre 1916, pour un fait antérieur à ceux relatés ci-dessus. »

GODEC (JEAN), vicaire à Ploudiry :

1^{re} Citation — Prêtre-soldat, passé sur sa demande, d'une ambulance de l'arrière au 24^e Dragons : « Depuis plus d'un an, dans ses séjours prolongés dans les tranchées de première ligne, n'a cessé de reconforter ses camarades bretons, par son exemple et sa parole. A pris part comme volontaire, le 13 Mars 1916, à une reconnaissance des plus dangereuses en avant de nos fils de fer. » (Ordre n° 67 du 4 Avril 1916.)

Signé : Le Colonel GEOFFROY, comm^e le 24^e Dragons.

2^e Citation — Le Général commandant la 64^e Division cite à l'ordre le maréchal des logis aumônier Godec Jean : « A toujours donné l'exemple des plus belles qualités de patriotisme et de dévouement. Prêchant la parole, a su également en toutes circonstances prêcher l'exemple, entr'autres, en participant aux nombreux et hardis coups de main exécutés par le 24^e Dragons dans le secteur de l'Argonne, de Janvier à Mai 1917. » (Ordre n° 78 du 2 Mai 1917.)

Signé : Général COLIN.

GOLIAS (JEAN), professeur à Saint-Pol :

Caporal-brancardier au 46^e d'Infanterie : « D'une très grande bravoure. A parcouru le champ de bataille pour soigner les blessés aussitôt après le départ des troupes d'assaut, malgré les plus violents

tirs d'artillerie et de mitrailleuses. A été blessé en accomplissant son devoir. » (Ordre du Régiment, 9 Juin 1917.)

GONIDEC (HENRI), vicaire à Bannalec :

Soldat à la C. M. 4 du 344^e R. I. : « Brancardier de premier ordre, faisant preuve, en toutes circonstances, d'un mépris absolu du danger. Blessé en Août 1918, en assurant la relève d'un blessé sous un violent tir d'artillerie. » (Ordre du Régiment.)

Aux Armées, 28 Août 1918.

GOURIOU, vicaire à Irvillac :

Soldat-infirmier de la 11^e Section d'infirmiers, à l'hôpital temporaire d'Héricourt : « Le 20 Mars 1916, par son sang-froid et sa présence d'esprit, a évité un grave accident, en prévenant des camarades travaillant à côté de lui, de l'explosion imminente d'une grenade, qui se trouvait dans le paquetage d'un soldat entrant à l'hôpital. A été lui-même grièvement blessé. »

Le Général D. F. S., MAUGER

GOURIOU (THÉNÉAN), instituteur à Crozon :

Caporal au 77^e Régiment d'Infanterie, 3^e Compagnie : « S'est distingué le 25 Septembre 1915 en allant chercher toute la nuit des blessés en avant des lignes. »

GOURVIL (FRANÇOIS), vicaire à Poullaouen :

Caporal-brancardier : « Au cours des récents combats de Champagne, en Octobre 1918, a fait preuve huit jours durant, dans un secteur d'attaque des plus difficiles, d'un dévouement sans bornes pour les blessés et d'un courage soutenu, assurant, sans arrêt, l'évacuation, malgré des circonstances très pénibles. » (Ordre de la Division.)

GRALL (CHARLES), vicaire à Santec :

« S'est distingué le 25 Septembre en allant chercher toute la nuit des blessés en avant des lignes. »

*Le Commandant du 77^e d'Infanterie,
VASSOR.*

GRAVERAN (JOSEPH) :

Infirmier au 35^e d'Artillerie : « Infirmier très dévoué. S'est déjà signalé à Verdun, en Avril 1916, en portant secours à un de ses camarades sous un bombardement violent. A aidé avec le plus grand calme à soigner les blessés pendant la nuit du 19 au 20 Octobre, alors que le groupe était soumis à un bombardement par obus toxiques. »

GUÉGUEN (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Plougasnou :

« Très bon grenadier, modèle de courage et de dévouement : intoxiqué et résigné, a attendu que ses forces le trahissent complètement pour se laisser évacuer. » (11 Juin 1918.)

GUÉGUEN (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Scrignac :

« Venu sur sa demande dans un Groupe de Brancardiers divisionnaires d'abord et des Brancardiers divisionnaires dans un régiment. S'est toujours fait remarquer par son abnégation et son dévouement. Pendant le combat du 27 Mai 1916, n'a pas hésité à porter secours à des blessés d'un Corps voisin, à proximité des lignes ennemies et sous un très violent bombardement. »

GUÉGUEN (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Saint-Sauveur de Brest :

1^{re} Citation. — Aumônier du Groupe de Brancardiers du Corps 7 : « Est venu volontairement au groupe du 28 et y est resté jour et nuit, pendant tout le temps que le groupe a occupé une position violemment bombardée. Le 3 Mai 1916, s'est élancé le premier pour dégager des décombres d'un abri les hommes qui s'y trouvaient renfermés, et a permis ainsi de sauver deux d'entre eux de l'asphyxie. »

2^e Citation — Le Général commandant la 41^e Division cite à l'Ordre de la Division : « Guéguen Jean-François, aumônier d'un courage et d'un dévouement exemplaires ; a tenu à accomplir sa mission dans un poste de secours soumis à des bombar-

dements violents par obus explosifs et à gaz jusqu'au jour où il a dû être évacué. »

3^e Citation. — « Aumônier d'un zèle et d'un courage remarquables ; s'est dépensé, sans compter, auprès des trois régiments de la Division, portant jusqu'aux premières lignes, avec un absolu mépris du danger, le réconfort de sa présence et le secours de son ministère. Le 17 Août 1918, a ramené lui-même, sur une brouette, et sauvé ainsi un blessé égaré et à bout de forces, jusqu'à un relais de brancardiers. » (Ordre de la Division.)

GUELLEC (LE) (HENRI), professeur d'allemand à l'Institution Notre-Dame du Creisker, à Saint-Pol-de-Léon :

Fusilier-mitrailleur au 11^e Régiment d'Infanterie, grièvement blessé devant Lassigny, le 9 Juin 1918, décoré de la médaille militaire, et dont la citation ne nous est pas parvenue, est mort le 22 Juillet 1918, des suites de ses blessures, dans un hôpital de Paris.

GUELLEC (JOSEPH), vicaire à Douarnenez :

Soldat au 173^e Régiment d'Infanterie : « Excellent brancardier, d'un courage et d'un dévouement hors pair ; s'est dépensé sans compter pendant la journée du 20 Août 1917. Très gravement blessé, en recherchant les blessés, a refusé tout concours pour se rendre au poste de secours. » (Ordre du Régiment.)

GUENNOU (JEAN-FRANÇOIS), vicaire à Plourin-Morlaix :

1^{re} Citation. — Caporal à la 23^e Compagnie du 219^e d'Infanterie : « A toujours montré beaucoup de courage et de sang-froid au feu. A employé toute son énergie pour soutenir le moral de ses soldats très fatigués. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « S'est volontairement offert, le 22 Octobre, pour rechercher des blessés d'artillerie au ravin de Morval, sous un violent bombardement. S'est à nouveau signalé par son courage, le 1^{er} No-

vembre, dans la relève des blessés de 1^{re} ligne. » (Ordre de la Division.)

Déjà cité à l'Ordre de l'Armée et blessé à la bataille de la Marne.

GUEREC (HAMON), vicaire à Moëlan :

Soldat brancardier au 211^e R. I. T. : « Pendant les journées des 19 et 20 Octobre 1915, malgré les émissions de gaz chloré et un violent bombardement d'obus lacrymogènes, n'a pas cessé de parcourir les tranchées et les boyaux du sous-secteur et d'aider au transport des blessés et des intoxiqués. A donné à cette occasion un bel exemple de courage et d'énergie. »

Le Lieut.-Colonel commandant le 211^e R. I. T.,
CHARYÉ.

GUILLERMIT (AUGUSTIN), professeur à Lesneven :

Médaille des Epidémies (Argent), pour le zèle et le dévouement dont il a fait preuve dans les soins donnés aux malades et blessés dans les hôpitaux maritimes de Brest pendant la guerre.

HÉNAFF (RENÉ), vicaire à Douarnenez :

Caporal : « Unit au plus complet dévouement les qualités morales les plus élevées. Blessé par éclats d'obus le 1^{er} Juillet 1916, en transportant des blessés pour les abriter, au cours d'un violent bombardement de sa formation. A demandé de continuer son service. »

Au Quartier général, le 23 Juillet 1916.
Le Général commandant la ... Division,
signé : PATAY.

HENRY (CHARLES), vicaire à Briec-de-l'Odét :

Soldat au 1^{er} Bataillon de pionniers du 69^e Territorial : « Très bon soldat, courageux et discipliné ; en a donné maintes preuves au cours de la campagne, notamment pendant la dernière avance du 13 Octobre au 11 Novembre 1918. » (Ordre du Régiment.)

HÉRÉUS (HENRI), vicaire à Briec :

« Henri Héréus, infirmier plein de zèle et de dé-

vouement, a été mortellement blessé, en relevant, sous un violent bombardement, les blessés tombés à proximité de l'ambulance. » (Ordre général n° 85 du Général commandant le 7^e Corps d'Armée.)

Signé : DE VILLARET.

HERRY (JOSEPH), professeur à N.-D. de Bon-Secours, à Brest :

« Du ...^e Régiment d'Infanterie : « A été blessé en accomplissant, avec son dévouement habituel, la relève des blessés de son bataillon. » (Ordre du Régiment.)

HERVÉ (JOSEPH), vicaire à Plouguerneau :

Le Général commandant le ...^e Corps d'Armée cite, à l'Ordre de l'Armée, l'aumônier militaire Hervé Joseph : « Remplit sa mission avec un inlassable dévouement. Se prodigue, de jour et de nuit, à toute heure, au chevet des blessés, des contagieux et des mourants. A montré le plus complet mépris du danger pendant la période du 24 Décembre 1917 au 4 Avril 1918, pendant les bombardements qui atteignaient les abords immédiats de l'ambulance. »

L'HOSTIS (ATHANASE), professeur à Saint-Vincent :

1^{re} Citation. — Adjudant à la C. M. 6 : « A maintenu, sous un violent bombardement, sa section éprouvée par la perte de son lieutenant. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Gradé aussi brave que modeste, a accompagné une reconnaissance avancée et a largement contribué, par la précision et l'intensité du tir de ses mitrailleuses, à mettre en déroute une très forte contre-attaque ennemie. » (Ordre de la Division.)

Promu sous-lieutenant au 210^e d'Infanterie, a été blessé en Juin 1918.

JAFFRÈS (STANISLAS), surveillant à Saint-Vincent :

Maréchal des logis au 42^e d'Artillerie : « Au front depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve de courage et de bravoure. A été grièvement

blessé à son poste, le 20 Avril 1916. » (Ordre de la Division.)

JÉZÉGOU, vicaire à Crozon.

« Infirmier d'une bravoure éprouvée, a donné le plus bel exemple de hardiesse et de dévouement, le 13 Avril 1915, en portant secours aux blessés, sous le plus violent bombardement. » (Ordre de la Division.)

JÉZÉQUEL (NOEL-LAURENT), vicaire à Plovan.

Soldat de 2^e classe, ambulance 2/61 : « Bon infirmier, courageux et dévoué, a été très grièvement blessé, en service, au cours du bombardement de l'ambulance 2/61, le 24 Mars 1917. »

KÉRAMOAL (FRANÇOIS-ERNEST), vicaire à Douar-nenez.

1^{re} Citation. — Aumônier au 19^e d'Infanterie : « Aumônier du Régiment depuis le début de la campagne, n'a cessé d'encourager les hommes par son mépris du danger et sa bonne humeur constante. Devant Verdun sa conduite a forcé l'admiration de tous. »

Le Général commandant la 44^e Brigade :
LAVILLÉON.

2^e Citation. — Le soldat brancardier-aumônier bénévole Keramoal François-Ernest, du 19^e d'Infanterie : « Modèle de courage et de dévouement. Depuis le début de la campagne, toujours prêt à se porter aux points les plus dangereux de la ligne, pour apporter aux hommes, avec les secours matériels, les exhortations les plus chaudes et les plus patriotiques. » (Ordre de la Division, 13 Janvier 1917.)

DE LAVILLÉON.

3^e Citation. — « S'est toujours fait remarquer dans les circonstances les plus difficiles par son courage, son dévouement et son activité. A profité de toutes les occasions pour relever le moral des combattants. Pendant les combats du 8 au 11 Mai 1917, a largement contribué à la bonne exécution du service d'évacuation des blessés et de l'inhumation des

morts dans des conditions très périlleuses, et avec un mépris du danger, encourageant les brancardiers épuisés, soulageant et réconfortant les blessés. »

Général commandant le ..^e Corps d'Armée.

KERMAREC (LOUIS), instituteur à Plouzané :

Soldat à la 22^e Compagnie du 219^e d'Infanterie :
« A soigné et ramassé plusieurs blessés, sous un violent bombardement et avec la plus grande abnégation. »

KERVIRAN (JEAN), aumônier de l'Hôpital maritime de Brest :

Médaille des Epidémies (Argent).

LAMENDOUR (YVES), vicaire à Hanvec :

1^{re} Citation. — Infirmier, 2^e Compagnie du 174^e d'Infanterie, remplissant les fonctions d'aumônier au 1^{er} Bataillon : « Remarquable d'abnégation et de dévouement. S'est particulièrement distingué le 4 Mai, en allant panser d'abord et ensuite aider à ramener son commandant de compagnie, grièvement blessé en avant de nos lignes. » (Ordre de la Brigade.)

2^e Citation. — « Infirmier qui s'est particulièrement signalé, en Avril dernier, lors d'un coup de main au Violu, où il a accompagné les sections d'attaque, et qui, en Champagne, le 26 Septembre, a manifesté un grand dévouement et un remarquable courage, en se portant au secours de ses camarades, sous un violent feu de mitrailleuses ennemies. A été blessé. » (Ordre du Régiment.)

LANCIEN (RENÉ), professeur à l'École St-Yves :

« Mis à la disposition d'un service de Brancardiers régimentaires, est parti comme volontaire, sous un bombardement violent, pour relever un commandant d'Infanterie blessé, entre les lignes françaises et ennemies. »

LAREUR, vicaire à Daoulas :

Brancardier au 87^e d'Infanterie : « Modèle de dévouement et de bravoure. A montré, en toutes

circonstances, un courage remarquable, notamment les 1, 2 et 3 Octobre 1915, en allant, au mépris de tout danger, sous un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses, enlever des blessés qu'il rapportait sur ses épaules. A été tué au poste de secours, bouleversé par l'artillerie ennemie. »

LAURENT (FRANÇOIS), aumônier des Bretons, à Angers :

Caporal-brancardier : « A rempli ses fonctions avec un zèle sans borne. S'est particulièrement distingué sous des bombardements violents à Verdun, en Champagne, dans la Somme. A montré un mépris complet du danger. » (Ordre du Régiment.)

LEC (LE) (PIERRE), vicaire à Plouzévédé :

Caporal-brancardier à l'Etat-Major du 1^{er} Bataillon du 83^e R. I. T. : « Venu volontairement au 83^e R. I. T. comme brancardier, gradé consciencieux et dévoué, s'est fait remarquer lors des attaques de Septembre 1915, à Arras, en allant relever sous le feu de l'ennemi les morts entre les lignes française et allemande pour les enterrer. » (Ordre du Régiment.)

LEC (LE) (YVES), vicaire à Milizac :

« Cavalier très ancien et très méritant, passé sur sa demande d'un G. B. D. dans un régiment de cavalerie. S'est distingué à plusieurs reprises au cours de la campagne, et en particulier le 7 Novembre, en chargeant sabre à la main sur des mitrailleuses allemandes qui gênaient la progression de notre Infanterie. » (Ordre de la 61^e D. I.).

Général BLOUDIN.

LÉOST, instituteur à Ploumoguier :

Soldat du Groupe des Brancardiers de Corps :
« Excellent sujet. Gravement blessé pendant qu'il coopérait avec le plus grand zèle à la relève des blessés, dans les tranchées de première ligne. » (Affaire de Toutvent, 7-15 Juin.)

Décédé, à Vannes, des suites de ses blessures.

LOUARN, aumônier à bord du navire-hôpital
La Flandre.

Médaille des Epidémies.

LOZACHMEUR (ALBERT), prêtre-instituteur à
Pont-Croix.

1^{re} Citation. — « Prêtre brancardier très courageux, d'un inlassable dévouement. A sauvé de la mort plusieurs soldats, en se portant volontairement à quelques mètres de l'ennemi, lui arrachant de grands blessés, au milieu des obus et des balles. Est pour tous l'emblème du devoir simple et magnifique. » (Ordre de la 1^{re} Armée.)

2^e Citation. — Au 132^e d'Infanterie, 6^e compagnie : « Brancardier d'une bravoure légendaire, animé des plus beaux sentiments d'abnégation et d'inlassable dévouement qui font l'admiration et qui exaltent les courages de tous. Pendant les durs combats d'Octobre, n'a cessé de se dépenser sans compter, allant relever les blessés sous les feux les plus meurtriers, donnant ainsi l'espoir d'en sauver de très grièvement atteints ». (Ordre de la Brigade, 3 Décembre 1918.)

LOZACHMEUR (CORENTIN), professeur au Collège
de Lesneven :

Maréchal-des-logis, Section de repérage par le son, n° 5 : « Sous-officier modèle ; a donné maintes fois l'exemple d'un grand courage, en particulier le 2 Octobre 1918 où il a fait preuve de grand moral et de mépris du danger en assurant son service sous un violent bombardement »

Le Colonel commandant l'Artillerie du 16^e C. A.,
DEDIEU-ANGLADE.

MADEC (FRANÇOIS-MARIE), vicaire au Relecq-
Kerhuon :

Aumônier titulaire au Groupe des Brancardiers d'une Division coloniale : « Au front depuis le 8 Août 1914. S'est signalé par son dévouement et son mépris du danger, en assistant les blessés sur les champs de bataille, notamment les 22 et 27 Août

1914 et le 14 Juillet 1915. Est resté neuf mois au service des blessés dans un village quotidiennement bombardé. Le 12 Août 1915 a, par son exemple, donné confiance à un groupe d'hommes éprouvé par le bombardement. Le 25 Septembre 1915 est allé, sous les balles, panser les blessés et relever un officier supérieur blessé. A contribué, au plus haut point, à soutenir le courage des troupes par ses discours patriotiques et ses fréquentes visites aux tranchées de première ligne. »

Signé : JOFFRE.

M. Madec a été décoré de la Légion d'honneur par M. Poincaré, Président de la République, en présence du Roi d'Angleterre et du Maréchal Joffre.

MADEC (FRANÇOIS), professeur à l'Institution
N.-D. du Kreisker, à Saint-Pol-de-Léon.

1^{re} Citation. — Sous lieutenant au 235^e Régiment d'Artillerie : « Belle conduite au feu. Le 22 Avril 1917, la batterie étant soumise à un violent bombardement par obus de gros calibre, et deux hommes d'une batterie voisine venant à être blessés, n'a pas hésité à se porter à leur secours, faisant ainsi preuve du plus grand mépris du danger. »

2^e Citation. — « Officier du devoir et bien courageux. Le 3 Septembre 1917, la batterie étant soumise à un fort bombardement et un incendie s'étant déclaré dans une soute à munitions, s'est immédiatement précipité pour aller éteindre le feu, faisant ainsi preuve d'un complet mépris du danger. »

3^e Citation. — « Le 10 Août 1918, pour l'attaque de L... a commandé le tir de sa batterie avec le plus grand sang-froid, sous le bombardement ennemi à obus toxiques et obus explosifs. »

4^e Citation. — « Officier d'élite ayant au plus haut point le sentiment du devoir. A pris, comme sous-lieutenant à T. T., le commandement de sa batterie en appui direct, du 28 Août au 10 Septembre 1918, dans des conditions très difficiles. A rempli très brillamment ses missions et exécuté des tirs précis et utiles sous d'incessants bombardements. »

MADEC (FRANÇOIS-GUILLAUME), vicaire à Telgruc :

Le Médecin inspecteur Toubert, chef supérieur du Service de Santé de l'Armée, cite à l'Ordre du Service de Santé de l'Armée : « Madec François-Guillaume (11^e Section d'Infirmiers militaires à l'ambulance 6/XI^e Corps : A fait preuve de courage et de sang-froid en portant secours aux victimes du bombardement par avions, dans la nuit du 1^{er} au 2 Janvier 1918, sans se laisser arrêter par le passage répété des avions, ni par la chute de plusieurs bombes ou torpilles dans l'ambulance même. »

MARTIN (ARMAND), vicaire à Plouvorn :

1^{re} Citation — Soldat de 1^{re} classe brancardier : « Aux combats du 17 et 18 Juin, a fait preuve du plus grand courage et du plus complet dévouement en allant relever les blessés dans les conditions les plus périlleuses. »

Aux Armées, le 21 Juillet.

Le Colonel, commandant le 45^e, signé : LORILLARD.

2^e Citation. — « A fait preuve de beaucoup de courage et de dévouement aux combats du 11 Décembre 1916, se portant en avant de nos lignes pour relever les blessés et enterrer les morts. » (Ordre de la Brigade, 23 Décembre 1916.)

MARZIN (CORENTIN), vicaire à Gouézec :

1^{re} Citation. — Caporal téléphoniste au 262^e d'Infanterie : « Au front depuis le début de la campagne. S'est toujours fait remarquer dans les opérations auxquelles le Régiment a pris part, notamment sur la Somme en 1916, par son sang-froid et son courage. » (Ordre du Régiment n° 189, du 2 Juin 1917.)

Signé : L^t-Colonel GIZARD.

2^e Citation. — Sergent radiotélégraphiste au 2^e Régiment de Tirailleurs marocains : « Au cours des combats des 20, 21 et 22 Août 1918, a assuré la liaison téléphonique et télégraphique, au prix des plus grands efforts et sous de violents bombardements. » (Ordre du Régiment n° 48, du 5 Sept. 1918.)

Signé : L^t-Colonel FLYE S^{te} MARIE.

3^e Citation. — « A assuré les liaisons du Régiment avec une bravoure remarquable, pendant les combats des 31 Août et 1^{er} Septembre 1918. » (Ordre du Régiment n° 49, du 12 Septembre 1918.)

Signé : L^t-Colonel FLYE S^{te} MARIE.

4^e Citation — « Télégraphiste courageux et des plus dévoués. S'est prodigué dans son service au cours des attaques du 26, du 27 et du 28 Septembre 1918, assurant la liaison de 1^{re} ligne, sous les plus violents bombardements. » (Ordre du Régiment n° 62, du 15 Octobre 1918.)

Signé : L^t-Colonel FLYE S^{te} MARIE.

MAZÉ (JOSEPH), prêtre-instituteur à Landivisiau :

1^{re} Citation. — Caporal infirmier au 19^e d'Infanterie : « Au front depuis le début, fait preuve du plus grand dévouement et de la plus grande abnégation. Comme brancardier, a assuré la relève des blessés dans des conditions très périlleuses. Comme caporal infirmier, a donné ses soins à de nombreux blessés sous des bombardements très violents, du 25 Septembre au 8 Octobre 1915. Blessé d'un éclat d'obus devant Tahure. Infirmier très modeste et très méritant. »

2^e Citation. — « A fait preuve, dans la journée du 11 Avril 1916, d'un mépris absolu de la mort. A secouru un grand nombre de blessés, pendant l'action la plus violente et assuré leur évacuation, malgré une blessure au visage. » (Mai 1916.)

3^e Citation — « A rempli ses fonctions de prêtre et de caporal-infirmier avec le plus grand dévouement dans les circonstances les plus pénibles. A donné ses soins aux blessés et a su les reconforter grandement, sous les bombardements les plus violents. »

4^e Citation. — « D'un beau sang-froid et d'un rare dévouement. Modèle d'abnégation et de devoir. » (Ordre du Service de Santé.)

MEL (LE) (JEAN-BAPTISTE), vicaire à Kerfeunteun :

1^{re} Citation. — « Brancardier zélé et dévoué, blessé grièvement dans la nuit du 12 au 13 Août 1917, en

assurant son service en première ligne ; a continué, malgré la douleur causée, à soigner les blessés et n'a consenti à se faire panser qu'après tous les autres blessés. » (Ordre de l'Armée.)

2^e Citation. — « Brancardier volontaire pour le coup de main du 17 mars 1918, a sauté le parapet avec ses camarades, et a rendu de précieux services. » (Ordre du Régiment.)

Il avait été, sur sa demande, incorporé dans un régiment de marche au moment de passer dans la réserve de l'armée territoriale.

MÉLANSON (LOUIS), vicaire à Sainte-Croix de Quimperlé :

1^{re} Citation. — Le Lieutenant-Colonel Hanquelle, commandant le 206^e d'Infanterie, cite à l'Ordre du Régiment, Louis Mélançon, 23^e compagnie : « Brancardier, modèle de dévouement. Le 29 Décembre 1917, sous un tir de barrage, a prodigué ses soins à plusieurs blessés ; après les avoir transportés au poste de secours, est revenu en ligne chercher des morts et a procédé, sous le bombardement, à leur identification. »

Aux Armées, le 5 Février 1918,

2^e Citation. — Soldat brancardier, 14^e C^{ie}, 206^e d'Infanterie : « Modèle du brancardier régimentaire. Par son dévouement au-dessus de tout éloge, du 26 Septembre au 9 Octobre 1918, a provoqué l'admiration de tous ses camarades ; sans vouloir prendre un instant de repos, sans souci du danger, a fait partie de toutes les équipes qui sont allées relever les blessés de jour comme de nuit sous les tirs ennemis. » (Ordre du Corps d'Armée.)

MÉVELLEC (LOUIS-ALAIN), vicaire à Saint-Renan :

« Remplit les fonctions d'aumônier au régiment. S'est toujours spontanément offert pour accompagner les détachements en première ligne, et notamment pendant les attaques sous Verdun, en Août 1917. N'a cessé de montrer son dévouement, sa bravoure, sa charité chrétienne, dans l'exercice de son minis-

tère et dans l'assistance apportée aux blessés. » (Ordre du Régiment.)

MIOSSEC, vicaire à Saint-Marc :

Le Général commandant la 1^{re} Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division : « La section sanitaire américaine 32, du 3 Octobre au 5 Novembre 1917, sous le commandement du sous-lieutenant Miossec et du chef adjoint Vosburg, a fait l'admiration de tous, pour la rapidité et la régularité des évacuations des blessés, effectuées de jour et de nuit, malgré les difficultés extrêmes du terrain, sur des routes fortement battues par l'artillerie. » (Q. G., le 11 Novembre 1917.)

Signé : GARNIER-DUPLESSIX.

MOAN (LE) (CORENTIN), prêtre-instituteur à l'école Saint-Charles, à Kerfeunteun :

Caporal brancardier au 1^{er} d'Infanterie, a été l'objet de la citation suivante, à l'ordre de la brigade : « Caporal brancardier, zélé et courageux, a dirigé en première ligne, sur un terrain nouvellement conquis et battu par les feux de l'ennemi, la recherche des soldats français tombés au cours des précédentes attaques. »

MOIGN (LE), vicaire à Moëlan :

Médaille d'argent des Epidémies. (Transfusion de sang.)

MORÉ, vicaire à Pont-l'Abbé :

Infirmier militaire à Zeitenlick (armée d'Orient), a reçu la médaille d'honneur des épidémies.

MORVAN (JEAN-MARIE), vicaire aux Carmes (Brest) :

1^{re} Citation. — « Ne cesse de faire preuve, depuis son arrivée au 2^e Chasseurs, d'un dévouement et d'une bravoure au-dessus de tout éloge ; toujours prêt à marcher et à se porter aux endroits les plus exposés, pour prodiguer les secours de son ministère aux blessés et aux mourants ; le 26 Septembre

1915, près de P..., a contribué à sauver plusieurs blessés, sous un fort bombardement, et a été blessé légèrement. »

2^e Citation. — Le Général commandant la ..^e Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division : « l'aumônier bénévole J.-M. Morvan, du 2^e Chasseurs qui s'est particulièrement fait remarquer dans les périodes du 25 Septembre 1917 au 10 Octobre et du 20 Décembre 1917 au 11 Mars 1918, en allant quotidiennement visiter les postes fournis par son unité, de préférence les plus exposés. »

Signé : DAUVIN.

3^e Citation. — Maréchal des logis au 2^e Régiment de Chasseurs à cheval : « Sous-officier d'une bravoure et d'un dévouement exemplaires qui lui ont déjà valu deux citations. S'est distingué dans un combat récent, en assurant, en retraite, sous un feu violent, la liaison avec un groupe menacé d'enveloppement, puis s'est dévoué pour faire tête à cette menace en tenant au point le plus exposé, jusqu'à ce que le repli soit assuré. Est tombé glorieusement à ce poste, frappé d'une balle à la tête. » (Ordre de l'Armée.)

MORVAN (PIERRE), vicaire à Crozon :

Caporal infirmier au 6^e bataillon du 219^e d'Infanterie : « S'est porté à l'assaut avec les premières vagues et a pansé les blessés aux endroits les plus battus. » (Ordre de la Brigade.)

MOULLEC (ALEXANDRE), vicaire à Guilvinec :

1^{re} Citation. — « Toujours sur la brèche pendant les combats du 1^{er} Juillet 1916, n'a cessé, dans des postes de secours fortement bombardés, de prodiguer ses soins aux blessés du régiment, avec une intelligence et un zèle remarquables. » (Ordre du 262^e Régiment d'Infanterie.)

2^e Citation. — « Au front depuis le début de la campagne, a été pour ses camarades un exemple de générosité et de dévouement ; pendant la bataille, n'a cessé de prodiguer ses soins aux blessés avec un

dévouement et un calme qui ont fait l'admiration de tous. » (Ordre de la Division.)

3^e Citation. — Caporal : « Pendant les journées du 31 Août et 1^{er} Septembre 1918, dans un P. S. fortement gazé, s'est employé à panser et à évacuer les blessés avec un dévouement et une énergie dignes d'admiration. » (Ordre de la Division.)

Le texte des 4^e et 5^e citations ne nous a pas été communiqué.

NÉA (JEAN-MARIE), maître d'étude à l'Institution Saint-Vincent :

Citation à l'Ordre de la 165^e Division. — Caporal : « Gradé brave et courageux, volontaire pour les missions périlleuses. Grièvement blessé le 30 Juin 1915, au Bois de la Gruerie, en contribuant à enrayer une violente contre-attaque ennemie. »

Le Général commandant la 165^e Division,
CARON.

NEILDÉ (JEAN), vicaire à Guipavas.

Soldat de 2^e classe : « Brancardier d'un courage et d'une abnégation à toute épreuve. Dans les journées de l'Aisne, a montré le plus bel exemple et a obtenu un rendement considérable de son équipe dans la relève des blessés, malgré les dangers d'un bombardement incessant. » (Ordre de la Division.)

NEILDÉ (PIERRE), vicaire à Pont-Croix.

« D'un dévouement sans limites, s'est distingué spécialement aux combats d'Août 1918, en assurant des liaisons difficiles, en se prodiguant auprès des blessés et en assurant la relève des morts. » (Ordre du Régiment.)

NICOLAS (PIERRE), instituteur à Saint-Pabu :

« Le 14 Juin, à 21 heures ; cet infirmier, malgré l'intensité du feu, s'est rendu avec une brouette porte-brancard, au poste de secours des cuisines. Renversé par l'éclatement d'un obus, il se releva et poursuivit sa route. Au retour, atteint d'une balle à la région scapulaire gauche, ne se fit panser qu'après

avoir évacué son blessé, au relais d'ambulance d'X. Il a conservé, dans cette circonstance, un bon moral qui fut d'un grand réconfort pour ses camarades. »

PALLIER (JEAN-MARIE), vicaire à Plouider.

Soldat brancardier au 219^e d'Infanterie : « Depuis le début de la campagne a donné constamment le plus bel exemple de courage et d'abnégation dans le danger pour rechercher les blessés et leur prodiguer ses soins. » (Ordre du Régiment.)

PAPÉ, professeur à Saint-Vincent.

1^{re} Citation. — « Le lieutenant Pape a fait, le 23 Juillet, dans un bois fortement occupé par l'ennemi, une reconnaissance admirablement conduite qui a permis d'occuper une position importante. » (Ordre du Corps d'Armée.)

2^e Citation. — « Officier d'une très haute autorité morale, qui a su faire de sa compagnie une unité de combat de premier ordre. S'est toujours fait remarquer par la justesse de son commandement, et a obtenu le rendement maximum dans les circonstances les plus difficiles. »

PASTEUR (CLAUDE), vicaire à Saint-Sauveur de Brest :

« Brancardier courageux et dévoué. S'est offert les 6, 7 et 8 Octobre 1918, pour aller renforcer un poste de secours de première ligne dont le personnel avait été particulièrement éprouvé par le feu de l'ennemi. »

PAUBERT (HENRI), professeur à l'École Saint-Yves, Quimper :

Le Médecin-inspecteur Dupard, directeur du Service de Santé du ..^e C. A., cite à l'ordre du Service de Santé du ..^e C. A., 11^e Section d'Infirmiers militaires, ambulance 5/IX, le soldat Paubert Henri : « Au front depuis le début de la campagne. Chargé à plusieurs reprises de missions de confiance dans des circonstances difficiles, a toujours montré le

plus grand dévouement. S'est particulièrement distingué, le 31 Mai 1918, lors de l'évacuation des blessés d'un H. O. E., sous la pression de l'ennemi. »

PAUGAM (FRANCIS), vicaire à Riec-sur-Belon :

« Brancardier ayant une haute conception de son devoir professionnel, et donnant en toutes circonstances l'exemple du plus grand courage et de la plus belle abnégation. S'est particulièrement distingué au cours des combats d'Octobre 1917, à la Malmaison (Chemin-des-Dames). A été grièvement blessé le 29 Octobre, et a perdu la vision de l'œil gauche. » (G. Q. G., le 28 Novembre 1917. Ordre n° 6057 D.)

Deux fois blessé ; huit blessures ; croix de guerre avec palme ; Médaille militaire.

PAUL (CHARLES), professeur à Lesneven :

« Aumônier volontaire très dévoué. Au front depuis Mars 1915, cherche en toutes circonstances à entretenir chez les hommes le sentiment du devoir envers la Patrie. Dans un secteur actif, s'est consacré à l'inhumation et à l'identification des morts. » (Ordre du Régiment.)

PELLÉ (HENRI), vicaire à Ouessant :

1^{re} Citation. — « Brancardier dévoué et courageux. Le 13 Février 1918, a pris part comme volontaire à un coup de main sur un poste ennemi, et a ramené un prisonnier allemand grièvement blessé, dans les lignes françaises. »

2^e Citation. — Brancardier C. M. 1, 166 R. I. : « Brancardier animé du plus bel esprit de devoir, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Pendant les combats du 20 au 23 Août 1918 a constamment accompagné les vagues d'assaut. S'est particulièrement distingué en retirant les blessés dans un village récemment conquis et violemment battu par des obus toxiques. » (Ordre de la Brigade.)

3^e Citation. — « Brancardier d'un dévouement et d'un sang-froid remarquables. S'est distingué une fois encore le 4 Septembre 1918 en transportant sous

le feu violent de l'artillerie ennemie un officier général grièvement blessé. » (Ordre du Régiment.)

4^e Citation. — Médaille militaire. Brancardier C. M. 1, 166^e R. I. : « Brancardier-prêtre d'un dévouement et d'un esprit d'abnégation au-dessus de tout éloge. Le 7 Septembre 1918, dans la forêt de Coucy-le-Château, a assuré jusqu'à épuisement de ses forces le transport des blessés et des hypérités de la ligne de feu au poste de secours du bataillon, malgré un bombardement par obus toxiques d'une extrême violence. Gravement atteint par les gaz asphyxiants, n'a voulu quitter son poste et se laisser évacuer que sur l'ordre de son chef de service. Déjà blessé le 28 Mai 1917, au Mont Cornillet; titulaire de trois citations. » Cette décoration comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

PENGAM (JOSEPH), vicaire à Saint-Louis :

« Infirmier très dévoué, fait l'admiration de tous en se portant jusqu'en avant des premières lignes pour donner ses soins à des blessés. »

PENGAM (SAMUEL), vicaire à Saint-Hernin :

1^{re} Citation. — Le soldat brancardier Pengam Samuel : « Energique et actif, s'est toujours offert parmi les premiers pour les tâches les plus périlleuses, et notamment, dans la nuit du 8 au 9 Septembre, a prodigué ses soins les plus dévoués à un certain nombre de blessés isolés de tout secours, dans le village de Villers-Saint-Genêt et sous le feu de l'artillerie ennemie. A pu, dans ces conditions, assurer l'évacuation de la totalité de ses blessés. »

Le Lieutenant-Colonel, commandant le 219^e d'Inf.,
Signé : STUHL.

2^e Citation. — Caporal, brancardier au 219^e d'Infanterie : « Le 31 Août est allé dégager des hommes enfouis sous un éboulement. Le soir est allé sur le terrain découvert panser de nombreux blessés et a ramené dans nos lignes les corps de nombreux camarades. »

3^e Citation. — « Pris avec son bataillon sous un violent tir de barrage, a assuré le relèvement et

l'évacuation des blessés. Légèrement blessé, a demandé à n'être pas évacué. » (Ordre de la Division.)

PENSEC (LUCAS), vicaire à Clohars-Carnoët :

1^{re} Citation. — « Agent de liaison animé d'un profond esprit de dévouement. Pendant le coup de main du 10 Mars 1918, est allé sous un violent bombardement, à trois reprises différentes, prendre des renseignements auprès de sa section qui était aux prises avec l'ennemi. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — Soldat à la 23^e Compagnie du 234^e d'Infanterie : « Agent de liaison d'un dévouement exemplaire; pendant l'attaque du 1^{er} Août, a constamment porté des ordres sous de violents feux de mitrailleuses. » (Ordre de la Division.)

PÉRON (JEAN), instituteur à Concarneau :

Infirmier de la 11^e Section d'Infirmiers militaires : « Au cours des moments critiques, pendant lesquels l'ambulance installée à X... a été atteinte par les feux de l'ennemi (Juillet-Septembre 1917), s'est distingué par son attitude calme et courageuse. A assuré, alors que le titulaire venait d'être blessé, le service de vaguemestre, au moment où les routes étaient rendues très périlleuses par suite d'un bombardement systématique et quotidien. A rempli ces fonctions avec le même zèle et le même dévouement qu'il a manifestés dans les différents emplois qui lui ont été confiés. » (Ordre du Service de santé du Corps d'Armée (citation assimilable à l'Ordre du Régiment.)

Le Médecin principal de 1^{re} classe,
BILOUET.

PERROT (JEAN-MARIE), vicaire à Saint-Thégonnec :

Brancardier au G. B. D. 40 : « S'est présenté comme volontaire pour évacuer, sur brouette, un blessé urgent, sur une route très violemment battue par l'artillerie et, malgré les gaz toxiques, a réussi à accomplir la mission dont il s'était chargé. »

PHILIPPE (YVES), instituteur à Plougasnou :

1^{re} Citation. — Brancardier au 102^e Régiment d'Artillerie Lourde : « A donné un superbe exemple de courage et de dévouement en allant spontanément sous un bombardement de gros calibre très violent aider les canonniers d'une batterie voisine à dégager leurs camarades enfouis sous un abri défoncé par un obus, le 25 Septembre 1916. » (Ordre de la Division.)

Le Général LINDER, commandant la 4^e Division

2^e Citation. — « Brancardier d'une classe ancienne. Mobilisé dans les services sanitaires, a demandé à faire partie d'une formation combattante, se dépense sans compter pour relever les blessés non seulement de son groupe, mais encore des unités voisines, ne se laissant jamais rebuter par les besognes les plus pénibles, se portant aux points les plus exposés sans soucis du danger, pour donner aux blessés, en sa qualité de prêtre, le réconfort religieux et moral. S'est particulièrement distingué dans les journées des 3 et 5 Mai 1917. » (Ordre de la Division.)

3^e Citation. — « Brigadier : « A donné un nouvel exemple de bravoure et de dévouement, venant s'ajouter à un passé déjà riche en traits de courage et d'abnégation, en allant spontanément, le 22 Septembre 1917, visiter sous le feu tous les abris des batteries soumises à un tir de destruction très violent et s'assurer qu'il n'y avait pas besoin de son secours de brancardier. » (Ordre du Corps d'Armée.)

POULIQUEN (AUGUSTE), professeur de mathématiques à l'Institution Notre-Dame du Creisker, à Saint-Pol-de-Léon.

Brancardier au 413^e d'Infanterie, a été tué le 23 Avril 1918. Avait été l'objet de la citation suivante à l'Ordre du régiment : « Excellent brancardier, se prodiguant sans compter. Tué en accomplissant son service. »

Le Colonel commandant le 413^e d'Infanterie.

POULIQUEN (FRANÇOIS), instituteur à Ploudalmezeau.

Brigadier-brancardier au 228^e d'Artillerie : « Brigadier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Au front depuis le début de la campagne. Brigadier de pièce en 1914 et 1915, a toujours fait son service avec zèle. Nommé brigadier-brancardier au début de 1916, s'est distingué pendant la préparation de l'attaque du 16 Avril 1917 en assurant son service sous un violent bombardement. Commandant le détachement chargé de ramener des lignes nouvellement conquises, le corps d'un officier du régiment, blessé mortellement, a rempli sa mission avec sang-froid, en traversant les barrages ennemis. » (Ordre du Régiment.)

POULIQUEN (GABRIEL), professeur à Saint-Vincent :

Brancardier au 118^e d'Infanterie : « Brancardier prêtre, est venu volontairement dans un régiment actif, s'est toujours fait remarquer par un rare mépris du danger et par un dévouement absolu. Blessé grièvement, le 26 Septembre 1915, en coopérant activement à la recherche des blessés sur le champ de bataille. »

PRIGENT (JEAN-LOUIS), vicaire à Briec-de-l'Odét :

Soldat infirmier au 19^e d'Infanterie : « Infirmier remarquable par son courage tranquille et son mépris du danger. D'un dévouement inlassable dans les combats du 27 au 30 Mai 1918. » (Ordre général n° 200, du 9 Juillet 1918.)

Le Général commandant la 20^e Division,
Signé : RENOUD.

QUEFFÉLEC (FRANÇOIS) :

1^{re} Citation. — Le 2 Octobre 1916, le Général Gouraud avait déjà remis à M. Queffélec la médaille de Saint-Georges, « pour sa belle conduite au feu au cours de la campagne, et services signalés à Verdun ».

2^e Citation. — Infirmier au 248^e d'Infanterie :

« Infirmier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Les 11 et 16 Août 1918, a suivi la progression de son bataillon, se prodiguant inlassablement pour porter secours aux blessés, et pour assurer leur évacuation rapide. S'était déjà fait remarquer par son attachement au devoir, pendant toutes les opérations auxquelles le régiment a pris part, notamment en Juillet 1916, à Thiaumont. » (Ordre de la Brigade.)

Signé : CUNY.

QUÉMÉNER (FRANÇOIS), vicaire à Plonéour-Lanvern :

1^{re} Citation. — Caporal-brancardier au 5^e bataillon du 219^e d'Infanterie : « Parti avec les vagues d'assaut, a pansé les blessés sous un violent bombardement. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Caporal-brancardier au 219^e d'Infanterie : « Caporal-brancardier ayant un sentiment élevé de ses devoirs. A donné, au cours des combats des 6 au 10 Octobre, l'exemple du courage et du dévouement le plus absolu ; a dirigé, sous le feu de l'ennemi, la relève des blessés et l'inhumation des morts, s'attachant à ne laisser aucun des nôtres sur le terrain. Le 6 Octobre au matin, a porté secours aux blessés, sous un violent feu de barrage, au moment où le bataillon prenait sa formation de combat. »

Le Général commandant le XI^e Corps d'Armée,

Signé : PRAX.

QUÉRÉ (JEAN), vicaire à Plougouven :

22^e Section d'Infirmiers : « Brancardier territorial d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. A assuré, au cours de l'attaque du 4 Novembre, un service des plus pénibles et des plus périlleux, transportant de nombreux blessés des postes de secours aux premiers relais d'autos, à travers des chemins constamment bombardés. » (Ordre de la Brigade.)

Général BONNIN.

M. l'abbé Quéré est déjà titulaire de la Médaille des

épidémies avec une citation dont le texte ne nous est pas parvenu.

ROUALLEC (JEAN), prêtre de l'Ordination de Juillet 1914 :

Brancardier : « Infirmier d'un dévouement absolu. Le 5 Mai 1917, a pansé, sur place et sous le bombardement, les blessés dont le transport était rendu impossible par les tirs de barrage. »

Général commandant la 22^e Division.

ROUDAUT (JEAN-LOUIS), vicaire à Plobannalec :

« Soldat brancardier très dévoué, a assuré l'évacuation des blessés, sous un violent bombardement, allant chercher les camarades en avant des lignes sur un terrain battu par la mitraille. » (Ordre du Régiment.)

Signé : LE GALLOIS, Lieutenant-Colonel.

ROUX (LE) (AUGUSTIN), vicaire à Plouzévédé :

Du Groupe des Brancardiers de la 22^e Division : « Brancardier toujours volontaire pour toutes les missions périlleuses ; a donné le plus bel exemple de courage et de dévouement au cours des journées du 25 au 30 Mars 1918. S'était déjà fait remarquer à La Malmaison et à Vauxaillon. »

ROUX (LE) (JEAN), vicaire à Plouégat-Guerrand :

1^{re} Citation. — Brancardier au G. B. D. 3 : « Excellent brancardier, n'ayant pour guide que son devoir, déjà cité, vient de nouveau de se signaler par son esprit d'abnégation, en assurant le transport d'un blessé, le 5 Mai, sous un bombardement intense, malgré la blessure dont il venait d'être atteint. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « S'est distingué pendant les combats du 1^{er} au 5 Juillet 1916, par son activité et son mépris du danger. »

ROUX (LE) (FRANÇOIS-MARIE), vicaire-instituteur à Crozon :

Sous-lieutenant à la 2^e Compagnie de mitrail-

leuses du 300^e R. I. T. : « Méprise le danger. Est sorti de la tranchée malgré un violent bombardement, pour aller capturer un soldat allemand. A été blessé. » (Ordre du Régiment.)

Depuis nommé Lieutenant.

ROUX (LE) (LOUIS), vicaire à Saint-Melaine, Morlaix :

1^{re} Citation. — Aumônier titulaire au G. B. C. 34 : « Aumônier d'un dévouement parfait ; assure, sur sa demande, avec courage et abnégation, les fonctions de son ministère auprès des formations de Corps les plus avancées : a subi de ce fait une intoxication partielle par les gaz, en Mars 1918. » (Ordre du Service de Santé.)

2^e Citation. — « Au cours de l'attaque ennemie du 9 Juin 1918, s'est porté, sous un violent bombardement, sur les différentes positions de batterie où des blessés lui étaient signalés, leur a prodigué ses soins, et a coopéré lui-même au transport de plusieurs d'entre eux, sur le poste de secours. » (Ordre du Corps d'Armée.)

ROZEC, vicaire de Saint-Evarzec.

Infirmier à l'ambulance 6/11 : « A fait preuve de courage et de sang-froid en portant secours aux victimes du bombardement par avions dans la nuit du 1^{er} au 2 Janvier 1918, sans se laisser arrêter par le passage répété des avions, ni par la chute de plusieurs bombes ou torpilles dans l'ambulance même. »

SALAUN, instituteur à Concarneau :

Le Général de Division cite à l'Ordre du jour de la Division, pour sa belle conduite au feu (combat de Bolante-sur-Meuse), le soldat brancardier du 46^e d'Infanterie, Salaun Emile : « Le 8 Janvier, transportant un blessé des tranchées au poste de secours, a été atteint par les balles ennemies ; a continué néan-

moins à transporter le brancard, jusqu'à complet épuisement de ses forces. »

Fait prisonnier, le jour même de sa citation et de sa blessure, avec ses blessés.

SAOUT (GUILLAUME), vicaire à Kerfeunteun :

« Le 27 Mai 1918, l'ambulance ayant reçu l'ordre de se replier, a fait preuve d'un courage et d'un dévouement remarquables en restant jusqu'au dernier moment pour procéder à l'évacuation des blessés malgré le feu violent de l'ennemi. » (Ordre du Service de Santé du Corps d'Armée.)

SÉITÉ (GOULVEN), vicaire à Primelin :

Ordre du Service de Santé du 11^e Corps d'Armée, du 15 Décembre 1918 : « Soldat infirmier d'un dévouement inlassable. S'est dépensé sans compter, et avec le plus grand courage, dans des périodes particulièrement difficiles et périlleuses, en particulier à Verdun, à Souhesme 1916, à Œuilly 1917, à Villers-Cotterets 1918, et au cours des récentes actions en Champagne. »

SIMON, vicaire à Tréboul :

Infirmier proposé pour la médaille militaire avec le motif suivant : « A fait preuve dans les différentes situations qui lui ont été confiées, d'un zèle, d'un dévouement, d'un tact au-dessus de tout éloge. »

SPARFEL (JEAN), prêtre-instituteur à Plougastel-Daoulas :

Soldat-infirmier de 1^{re} classe à l'ambulance de colonne mobile 156, 15^e Section d'Infirmiers : « Infirmier de visite d'un très rare dévouement, s'est dépensé sans compter auprès de nombreux malades atteints de grippe à forme grave, employant ses rares loisirs à remplir auprès des mourants et des morts les devoirs de son ministère. »

STANG (LE), directeur de l'École libre de Pont-Croix :

Soldat de 2^e classe, Groupe des Brancardiers du

33^e C. A. : « A montré beaucoup de dévouement et de courage en procédant à l'assainissement du champ de bataille et a été blessé par un éclat d'obus. » (5 Juillet 1915.)

Le Médecin principal de 1^{re} classe : DARDE.

TASSIN (CORENTIN), instituteur à Concarneau :

1^{re} Citation. — Caporal brancardier, au 4^e bataillon du ..^e d'Infanterie : « Venant d'apprendre que le corps d'un capitaine appartenant à un autre régiment se trouvait sur le terrain, en avant d'un barrage, est allé le chercher, de sa propre initiative, accompagné d'un brancardier, et a, malgré une vive fusillade, inhumé le corps, entouré et marqué d'une croix la tombe. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — Caporal brancardier au 219^e d'Infanterie : « D'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, toujours prêt à se porter au secours des blessés aux points les plus dangereux. Déjà deux fois cité à l'ordre. A été blessé très grièvement, le 31 Août 1916, en donnant ses soins en première ligne. »

THALAMOT (JEAN-MARIE), vicaire à Ergué-Armel :

1^{re} Citation. — Brigadier-infirmier, aumônier : à la Marne 1914 : « N'a pas craint de retourner sous un feu violent de l'ennemi, donner ses soins aux blessés ; s'est adjoint un camarade pour transporter, sous le feu, deux kilomètres durant, un sergent ambulancier grièvement blessé ; actif et toujours sur la brèche. »

2^e Citation. — Décembre 1916 : « Revenu à sa demande sur le front, a pris part aux ravitaillements sous le feu, aux positions de batterie ; en sa qualité de prêtre, s'est prodigué pour donner ses soins à tous les blessés et assurer leur transport aux postes de secours. »

THÉPAUT, vicaire à Goulien :

Le soldat infirmier Thépaut, du 219^e d'Infanterie : « A soigné et ramassé plusieurs blessés sous un violent bombardement et avec la plus grande abnégation. »

THOMAS (JACQUES), instituteur à Concarneau :

Soldat au 233^e d'Infanterie, 17^e compagnie : « Brancardier très courageux et très brave. S'est dépensé sans compter pour la relève des blessés, pendant les combats du 31 Juillet au 4 Août 1917, dans un terrain mauvais et sans cesse battu par l'artillerie. » (Ordre du Régiment.)

TIEC (LE) (FRANÇOIS), vicaire à Saint-Sauveur de Brest :

1^{re} Citation. — « Brancardier prêtre d'un grand dévouement, toujours prêt pour accomplir les missions dangereuses, a constamment servi d'exemple à ses camarades dans les circonstances les plus périlleuses. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Brancardier au 118^e d'Infanterie : « A déjà été cité une fois à l'Ordre du Régiment. Exemple de courage, d'esprit d'abnégation et de sacrifice, est toujours là où son devoir l'appelle, soit comme brancardier, soit comme prêtre. »

La médaille de Saint-Georges (russe) a été attribuée à François Le Tiec, du 118^e d'Infanterie.

TRAON (AUGUSTE), vicaire à Lanildut.

Le Ministre de la Guerre a décerné une médaille d'honneur, en argent (ruban tricolore), au soldat Auguste Traon, 11^e Section d'infirmiers militaires, ambulance 3/61 : « A fait preuve du plus grand dévouement, en s'offrant spontanément pour une opération de transfusion du sang. »

Paris, 22 Juillet 1918.

Pour le Ministre de la Guerre :

LE SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

PROMOTIONS

BATANY, prêtre instituteur à Saint-Martin de Brest, lieutenant au 35^e Régiment d'Infanterie coloniale (*1 Citation*).

BOULCH, vicaire à Lanvéoc ; sous-lieutenant au 19^e régiment d'Infanterie.

CADIOU, vicaire à Saint-Corentin ; lieutenant au 19^e régiment d'Infanterie (*5 Citations*).

COATAUDON (DE), vicaire à Saint-Louis de Brest ; lieutenant gestionnaire.

FÉREC, instituteur à Plabennec ; sous-lieutenant au 265^e régiment d'Infanterie (*2 Citations*).

FLOCH, instituteur à Saint-Pabu ; sous-lieutenant au 219^e régiment d'Infanterie (*2 Citations*).

HOSTIS (L') professeur à Saint-Vincent ; sous-lieutenant au 210^e régiment d'Infanterie (*2 Citations*).

MIOSSEC, vicaire à Saint-Marc ; sous-lieutenant d'automobiles.

PAPE, professeur à Saint-Vincent ; lieutenant au 262^e régiment d'Infanterie (*2 Citations*).

QUERNÉ, professeur au Grand-Séminaire ; sous-lieutenant au 19^e régiment d'Infanterie.

ROUX (LE), vicaire à Crozon ; lieutenant à la 2^e C^{ie} de mitrailleuses du 300^e régiment d'Infanterie (*1 Citation*).

LES DÉCORATIONS

Légion d'Honneur

BELLEC, recteur du Cloître-Pleyben, aumônier ; chevalier de la Légion d'Honneur.

FOLL, économe au Petit-Séminaire, aumônier volontaire, chevalier de la Légion d'Honneur.

GALL (LE), directeur de l'école libre de Kerfeunteun, aumônier, chevalier de la Légion d'Honneur.

MADEC, recteur de Goulven, aumônier, chevalier de la Légion d'Honneur.

Médaille Militaire

FÉREC, prêtre-instituteur à Plabennec, sous-lieutenant au 265^e régiment d'Infanterie.

GUELLEC, professeur à Saint-Pol de Léon.

HERRY, professeur à Bon-Secours.

PAUGAM, vicaire à Riec.

PELLÉ, vicaire à Ouessant.

TASSIN, prêtre instituteur à Concarneau.

Décorations Étrangères

FOLL (LE), aumônier militaire, médaille de Saint-Georges (1).

(1) Les deux premières médailles de Saint-Georges attribuées au 118^e ont été décernées à deux prêtres : les abbés Foll et Le Trec.

QUEFFÉLEC, jeune prêtre de Dinéault : médaille de Saint-Georges.

TIEC (LE), vicaire à Saint-Sauveur de Brest, médaille de Saint-Georges.

GALL (LE) (EUCHER), vicaire à Cléden-Poher, médaille d'or de la Valeur Militaire Serbe.

Médaille d'Honneur des Épidémies

BROCH, vicaire à Elliant, médaille d'honneur (vermeil) des épidémies ; (transfusion de sang).

COGNEC, vicaire à Camaret, médaille d'argent des épidémies.

GUILLERMIT, professeur à Lesneven, médaille d'argent des épidémies.

KERVAN, aumônier de l'hôpital maritime de Brest, médaille d'honneur (argent), des épidémies.

MOIGN (LE), vicaire à Moëlan, médaille d'honneur (argent) des épidémies ; (transfusion de sang).

MORÉ, vicaire à Pont-Labbé, médaille d'honneur des épidémies.

QUÉRÉ, vicaire à Plougouven, médaille d'honneur des épidémies.

TRAON, vicaire à Lanildut, médaille d'honneur (argent, ruban tricolore) des épidémies ; (transfusion de sang.)

SÉMINARISTES

Les Morts

*« Mon cœur va à ceux qui
spontanément s'offrirent
(pour le combat). »*

*(Cantique de Débora,
Juges, V, 9).*

BARS (LE) (JEAN-FRANÇOIS), de Landivisiau, tué
à l'ennemi le 22 Octobre 1917.

BER (LE) (THIVISIAU), de Landivisiau, mort au
champ d'honneur, le 30 Juillet 1918.

BILLON (HENRI), de Sizun, tué à l'ennemi.

BLONS (FÉLIX), clerc tonsuré, de Ploudaniel,
mort au champ d'honneur, le 1^{er} Octobre 1918.

BRETON (LAURENT), clerc minoré, de Plouguer-
neau, mort au champ d'honneur, le 7 No-
vembre 1916.

CALVEZ (PAUL), séminariste de Saint-Louis de
Brest, mort au champ d'honneur le 24 Mai 1917.

CAROFF (FRANÇOIS), clerc minoré, de Saint-Marc,
mort au champ d'honneur, le 21 Août 1914.

CLOASTRE (AUGUSTE), clerc tonsuré, de Saint-
Pierre-Quilbignon, aspirant au 118^e d'Infan-
terie, tué à l'ennemi, le 30 Octobre 1916.

COLIN (JEAN), clerc tonsuré, du Folgoat, tué à
l'ennemi, le 10 Juin 1917.

COZIC (JEAN), séminariste, de Saint-Goazec, mort
des suites de blessures, le 20 Juin 1915.

- DORVAL (MARC), séminariste, de Kerfeunteun, mort des suites de blessures, le 5 Août 1915.
- GALL (LE) (JULES), séminariste, de Douarnenez, mort des suites de blessures, le 25 Octobre 1915.
- GALL (LE) (RENÉ), séminariste, de Kerfeunteun, tué à l'ennemi le 5 Juin 1916.
- GENTRIC (NOËL), clerc minoré, de Quimper, mort au champ d'honneur, 21/22 Août 1914.
- GEORGELIN (AUGUSTE), clerc tonsuré, de Lannilis, tué à l'ennemi, le 25 Septembre 1915.
- GEORGELIN (JOSEPH), séminariste, de Lannilis, mort des suites de blessures, le 25 Février 1915.
- GORGEU (JOSEPH), clerc tonsuré, de Douarnenez, tué à l'ennemi, le 2 Mai 1917.
- L'HARIDON (JEAN-LOUIS), clerc minoré, de Plonévez-du-Faou, tué à l'ennemi, le 25 Septembre 1915.
- HARNAY (YVES), sous-diacre, de Plouvorn, tué à l'ennemi, le 24 Août 1914.
- D'HERVAIS (JEAN), séminariste, de Lennon, tué à l'ennemi, le 2 Février 1917.
- HERVÉ (PIERRE), séminariste, de Saint-Goazec, mort au champ d'honneur, le 26 Juillet 1918.
- JAFFRÈS (FRANÇOIS), séminariste, de Lampaul-Guimiliau, tué à l'ennemi, le 14 Juillet 1917.
- KÉRINEC (JULES), séminariste, de Crozon, mort au champ d'honneur.
- KÉROMNÈS (HERVÉ), séminariste, de l'Hôpital-Camfrout, mort à Kreusnach (Allemagne), le 12 Février 1919.
- MASSON (CORENTIN), clerc minoré, de Collorec.

- MÉAR (GABRIEL), séminariste, de Lampaul-Guimiliau, mort au champ d'honneur, le 27 Juillet 1918.
- MEUR (LE) (MAURICE), clerc minoré, de Concarneau, mort au champ d'honneur, le 1^{er} Août 1918.
- MIGADEL (JEAN), séminariste, du Pilier-Rouge, tué à l'ennemi, le 28 Août 1916.
- MILINER (FÉLIX), séminariste, de l'Ile de Sein, tué à l'ennemi, le 1^{er} Juin 1916.
- MOENNER (YVES), clerc minoré, d'Elliant, tué à l'ennemi, le 26 Août 1914.
- NICOL (FRANÇOIS), clerc tonsuré, de Scaër, tué à l'ennemi, le 28 Avril 1918.
- PATINEC (FRANÇOIS), clerc minoré, de Plouider, tué à l'ennemi, le 4 Septembre 1916.
- PORSMOQUER (JEAN-FRANÇOIS), clerc minoré, de l'Ile de Sein, tué à l'ennemi, le 8 Septembre 1914.
- RIOU (JEAN-CLAUDE), clerc minoré, de Trézélidé, mort à l'ambulance, le 24 Juin 1918.
- ROY (LE) (JEAN-MARIE), clerc minoré, de Langoen, tué à l'ennemi, le 25 Février 1916.
- SÉVÈRE (RENÉ), clerc minoré, de Plougoulm, tué à l'ennemi, le 4 Septembre 1916.
- TALABARDON (JEAN-PIERRE), clerc minoré, de Saint-Thégonnec, tué à l'ennemi, en Décembre 1914.
- THÉPAUT (RENÉ), clerc minoré, de Saint-Méen, tué à l'ennemi, le 10 Septembre 1915.
- THOMAS (JEAN), clerc tonsuré, de Scaër, tué à l'ennemi, le 6 Avril 1916.

TREUSSIÉ (JOSEPH), clerc minoré, de Saint-Corentin, Quimper, tué à l'ennemi, le 10 Septembre 1914.

TROADEC (JEAN-MARIE), séminariste, de Gouesnou, blessé le 6 mai 1915, mort des suites de ses blessures, le 28 Juin suivant.

TROMEUR (GUSTAVE), séminariste, du Pilier-Rouge, tué à l'ennemi, le 28 Décembre 1914.

VASSELET (YVES), jeune séminariste, de Lothey, tué à l'ennemi, le 13 Novembre 1916.

Les Disparus

BRAS (LE) (ALAIN), clerc minoré, de Bodilis, disparu depuis le 21 Août 1914.

GOURVEZ (JEAN-LOUIS), clerc tonsuré, de Dirinon, disparu depuis le 15 Juillet 1916.

KERLIDOU (JEAN-LOUIS), clerc tonsuré, de Ploudaniel, disparu depuis le 9 Juin 1918.

PENNAGUÉAR (HENRI), clerc minoré, de Trégarantec, disparu depuis le 21 Août 1914.

POSTEC (JOSEPH), séminariste, de Saint-Michel, de Brest, disparu depuis Septembre 1915.

RIOU (ALAIN), séminariste, de Landudal, disparu en 1917.

SCOUR (ALBERT), clerc minoré, de Landerneau, disparu depuis le 8 Septembre 1914.

Les Prisonniers

BIHAN (LOUIS), diacre, de Saint-Frégant, fait prisonnier le 7 Septembre 1914, rapatrié comme appartenant au Service de Santé, en Octobre 1916.

BOTHOREL (JOSEPH), séminariste, de Loc-Mélard.

BUREL (LE) (ALAIN), clerc minoré, de Landudec, fait prisonnier le 8 Janvier 1915.

CAM (JOSEPH), séminariste, de Plougastel-Daoulas.

CLOAREC (JEAN-MARIE), clerc tonsuré, de Saint-Sauveur, fait prisonnier le 17 Avril 1916.

CORRE (LE) (CHARLES), de Saint-Louis, de Brest.

COTTEN (JEAN-FRANÇOIS), clerc tonsuré, d'Elliant.

DARÉ LE (JEAN), séminariste, de Lannilis.

DENIEL (JEAN-LOUIS), séminariste, du Relecq.

DERRIEN (PAUL), séminariste, de Plouescat.

GUÉGUEN (JOSEPH), clerc minoré, de Moélan.

GUILLERM (FRANÇOIS), séminariste, de St-Méen.

GUILLOU (LE) (CHRISTOPHE), clerc tonsuré, de Saint-Goazec, fait prisonnier le 17 Avril 1916.

JÉZÉGABEL (ALPHONSE), clerc minoré, de l'Ile-Tudy.

LABBÉ (LOUIS), clerc minoré, du Relecq-Kerhuon, fait prisonnier en Octobre 1914.

LARNICOL (CORENTIN), séminariste, de Plonéour-Lanvern.

MESSAGER (JEAN-FRANÇOIS), clerc minoré, de Henvic, fait prisonnier le 5 Octobre 1914, interné en Suisse comme grand blessé, en Septembre 1916.

MOIGNE (LE) (JEAN-FRANÇOIS), clerc minoré, de Plonévez-du-Faou, fait prisonnier le 22 Août 1914.

NOURRY (LOUIS), clerc minoré, d'Argol, fait prisonnier le 8 Septembre 1914, rapatrié comme appartenant au Service de Santé, en Octobre 1916.

PAUGAM (JEAN), séminariste, de Lothey.

POUPON (JEAN), clerc minoré de Douarnenez, fait prisonnier le 22 Février 1916.

RANNOU (ÉTIENNE), clerc minoré, d'Elliant, fait prisonnier le 22 Août 1914.

RIOU (FRANÇOIS), séminariste, de Saint-Marc.

Les Citations

« Nous acquerrons de la gloire auprès de la multitude, et, quoique jeunes, de l'honneur auprès des vieillards. »

(Sagesse, VIII, 10.)

ABGUILLERM (RENÉ), séminariste, de Plouguerneau :

« Très bon sous-officier, énergique et brave. Le 6 Juillet 1918, au cours d'un coup de main, a contribué à combattre bien que blessé au bras, et n'a été évacué qu'en arrivant au cantonnement. » (Ordre du Régiment.)

ABIVEN (JEAN-MARIE), de Plonéour-Trez :

Sous-lieutenant à la 121^e batterie du 14^e d'Artillerie : « Jeune officier consciencieux et brave. A montré de grandes qualités d'organisation dans l'installation des pièces de sa section. Dans la préparation du 5 Mars, a observé et dirigé le tir d'une de ses pièces, et a rempli d'une façon parfaite la mission qui lui avait été confiée. » (Ordre du Régiment.)

ALLAIN (JEAN), de Plouvorn :

« Gradé ayant montré beaucoup d'abnégation et de savoir-faire dans les soins prodigués aux grands blessés. Attitude courageuse en maintes circonstances périlleuses. » (Ordre du service de Santé de la 10^e Armée.)

AMÉRY (JOSEPH), du Conquet :

Au 328^e d'Infanterie : « Agent de liaison de compagnie, brave et courageux. A rempli les missions

qui lui étaient confiées avec beaucoup de zèle, malgré les tirs continus de l'artillerie ennemie. » (Ordre du jour du Régiment.)

AUFFRET (JEAN-MARIE), de Plouvorn :

1^{re} Citation. — Téléphoniste à S. E. M. de l'Artillerie du C. A. A. : « D'un dévouement et d'un courage à toute épreuve, toujours prêt pour les missions périlleuses. A rendu les meilleurs services dans l'organisation du réseau S. A. L., dans le camp retranché de Salonique et sur les fronts de Doiran et de Monastir. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Maréchal-des-logis au 104^e R. A. L. : « Chef de pièce d'un sang-froid et d'un courage remarquables. S'est distingué au cours des combats de et a, à maintes reprises, remplacé à leur poste, des servants indisponibles. » (Ordre de la Brigade.)

Signé : RABOTEAU.

BALBOUS (YVES), sous-diacre, de Saint-Corentin, Quimper :

1^{re} Citation. — Sergent au 2^e Zouaves : « Esprit de discipline et de sacrifice. A su inspirer à ses hommes les sentiments les plus élevés ; a été grièvement blessé dans une reconnaissance en avant des lignes. » (Ordre du Régiment.)

Lieutenant-Colonel DECHERF.

2^e Citation. — « Excellent sous-officier, énergique et consciencieux ; s'est distingué dans plusieurs circonstances, depuis le début de la campagne. Blessé très grièvement le 7 Novembre 1914, en allant reconnaître un poste ennemi, est venu lui-même rendre compte de sa mission. » (Ordre de l'Armée.) Médaille militaire.

X BERVAS (JEAN-MARIE), clerc minoré, de Saint-Martin de Brest :

Caporal au 48^e d'Infanterie : « Excellent caporal. Grâce à sa fermeté, a maintenu dans son escouade, sous un très violent bombardement, l'ordre et la discipline. » (Ordre du Régiment, Juillet 1916.)

BESCOND (JEAN), de Saint-Louis :

« Commandant une section à l'attaque du a fait preuve d'une bravoure toute particulière. Son char ayant été atteint par un obus, a fait installer ses mitrailleuses en batterie sur le terrain, est lui-même remonté dans un autre appareil et, bien que atteint par les gaz, a continué l'attaque. Véritable entraîneur d'hommes, pour lesquels il est constamment un superbe exemple. » (Ordre du Corps d'Armée.)

BLOAS (LE) (FRANÇOIS-MARIE), clerc minoré, de Guilers, Brest :

Infirmier au 7^e Génie, Armée d'Orient : « A fait preuve de sang-froid et de mépris du danger en allant, au milieu des éclatements provoqués par un bombardement aérien, rechercher les blessés dans les débris obstrués par des décombres en flammes. » (Ordre du Corps d'Armée, Avril 1916.)

Signé : SARRAIL.

BLONS (FÉLIX), de Ploudaniel :

1^{re} Citation. — Le Général commandant en chef confère la Médaille militaire au militaire dont le nom suit : Blons Félix, caporal au 265^e d'Infanterie : « Gradé d'une haute valeur morale et militaire, exerçant sur ses hommes un très grand ascendant par sa bravoure, son sang-froid et son énergie. A brillamment entraîné le groupe qu'il commandait à l'assaut d'un poste ennemi, au delà d'un canal, et a contribué personnellement par une lutte corps à corps, à la capture de trois prisonniers et d'une mitrailleuse. » (Ordre du jour de l'Armée.)

2^e Citation. — Sergent au 265^e d'Infanterie, 23^e compagnie : « Sous-officier ayant montré, une fois de plus, ses qualités de combattant d'élite et de chef, ayant ascendant sur ses hommes, dans les combats du 27 au 30 Mai 1918. » (Ordre de la Division.)

BLONS (JEAN-FRANÇOIS), de Ploudaniel :

Caporal radiotélégraphiste C. H. R. 225^e d'Infanterie : « Au cours d'une relève dans la nuit du 15 au

16 Octobre 1918, sous un violent bombardement, s'est porté volontairement au secours d'un soldat grièvement blessé appartenant à un autre régiment, et l'a transporté au poste de secours. » (Ordre du Régiment.)

BOT (LE) (JEAN-MARIE), de Dirinon :

« Le 27 Mai alors que l'ennemi était à proximité du central téléphonique du groupe, est allé prendre du matériel indispensable. Du 25 Mai au 5 Juin, a placé et réparé, de nombreuses fois, des lignes téléphoniques sous un violent bombardement. » (Ordre du Régiment.)

BOT (LE) LOUIS), clerc tonsuré de Plougastel-Daoulas :

Sergent au G. B. D. : « Désigné pour relever les blessés dans un village bombardé d'une façon intensive, a réussi, par son énergie et son intelligence, à évacuer 75 blessés couchés. » (Ordre de la Division.) Septembre 1915.

BRETON (LE), de Saint-Mathieu de Morlaix :
Médaille des Epidémies (Bronze).

CADIOU (YVES), de Saint-Louis de Brest :

Sergent au 232^e d'Infanterie : « Au cours d'un engagement avec une patrouille ennemie, s'est distingué en attaquant à la baïonnette plusieurs ennemis qu'il a mis en déroute. » (Ordre du jour de la Division.)

CALVEZ (PAUL), de Saint-Louis de Brest :

« Brancardier modeste et zélé, toujours le premier à partir au moindre signal pour secourir les blessés. Tué le 23 Mai en portant un blessé sous un bombardement intense des premières lignes. »

CASTRIC (SÉBASTIEN), séminariste de Combrit :

« Blessé une première fois, a rapidement rejoint son Corps. A fait preuve à différentes reprises des plus belles qualités militaires et a été à nouveau grièvement blessé à la tête de sa section, le 4 Novembre 1914, à Messines. »

CLOASTRE (AUGUSTE), de St-Pierre-Quilbignon :

Aspirant à la 7^e compagnie du 118^e d'Infanterie :
« Sous-officier courageux, énergique, modèle de courage et de sang-froid pour la troupe qu'il a su maintenir en position sous un violent bombardement. Avec le plus grand mépris du danger et une activité inlassable, s'est employé à organiser la première ligne. Est tombé glorieusement frappé d'un éclat d'obus, le 30 Octobre 1916. » (Ordre de l'Armée.)

COLIN (JEAN), du Folgoat :

« Soldat courageux et dévoué. A montré beaucoup de sang-froid et d'énergie, en assurant des corvées de ravitaillement pénibles, sous de violents bombardements. Décembre 1916, Janvier 1917. » (Ordre du Régiment.)

COTTEN (JEAN-FRANÇOIS), clerc tonsuré, d'Elliant :

1^{re} Citation. — Téléphoniste au 118^e d'Infanterie :
« Pendant le violent bombardement du 2 au 6 Avril, a fait preuve de sang-froid et de courage, en s'offrant notamment pour aller réparer les lignes téléphoniques coupées. » (Ordre du Régiment.)
Avril 1916.

2^e Citation. — Sergent téléphoniste : « Est parti avec les premières troupes d'assaut, développant son fil téléphonique et réussissant, sous un feu meurtrier de mitrailleuses, à transmettre quelques renseignements. A fait l'admiration de tous par son calme et son sang-froid. » (Ordre de la Division.)
Mai 1917.

3^e Citation. — « D'un dévouement absolu, donnant dans les circonstances les plus difficiles l'exemple d'un grand courage. Vient de nouveau de se distinguer devant Vaux en assurant les liaisons téléphoniques de son bataillon malgré de violents bombardements. » (Ordre de la Division.)
Novembre 1916.

COURTET (PIERRE), d'Arzano :

« Le 10 Avril 1917, la 22^e batterie étant violemment

bombardée par obus de 150, s'est immédiatement transporté au secours d'un maréchal-des-logis blessé, donnant à tous un bel exemple d'abnégation et de dévouement professionnel. A été lui-même blessé grièvement. » (Ordre de la Division.)

Signé : TARGE.

COZIC (JEAN), de Saint-Goazec :

Sous-lieutenant au 11^e d'Infanterie : « Brave soldat. N'a cessé de donner des preuves d'activité et de courage. Blessé grièvement d'un éclat d'obus à La Boisselle, le 16 Juin 1915, en faisant une ronde. Mort des suites de sa blessure, le 20 Juin. »

CREIGNOU (FRANÇOIS), sous-diacre de Roscoff :

1^{re} Citation. — Sergent au 248^e d'Infanterie : « S'est particulièrement distingué, au cours de la campagne, par son courage, et notamment les 21, 22 et 23 Avril n'a pas hésité à s'avancer, avec deux de ses camarades, sur un terrain battu par les balles, et a ramené dans nos lignes les corps de 21 soldats tombés au cours des attaques précédentes et qu'il a ensuite ensevelis. » (Ordre de la Brigade, 6 Mai 1915.)

Signé : Le Colonel JACQUIER.

2^e Citation. — « La médaille militaire a été conférée au militaire dont le nom suit : Creignou François, sergent : sous-officier d'un courage remarquable. A toujours donné à ses hommes le plus bel exemple de dévouement et d'entrain. Le 25 Septembre 1915, à la tête de sa section, a successivement enlevé deux lignes de tranchées. Entouré par les Allemands, a fait retirer ses hommes, en restant le dernier, et a été grièvement blessé. Mutilé. »

« La présente nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme. » (Ordre de l'Armée.)

Signé : JOFFRE.

CROISSANT (JEAN), de Landudal :

Du 2^e bis de Zouaves : « Chef de pièce. Bien que malade et très affaibli, a commandé sa pièce, faisant preuve d'une grande énergie dans les attaques du 19 et 20 Septembre 1918. » (Ordre du Régiment.)

X DÉNIEL (JEAN-LOUIS), du Relecq :

1^{re} Citation. — Soldat infirmier : « A fait preuve de dévouement et de sang-froid, dans les circonstances les plus critiques, depuis le début de la campagne, et en particulier pendant les journées des 17 et 18 Septembre 1916, aux combats de Deniécourt. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Caporal infirmier : « Le 23 Octobre 1917, à l'attaque du Chemin des Dames, est parti avec les vagues d'assaut du bataillon de tête, a pansé, sous le feu, un grand nombre de blessés. Renversé par l'explosion d'un gros obus, qui l'a laissé un moment sans connaissance, a refusé de se laisser évacuer, et a continué son service. Modèle d'élévation morale. » (Ordre du Corps d'Armée, 25 Décembre 1917.)

Général DE GOUTTE.

X DROUMAGUET (EDOUARD), de Confort-Berhet :

Caporal au 8^e Régiment du Génie, compagnie télégraphique du 31^e C. A. : « Travailleur modeste, dévoué, brave et courageux. A assuré la réparation des lignes téléphoniques sous un feu violent d'artillerie, durant notre dernière offensive victorieuse, et notamment dans les journées des 13, 14 et 15 Août. » (Ordre de la Division.)

DUC (LE) (JEAN-FRANÇOIS), clerc minoré de Henvic :

1^{re} Citation. — Sergent-major au 62^e d'Infanterie : « Plein d'entrain et d'énergie, a rempli plusieurs missions périlleuses dans l'affaire Perthes Tahure, le 25 Septembre 1915. » (Ordre du Régiment.)

Signé : GUÉNIN.

2^e Citation. — « Sous-officier s'étant fait remarquer par son courage et son sang froid, sous un violent bombardement par obus à gaz et de gros calibre (nuit du 26 au 27 Mai 1918). Le 28 Mai 1918, se trouvant dans un village cerné par les patrouilles ennemies, a réussi à s'échapper sous le feu de l'infanterie allemande, sauvant ainsi la comptabilité de la compagnie. » (Ordre du Régiment.)

FALC'HUN (FRANÇOIS), du Bourg-Blanc :

« Caporal d'une grande bravoure et d'un dévouement à toute épreuve. Blessé pour la deuxième fois, le 22 Septembre 1916. » (Ordre de la Brigade.)

FAVÉ (YVES), de Trémaouézan :

Maitre-artificier : « Artificier d'un courage et d'une conscience irréprochables. N'a cessé de se prodiguer de tous côtés, faisant la répartition, et assurant l'allotissement des munitions sous le harcèlement continu ennemi, au cours de la bataille du 15 Juillet. » (Ordre du Régiment.)

FLOCH (FRANÇOIS), de Guipavas :

« Excellent sous-officier plein de zèle et de dévouement ; blessé grièvement dans la tranchée le 5 Octobre 1914, en donnant un bel exemple de ténacité à ses hommes. »

Le Général commandant la 19^e Division,
Signé : TROUCHARD.

GEORGELIN (AUGUSTE), clerc tonsuré, de Lannilis :

Soldat au 64^e d'Infanterie : « S'est proposé à son commandant de compagnie pour assurer la liaison entre des tranchées ennemies partiellement occupées et la première ligne française, est tombé glorieusement en accomplissant son devoir. » (A l'ordre du XI^e Corps d'Armée.)

Signé : BAUMGARTEN (Fin Septembre 1915).

GOFF (LE) (JEAN-FRANÇOIS), clerc tonsuré, de Saint-Pol-de-Léon :

1^{re} Citation. — Le Colonel du 19^e d'Infanterie cite à l'Ordre du jour du Régiment, Le Goff Jean-François, soldat téléphoniste : « A toujours fait preuve d'un dévouement absolu et d'un grand courage. Blessé dans un poste téléphonique soumis à un bombardement violent et incessant. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Le Goff (J.-F.), au front depuis Novembre 1914, s'est toujours fait remarquer par

son haut sentiment du devoir et son mépris du danger. Le 21 Avril 1916, blessé et à demi enseveli dans un poste téléphonique effondré par un obus de gros calibre, où trois de ses camarades trouvaient la mort, il se dégagait en partie, réussit, à force d'efforts surhumains à atteindre l'appareil téléphonique, et avec un sang-froid admirable rendit compte de l'accident au poste voisin. »

Le Général commandant le XI^e Corps,
BAUMGARTEN.

3^e Citation. — Aspirant au ... d'Infanterie : « Belle attitude au feu, sur le front du Chemin des Dames en Octobre 1917. » (Ordre du Régiment.)

Jean-François Le Goff a été promu sous-lieutenant au 19^e d'Infanterie.

GOFF (LE) (YVES), clerc tonsuré, de Plouguerneau :

1^{re} Citation. — Sergent au 19^e d'Infanterie : « Sous-officier très courageux, s'est distingué à plusieurs reprises, au cours des combats de Champagne (25 Septembre au 8 Octobre 1915). Le 17 Avril, sous un bombardement très violent, a rallié les rares survivants de sa section, et avec un grand calme et un parfait sang-froid, les a maintenus dans un élément de tranchée vigoureusement attaqué par des forces supérieures. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Très bon sous-officier. Alors qu'il remplissait une mission très périlleuse, a été grièvement blessé, et n'a consenti à se faire panser qu'après avoir rendu compte à ses chefs du résultat de sa reconnaissance. » (Ordre du Régiment.)

GOUALC'H (JEAN-MARIE), clerc tonsuré, de Saint-Pol-de-Léon :

1^{re} Citation. — « Maréchal-des-logis Goualc'h, agent de liaison d'une grande audace. N'a pas hésité, le 30 Août 1914, à revenir dans un village évacué par nos troupes pour y chercher du matériel abandonné. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Officier orienteur très au courant

de son service, précieux auxiliaire du chef de groupe, s'est dépensé comme toujours sans compter, au cours des attaques de Juillet 1918, a fait assurer dans les meilleures conditions possibles de rapidité, les transmissions des ordres de tir. Tombé malade par suite de surmenage, a refusé de se laisser évacuer. Après quelques jours de repos à l'échelon est revenu, quoique imparfaitement remis, prendre ses fonctions au groupe. »

GOURMELEN (JEAN-LOUIS), de Telgruc :

Brigadier à la 29^e batterie du 228 R. A. C. : « Au front depuis le 9 Mai 1917, a toujours fait preuve de beaucoup de sang-froid. Pendant la période du 11 au 20 avril, a, comme fonctionnaire chef de pièce, obtenu un travail excellent de ses hommes sous des harcèlements fréquents de l'ennemi. »

GRALL (AUGUSTIN), clerc minoré de Landivisiau :

1^{re} Citation. — Caporal-fourrier au 62^e d'Infanterie : « Très bon gradé. A fait toute la campagne, blessé en s'élançant bravement à l'assaut du 25 Septembre 1915, affaire Perthes-Tahure. » (Ordre du Régiment.)

Colonel GUÉNIN DE RÉGNIER

2^e Citation. — Le sergent Augustin Grall : « Très bon officier, brave, dévoué. Blessé grièvement en s'assurant que ses hommes étaient à leur poste de combat, sous un violent bombardement, le 8 Novembre 1916. Déjà cité. »

Colonel BEUVELOT.

GUÉGUEN (JOSEPH), clerc minoré, de Moëlan :

1^{re} Citation. — Sergent au 64^e d'Infanterie : « S'étant proposé à son commandant de compagnie pour assurer la liaison entre des tranchées ennemies partiellement occupées et la première ligne française, a heureusement rempli cette mission. » (Ordre de la Division. Fin Septembre 1915.)

2^e Citation. — Sergent de la classe 1914, 12^e compagnie : « A dirigé une reconnaissance avec beaucoup de sang-froid, dans la nuit du 30 au 31 Mars 1917.

A pu prendre pied dans une tranchée ennemie, et permettre ainsi à ses compagnons de progresser. » (Ordre du Régiment.)

Signé : Lieutenant-Colonel Du Couvé,
commandant le 64^e d'Infanterie

Joseph Guéguen a déjà été cité à l'Ordre de la Division, en septembre 1915.

GUEN (LE) (JEAN), de Guipavas :

1^{re} Citation. — Aspirant au 91^e d'Infanterie : « Très bon chef de section ; a très bien commandé son unité au feu ; blessé sur la Somme, où il s'était très bien conduit. » (Ordre du Régiment, 7 Novembre 1917.)

2^e Citation. — Sous-lieutenant : « A brillamment entraîné sa section pour deux contre-attaques successives ; a atteint ses objectifs et s'y est maintenu, malgré des tirs violents d'artillerie et de mousqueterie et un retour offensif de l'ennemi. » (Ordre du Corps d'Armée, 20^e C. A. n° 339, 24 Juin 1918.)

3^e Citation. — « Remarquable de calme et de sang-froid. A brillamment dirigé une reconnaissance en avant de nos lignes, s'assurant la possession de deux canons de campagne, et d'un important matériel. » (Ordre du Régiment, 91^e R. I. n° 337, 13 Août 1918.)

GUILLERM (FRANÇOIS), de Saint-Méen :

La première citation ne nous est pas parvenue.

2^e Citation. — Aspirant, 2^e Compagnie de Mitrailleuses, 41^e R. I. : « Modèle de sang-froid et de bravoure. S'est particulièrement distingué pendant la période de combats du 14 au 28 Avril 1918. S'est bien acquitté, le 24 Avril 1918, d'une mission délicate à la tête de son peloton de mitrailleuses. » (Ordre de l'Infanterie Divisionnaire, 131.)

GUIRIEC (HENRI), de Cléder :

Infirmier au 228^e R. A. C. : « Excellent soldat ; s'est imposé à l'estime et à l'admiration de tous, par son courage et son dévouement dans la période du 28 Mai 1918, en assurant son service sous un fort

bombardement. Dans les journées du 10 Juin et du 15 Juillet, s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de tous, par les soins constants donnés aux blessés sous les bombardements les plus violents. » (Ordre de l'Artillerie de l'Armée.)

GUIVARCH (FRANÇOIS), de Roscoff :

Sergent au 124^e d'Infanterie : « Sous-officier d'un courage admirable, ayant une haute idée du devoir. A été grièvement blessé le 4 Décembre 1917, à son poste de combat, donnant à sa section, sous un violent bombardement, un bel exemple de ténacité. »

Cet Ordre du Jour comporte l'octroi de la Médaille militaire.

L'HARIDON (JEAN-LOUIS), clerc minoré de Plonévez-du-Faou :

Sergent au 118^e d'Infanterie : « Sous-officier d'une rare bravoure et d'une énergie remarquable. Quoique blessé a fait preuve du plus grand courage en entraînant sa section à l'assaut des positions allemandes. Tué le 25 Septembre 1915, dans un corps à corps après un vif combat. » (Ordre de la Division.)

X JÉZÉGABEL (ALPHONSE), clerc minoré, de l'Ile-Tudy.

1^{re} Citation. — Sergent au 411^e d'Infanterie : « Le 23 Mai et le 4 Juin 1916, sous des bombardements des plus violents, est allé volontairement établir la liaison avec la ligne avancée, et a rapporté au commandant du quartier les plus précieux renseignements sur les mouvements de l'ennemi. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « Sergent grenadier, blessé aux bras et aux jambes, au début de l'attaque du 29 Juin 1916, est resté à son poste de combat jusqu'à ce qu'une grenade le blesse à la figure et à la poitrine, Son héroïque résistance a permis aux renforts d'arriver et de repousser l'ennemi. » (Ordre de la Division.)

3^e Citation. — « Sous officier très brave, s'est acquitté de missions dangereuses qui lui avaient été

confiées, et a ainsi contribué à la bonne marche de l'attaque. » (Ordre du Régiment.)

Signé : Colonel DE VIAL.

4^e Citation. — « Sous-officier très énergique et très brave. Le 5 Mai 1917, son chef de section ayant été mortellement blessé, a pris spontanément le commandement de la troupe. Par son attitude et sa fermeté, il a atteint l'objectif fixé, après un combat acharné de près de deux heures. » (Ordre de l'Armée.)

Le Général commandant la 21^e Armée,

Signé : MAISTRE.

KÉRANDEL (ALAIN), séminariste, de Plouguerneau :

1^{re} Citation. — « Infirmier au 402^e d'Infanterie, a été cité une première fois à l'Ordre du Régiment et décoré de la Croix de guerre le 4 Octobre 1915. »

Le 17 Novembre suivant, il fut cité à l'Ordre du jour du 7^e Corps de la VI^e Armée, et cette distinction lui valut l'étoile de vermeil.

2^e Citation. — « Soldat infirmier Kérandel s'est porté au secours des blessés de première ligne sous un bombardement intense, au milieu des vagues de gaz asphyxiant, entraînant ses camarades et provoquant l'admiration de tous. » (Ordre du Corps d'Armée.)

3^e Citation. — Brancardier au 216^e : « S'est fait remarquer, pendant les journées du 26 au 29 Octobre 1916, durant lesquelles il a recherché, en plein jour, sous le feu, et ramené au poste de secours ses camarades blessés. » (Ordre de la Division.)

X KERBOUL (PIERRE), de Plouzané :

1^{re} Citation. — Aspirant au 124^e d'Infanterie : « Le 28 Décembre 1918 sous un violent bombardement par obus toxiques, a, par son initiative personnelle, sauvé la vie à plusieurs hommes placés sous ses ordres. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Chef de section très brave agissant avec calme et sang-froid, sachant très bien conduire ses hommes et leur donnant l'exemple par son atti-

tude courageuse et résolue. Le 10 et 11 Avril 1918, sa tranchée étant soumise à un violent bombardement, n'a cessé de parcourir ses lignes et ses postes avancés. Attaqué deux fois par un ennemi très supérieur en nombre, a réussi bravement à le repousser. » (Ordre de la Brigade.)

M. Kerboul est de plus proposé pour le grade de sous-lieutenant.

KERBRAT (MARCEL), cleric minoré, de Landerneau :

1^{re} Citation. — « Le Colonel Charrier cite, à l'Ordre du jour du Régiment, le sergent Kerbrat Marcel, pour avoir contribué, par son initiative et son dévouement et en exposant ses jours, à retirer un caporal enseveli sous les décombres d'un abri que la chute d'un obus venait de faire écrouler. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Jeune officier plein d'entrain, de bravoure et d'énergie ; a contribué, avec beaucoup de sang-froid et de bravoure, à repousser, dans la nuit du 28 au 29 Juin 1916, une attaque au cours de laquelle il a été blessé. » (Ordre de la Brigade.)

3^e Citation. — Sous-lieutenant au 120^e d'Infanterie : « S'est dépensé avec beaucoup de zèle dans la préparation d'un coup de main, en exécutant de nombreuses reconnaissances. A donné un bel exemple d'entrain et de courage en engageant le combat avec un petit poste ennemi. » (Ordre de la Brigade, 5 Février 1918.)

Signé : Colonel VALLIER.

4^e Citation. — Lieutenant au 120^e d'Infanterie : « Officier d'un rare sang-froid et d'un courage allant jusqu'à la témérité. Chef de section hors de pair. Exemple vivant pour ses hommes, dont il obtient les plus magnifiques efforts. Le 1^{er} Octobre 1918, s'est porté au devant d'une forte contre-attaque ennemie, qu'il a enrayée et repoussée. S'est maintenu sur la position conquise, malgré les feux violents de l'adversaire, pendant toute une journée, s'accrochant au terrain, brisant tous les efforts

ennemis pour l'en déloger, et assurant par son énergie la possession d'une crête importante. » (Ordre du 2^e Corps d'Armée.)

KÉRIVEL (JEAN-GUILAUME), cleric minoré, de Poullan :

1^{re} Citation. — Caporal au 71^e d'Infanterie : « Caporal très dévoué, plein d'entrain, a entraîné brillamment son escouade à l'assaut des positions ennemies le 8 Août 1916, et a pris le commandement de sa section quand tous les sous-officiers furent hors de combat. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Maréchal-des-logis de la 10^e compagnie du 87^e R. A. L. : « Chef de pièce énergique et consciencieux, a su, en toutes circonstances, donner une vigoureuse impulsion à son personnel, arrivant ainsi à obtenir le meilleur rendement du matériel ; a été blessé deux fois dans l'Infanterie. » (Ordre du Régiment.)

KERJEAN (EMILE), de Saint-Marc :

Soldat au 248^e d'Infanterie : « Agent de liaison, a assuré, pendant quatre jours consécutifs, sous un violent bombardement, la liaison de la compagnie de mitrailleuses avec le colonel. » (30 Juin au 3 Juillet 1916.)

KERLIDOU (JEAN-LOUIS), de Ploudaniel :

1^{re} Citation. — « Brancardier modèle, s'est montré comme toujours plein de courage et de sang-froid dans la relève des blessés, sans souci des bombardements, pendant la période du 15 Décembre 1916 au 3 Janvier 1917. » (Ordre du Service de Santé, groupement D. E.)

2^e Citation. — « Soldat énergique et brave, d'un moral très élevé. Blessé légèrement au cours de l'attaque du 20 Août 1917, et bien que déjà malade, a refusé de se faire évacuer. Bel exemple de courage et d'abnégation. Déjà cité. » (Ordre de la Brigade.)

Signé : Colonel STEINNETZ.

3^e Citation. — Caporal : « Excellent gradé, ayant fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables pendant la journée du 9 Juin 1918, au cours de laquelle il a été gravement blessé, à la tête de son escouade. » (Ordre du Régiment.)

LABBÉ (ADOLPHE). clerc minoré de Clohars-Carnoët :

1^{re} Citation. — « S'est particulièrement fait remarquer par son courage et son dévouement, lors de la reconnaissance des tranchées ennemies. Le lieutenant-colonel lui en exprime toute sa satisfaction, sa belle et courageuse conduite doit servir de modèle à tout le régiment. » (Ordre du Régiment, 29 Novembre 1914.)

2^e Citation. — « Remarquable d'entrain et de bravoure. Parti comme volontaire sur le front, toujours prêt à marcher, s'offrant volontairement pour les patrouilles difficiles et particulièrement dangereuses. A été blessé grièvement le 28 Novembre 1914, en se portant à l'attaque des tranchées ennemies. Brillante conduite au cours de ce combat. Ankylose partielle du coude. Paralysie de la main gauche. » (Ordre de l'Armée).

X LAOT (JOSEPH), de Plouider :

1^{re} Citation. — « Très bon soldat, s'est fait remarquer par son courage et son dévouement. »

2^e Citation. — Caporal téléphoniste au 48^e d'Infanterie : « Très bon gradé, d'un zèle et d'un dévouement de tous les instants. Au cours des opérations d'Août et de Septembre 1918, a fait preuve d'une activité remarquable dans l'établissement et l'entretien des lignes téléphoniques sur un terrain soumis à de violents bombardements et à des tirs de mitrailleuses. » (Ordre du Régiment.)

X LARNICOL (CORENTIN), séminariste, de Plonéour-Lanvern :

Caporal-fourrier au 93^e d'Infanterie : « Le 12 Juin 1916, a fait preuve de sang-froid et de courage, sous un bombardement qui nivelait la tranchée, a fait

preuve de la plus grande bravoure et a refoulé l'ennemi qui se portait à l'assaut de nos lignes. » (Ordre de la Brigade.)

LÉON (YVES), professeur à l'Institution Saint-François à Lesneven :

1^{re} Citation. — Caporal à la 2^e compagnie du 4^e d'Infanterie : « Belle conduite au cours des bombardements du 13 Septembre 1917. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Le 24 Mars 1918, au péril de sa vie, s'est porté en avant par deux fois, en terrain découvert, sous un tir violent de mitrailleuses, pour sauver des camarades blessés. Prenant lui-même un fusil-mitrailleur, a contribué à arrêter net deux attaques de l'ennemi, en lui infligeant des pertes sévères. Alors que son poste était déjà cerné, a résisté jusqu'au dernier moment, épuisant toutes ses munitions. » Citation avec Médaille militaire.

3^e Citation. — Sergent du 4^e d'Infanterie, 2^e compagnie : « Exemple parfait de bravoure et de dévouement. Le 1^{er} Juin 1918, a superbement enlevé ses hommes à l'assaut des lignes ennemies. A ensuite ramené plusieurs blessés sous un tir de barrage d'une extrême violence. »

Le Général commandant la 9^e D. I.

Signé : GAMELIN.

4^e Citation. — « Le 30 Septembre 1918, s'est battu avec acharnement au cours d'une contre-attaque ennemie et a maintenu intégralement ses positions malgré la violence du feu.

Les 2 et 3 Octobre 1918, a conduit avec maîtrise les patrouilles d'avant-garde, talonnant audacieusement l'ennemi ; s'est exposé à découvert avec un absolu mépris du danger, pour obliger l'ennemi à découvrir ses positions et ses mitrailleuses. » (Ordre du Corps d'Armée.)

5^e Citation. — « Le 4 Novembre 1918, au cours d'un bombardement d'une violence exceptionnelle, a, par son attitude, donné à tous le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid. A été blessé grièvement au moment où il se portait au secours d'un de ses

hommes blessés. A, jusqu'à la dernière minute, maintenu le calme dans sa section. Une blessure, quatre citations antérieures. Médaille militaire. » (Ordre du Corps d'Armée.)

LESPAGNOL (AUGUSTE), sous-lieutenant, clerc minoré, de Lanvéoc :

1^{re} Citation. — « Parti comme soldat de 2^e classe, s'est magnifiquement conduit à Maissin, le 22 Août 1914, où sous un feu d'infanterie et d'artillerie extrêmement violent, il a ramené au combat une trentaine d'hommes isolés, les a maintenus énergiquement sur une position de première importance qu'il n'a voulu évacuer qu'après en avoir reçu l'ordre formel. A été blessé le 7 Septembre à Lenarrhée, et, revenu sur le front à peine guéri, s'est particulièrement distingué pendant les attaques du 25 Septembre et du 8 Octobre 1915, où comme chef de section il a déployé de grandes qualités de coup d'œil, de courage et de sang-froid. » (Ordre du XI^e Corps d'Armée.)

Le Général commandant le XI^e Corps,
BAUMGARTEN.

2^e Citation. — Le Général commandant la 3^e Armée cite à l'Ordre de l'Armée le lieutenant Lespagnol Auguste : « A l'attaque du 11 Juin, a brillamment enlevé sa section et a atteint tous ses objectifs. A fait prisonnier un sergent-major ennemi. »

3^e Citation. — « Officier très brave. Le 11 Août a vigoureusement entraîné sa section et a atteint son objectif. Blessé au cours de l'action. »

LUNVEN (JEAN-MICHEL), séminariste de Guis-sépy :

Sergent au 26^e Chasseurs : « Tombé le 6 Septembre 1914, en entraînant ses chasseurs à l'attaque; a subi l'amputation de la cuisse gauche. »

MADÉO (HERVÉ), de Crozon :

1^{re} Citation. — « Agent de liaison courageux et dévoué. S'est particulièrement distingué à l'attaque

du 1^{er} Août 1918, en arrivant un des premiers à l'objectif à atteindre. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — Caporal coureur : « A assuré son service d'une façon parfaite, avec un profond mépris du danger, au cours des combats du 26, 27, 28 Septembre 1918, malgré les barrages ennemis. A été blessé au cours de l'action. » (Ordre de la Brigade.)

MAREC (EUGÈNE), clerc tonsuré, de Lannilis :

1^{re} Citation. — Sergent au 71^e d'Infanterie : « Sergent énergique et courageux, a été blessé le 25 Février 1916, par plusieurs éclat d'obus, au moment où il donnait des ordres pour la construction d'un boyau de toute nécessité. S'est déjà fait remarquer, aux attaques du 11 Mai et 8 Septembre 1915, par sa bravoure. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Sous-officier de renseignements très brave, s'est exposé, le 25 Novembre 1916, sous un bombardement violent, pour repérer des batteries de tranchées, a reconnu tout seul un poste avancé, nivelé par les minenwerfer. Déjà cité. » (Ordre de la Brigade.)

3^e Citation. — « Sous-officier intelligent et brave. A secondé utilement le commandement pendant les journées du 18 au 21 Septembre 1917, en parcourant fréquemment les lignes, pour recueillir des renseignements et assurer la liaison. Déjà cité deux fois. » (Ordre de la Division.)

MAZÉ (JEAN-MARIE) :

1^{re} Citation. — « Agent de liaison d'une intelligence et d'une bravoure exceptionnelles. Lors de l'attaque du 6 Avril 1917, bien que blessé d'une balle au pied, est revenu à l'arrière porter un renseignement, est retourné à son poste de combat, qu'il n'a quitté, pour se rendre au poste de secours, que sur l'ordre de son chef de section. »

2^e Citation. — Aspirant-observateur à l'escadrille B. R. III : « Jeune mitrailleur du plus beau dévouement et d'une haute conscience; cachant sous la plus grande modestie le courage et le sang-froid

dont il avait déjà témoigné dans l'Infanterie. En deux mois d'escadrille, a pu, grâce à son travail et à son énergie, devenir un excellent mitrailleur et exécuter avec succès treize bombardements de champ de bataille malgré le tir de l'artillerie et les attaques des avions ennemis. » (Ordre de l'escadre de bombardement n° 12.)

3^e Citation. — Aspirant 72^e R. I., observateur en avion : « Sous-officier mitrailleur qui, par son moral élevé, son travail incessant, son infatigable entrain, est pour tous un modèle. Avec un enthousiasme magnifique a exécuté toutes les missions auxquelles a pris part son escadrille au cours des dernières batailles. Dans la nuit du 10 au 11 Octobre et dans la journée du 6 Novembre 1918, a exécuté, en outre, deux missions volontaires qu'il a brillamment réussies. Le 1^{er} Novembre 1918, a attaqué un ballon ennemi qui a été ramené au sol. » (Ordre du Corps d'Armée.)

Signé : le Maréchal PETAIN.

MESSAGER (JEAN-FRANÇOIS), clerc minoré, de Henvic :

Sergent. — « A pris rapidement le commandement de sa section dans des circonstances difficiles à la bataille de la Sambre et l'a parfaitement conduite. » (Ordre du Corps d'Armée, 16 Octobre 1914.)

MILINER (FÉLIX), séminariste de l'Ile-de-Sein :

« Jeune soldat de la classe 16, intelligent et très brave, remarquable par son sang-froid, sa bonne humeur aux moments les plus critiques. A été tué à son poste de combat par un éclat d'obus. » (Ordre de la Brigade.)

MOENNER (NICOLAS), d'Elliant :

« Soldat brancardier, au front depuis le début de la campagne. S'est toujours fait remarquer par son courage et son dévouement, notamment pendant la période du 30 Mars au 20 Avril 1916, sous Verdun,

où il a assuré la relève et l'évacuation des blessés, quelle que fût la violence des bombardements. »

Colonel POTHIER DE COURCY.

NEDELLEC (JEAN), de Saint-Pol-de-Léon :

Aspirant au 48^e d'Infanterie : « Jeune aspirant qui a toujours été pour sa section un modèle de bravoure et d'entrain ; a été gravement blessé, le 19 Septembre 1917, en se préparant à l'attaque. » (Médaille militaire et Croix de guerre avec palme.)

PERHÉRIN (JOSEPH), clerc minoré de Tréboul :

Brancardier au 71^e d'Infanterie : « Soldat d'un extrême dévouement et d'un courage à toute épreuve ; s'est dépensé sans réserve, pendant une période de neuf jours, à soigner et à évacuer les blessés de sa compagnie, sans tenir compte des dangers qu'il courait pendant les bombardements les plus violents. » (Ordre du Régiment.)

PÉRON (LAURENT), clerc tonsuré, de Pont-l'Abbé :

1^{re} Citation. — Soldat au 65^e d'Infanterie : « Jeune soldat de la classe 1914 : A l'assaut du 25 Septembre 1915, a été blessé assez grièvement en signalant à l'artillerie d'allonger son tir. N'a consenti à abandonner le terrain, qu'après avoir remis son fanion à son sergent de section. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Soldat très courageux. Pendant un violent bombardement auquel était soumis l'élément de tranchée qu'il venait d'occuper, a fait preuve d'un beau sang-froid. A été blessé le 3 Août 1916, à son poste de combat. » (Ordre du Régiment.)

3^e Citation. — « Brancardier toujours volontaire pour toutes missions. S'est fait remarquer par son sang-froid et son dévouement pendant les journées des 5, 6 et 7 Mai 1917. » (Ordre du Régiment.)

4^e Citation. — « Brancardier d'un dévouement absolu. Au cours de l'attaque du 1^{er} juin 1918, n'a pas hésité à assurer, pendant tout le combat, l'évacuation des blessés, en terrain découvert, et malgré les feux de l'ennemi. » (Ordre du Régiment.)

PERSON (FRANÇOIS), de Plouider :

Caporal radio : « Très bon chef d'équipe. A toujours tranquillement et courageusement fait son devoir. Blessé à son poste, le 17 Juin 1918, en réparant son antenne sous un violent bombardement. » (Ordre du Régiment).

POUCHARD (FRANÇOIS), de Saint-Pol-de-Léon :

Soldat brancardier au 248^e d'Infanterie : « Du 20 au 30 Octobre 1917, et en particulier le 29 Octobre, s'est distingué par son courage et son dévouement, n'hésitant pas à s'engager sous de violents tirs de barrage, et dépensant ses forces jusqu'à épuisement. S'est déjà fait remarquer au cours des actions du 10 au 14 Août 1917. »

Lieutenant-Colonel MARCHANT.

QUÉAU (LE), (PIERRE), cleric minoré, de Guengat :

1^{re} Citation. — Caporal brancardier. « D'un dévouement admirable, est toujours prêt à s'employer : le 7 Juin, sa brouette porte-brancard ayant été brisée par un éclat d'obus, a continué son chemin sans perdre son sang-froid et a transporté ses blessés sous un feu violent. » (Ordre du Service de Santé du Corps d'Armée.)

Signé : DESCOURS.

2^e Citation. — « Volontaire pour une mission périlleuse, s'en est acquitté avec un sang-froid remarquable, sous un feu intense et continu. A donné, au cours de la campagne, de nombreuses preuves de son mépris du danger et de son esprit de sacrifice. » (Ordre de la Division.)

Signé : DAUVIN.

3^e Citation. — La médaille militaire a été conférée au sergent de réserve Le Quéau Pierre-René-Marie de la 24^e C^{ie} du 358^e d'Infanterie : « Sous-officier d'un sang-froid et d'un courage exceptionnels. A contribué dans la plus large mesure à la réussite d'une reconnaissance hardie effectuée par sa demi-section, opération qui a permis de ramener dans nos lignes plusieurs mitrailleuses et 13 prisonniers, dont 1 offi-

cier. A été blessé, le lendemain, en exécutant, de nouveau, une patrouille audacieuse.

La présente nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme. »

Signé : PETAIN.

QUINQUIS (FRANÇOIS), de Saint-Renan :

« Soldat très brave. Le 24 Mars 1917, au passage d'une rivière, voyant un de ses camarades entraîné par le courant, n'a pas hésité à se jeter à son secours au péril de sa vie. A repris sa place dans sa section qui partait à l'assaut d'un village. » (Ordre de la Division.)

RIOU (FRANÇOIS), de Saint-Marc :

Sergent de la 2^e C^{ie} du 33^e d'Infanterie : « Sous-officier d'un moral élevé, d'un sang-froid et d'un courage remarquable. Au cours des combats du 31 Mai au 2 Juin 1918 s'est dépensé sans compter au cours de plusieurs missions dangereuses. »

RIOU (JEAN-CLAUDE), de Trézélidé :

Sergent au 251^e d'Infanterie : « Très bon sous-officier, d'un courage et d'un dévouement absolus. S'est particulièrement distingué au cours de la période du 29 Août au 23 Septembre 1917. » (Ordre du Régiment.)

Signé : MOMENTEAU.

ROSPART (FRANÇOIS), de Plougastel-Daoulas :

Sous-lieutenant au 120^e d'Infanterie, 5^e compagnie : « Jeune officier d'un moral très élevé. Très brave. S'est toujours admirablement comporté. Au front depuis Août 1914. » (Ordre du Régiment.)

ROUDAUT (JOSEPH), de Plouguerneau :

1^{re} Citation. — Jeune soldat de la classe 16 : « Au cours d'un violent bombardement, a fait preuve d'un grand courage en se portant résolument au secours de plusieurs de ses camarades ensevelis sous un éboulement ; a réussi, par son énergie froide

et tenace, à sauver deux d'entre eux. » (Ordre du Régiment.)

Colonel DE VIAL.

2^e Citation. — Caporal : « Agent de liaison très courageux et dévoué. Au bois des Caurières a assuré avec le plus grand mépris du danger la liaison entre le bataillon et la compagnie, quels que fussent la violence du bombardement et l'état du terrain. S'est déjà acquitté parfaitement de plusieurs missions dangereuses. » (Ordre de la Brigade, 27 Janvier 1917.)

3^e Citation. — « Roudaut Joseph, caporal agent de liaison auprès du commandant. De haute valeur morale, a exercé la plus heureuse influence sur tous ses camarades par son courage, son dévouement et sa bonne humeur, pendant toute la période du 30 Avril au 8 Mai 1917. Dans la seule matinée du 5 Mai, au cours de ses difficiles missions pendant l'attaque, n'écoulant que son courage, a trouvé le moyen, malgré le tir des mitrailleuses et malgré le barrage ennemi, de transporter à lui seul sept blessés. » (Ordre du Régiment, 25 Mai 1917.)

4^e Citation. — « Excellent sous-officier qui possède à un degré élevé le sentiment du devoir. Blessé à son poste de combat au cours d'une contre-attaque allemande, le 24 Août 1917. » (Ordre de la Division.)

ROY (LE) (JEAN-MARIE), clerc minoré, de Langolen :

Sergent au 52^e Colonial : « Au front depuis Juin 1915 ; s'était déjà signalé par sa bravoure en Septembre 1915. Tombé glorieusement en exécutant une reconnaissance en terrain dangereux. » (Ordre de la Division, 29 Mars 1916.)

Signé : Général MARCHAND

SALAUN (YVES), de Douarnenez :

Soldat au 53^e Colonial : « Soldat télégraphiste qui a fait preuve de la plus grande bravoure, en réparant ses antennes continuellement hachées par des bombardements d'une extrême violence. » (Ordre du Régiment.)

SOUBIGOU (LOUIS), clerc minoré, de Ploudiry :

1^{re} Citation. — Maréchal des-logis au 7^e d'Artillerie : « Très zélé et très courageux. S'est déjà signalé à plusieurs reprises, et particulièrement le 20 Mars 1916, en réparant les lignes téléphoniques sous un violent bombardement d'artillerie de gros calibre. A assuré l'entretien de ses liaisons téléphoniques avec un entrain au-dessus de tout éloge. » (Ordre de la Division)

Signé : TROUCHARD.

2^e Citation. — « A l'attaque du 30 Avril, faisant partie d'un détachement de liaison auprès de l'Infanterie, s'est spontanément emparé d'un fusil pour tirer, à découvert, sur une mitrailleuse qui gênait la progression de l'Infanterie. Pris à partie par cette mitrailleuse, dont une balle faisait sauter le cimier de son casque, n'en a pas moins continué à faire le coup de feu à découvert, excitant l'admiration de tous les hommes de la compagnie, par son courage et son absolu mépris du danger. » (Ordre du Corps d'Armée, 31 Mai 1917.)

Le Général commandant le X^e Corps,
VANDEMBERG.

SPARFEL (PIERRE), diacre, de Plounévez-Lochrist :

1^{re} Citation. — Sous-lieutenant : « Très bon chef de section, brave et dévoué. Sait conserver, dans les circonstances les plus critiques, tout son sang-froid. Donne l'exemple à ses hommes, en payant de sa personne, compte actuellement 20 mois de campagne et une blessure. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Officier de valeur qui allie aux qualités du commandement celles de l'esprit et du cœur. S'est distingué à nouveau dans les combats du 30 Avril 1917, en entraînant jusqu'à la tranchée ennemie ses hommes, malgré les pertes subies et le feu intense des mitrailleuses ; s'est maintenu, avec sa seule section, à 500 mètres en avant de la ligne atteinte par son bataillon. » (Ordre du Corps d'Armée.)

Le Général commandant le X^e Corps,
VANDEMBERG.

3^e Citation. — Officier de renseignements du 71^e d'Infanterie : « Au cours des combats du 29 Mai au 22 Juillet 1918, est allé lui-même chercher et contrôler, sous les feux les plus violents, des renseignements sur l'ennemi. A été pour le commandement un auxiliaire précieux, pour la troupe, qui sait les services qu'il rend, un exemple vivant de devoir et de bravoure. » (Ordre de la Division.)

TANGUY (JEAN-FRANÇOIS), de Plouvorn :

« S'est fait remarquer au combat du 25 Septembre 1915, où il est allé, après l'attaque, soigner des blessés restés sur le terrain. A été grièvement blessé, alors qu'il pensait un des hommes de son escouade. »

THOMAS (LOUIS), de Plougastel-Daoulas :

« Excellent caporal, brave et courageux. A conduit sa demi-section d'une façon brillante. A été blessé le 27 Septembre, à la contre attaque, au moment où il groupait ses hommes pour les reporter en avant. » (Ordre de la Brigade.)

TRÉGLOSE (JEAN), de Plougasnou :

1^{re} Citation. — Brancardier au 146^e d'Infanterie, 2^e bataillon : « Brancardier dévoué et courageux, a assuré son service avec zèle et dévouement, malgré de violents bombardements. » (Ordre du Régiment.)

Signé : Lieutenant-Colonel GRASSET.

2^e Citation. — La médaille militaire a été conférée au soldat de réserve Trégloze Jean-François du 2^e bataillon du 146^e d'Infanterie : « Brancardier très courageux, qui a toujours fait vaillamment son devoir, malgré les plus violents bombardements. A été très grièvement blessé en assurant la relève des blessés dans des circonstances particulièrement périlleuses. »

Signé : PÉTAÏN.

TREUSSARD (PIERRE), séminariste, de Coray :

1^{re} Citation. — Elève-aspirant. « Sous-officier exemplaire, a contribué par son courage et son énergie,

à la bonne marche de l'assaut, ainsi qu'au maintien de la compagnie sur la position conquise pendant le bombardement, 1^{er}, 2 et 3 Juillet 1916. » (Ordre de la Brigade.)

Signé : COTTEZ.

2^e Citation. — « Le 5 Septembre, resté seul chef de section pendant une attaque, a vaillamment entraîné sa section à l'assaut des lignes allemandes, a fait preuve du plus beau zèle et du plus beau dévouement pour l'organisation de la position conquise. »
Septembre 1916.

Général de Brigade : BEILLEUX.

3^e Citation. — Sous-lieutenant au 264^e d'Infanterie : « Officier d'un courage et d'un sang-froid hors de pair, a su maintenir sous un violent bombardement lors d'une attaque allemande le 10 Août 1917. A immédiatement pris sous ses ordres une fraction d'un élément voisin séparée de tout chef. A fait maintenir intégralement sa position de 1^{re} ligne. » (Ordre de la Division.)

Signé : MADELON.

4^e Citation. — Sous-lieutenant au 264^e d'Infanterie : Chargé avec sa section d'opérer une reconnaissance dans les lignes ennemies, a franchi le canal de séparation sur une passerelle à peu près détruite, s'est enfoncé en pointe à 350 mètres au-delà, dans un terrain difficile, sans liaison possible ni à droite ni à gauche. A été accueilli par des feux de mousqueterie. A ramené sa section sans pertes. A fourni au commandement d'utiles indications. » (Ordre de la Division.)

PROMOTIONS

ABIVEN (JEAN-MARIE), séminariste de Plonéour-Trez, sous-lieutenant au 14^e d'Artillerie.

BESCOND (JEAN-YVES), clerc minoré de Crozon, sous-lieutenant d'Artillerie.

COZIC (JEAN), séminariste de Saint-Goazec, sous-lieutenant au 118^e régiment d'Infanterie.

GOFF (LE) (JEAN-FRANÇOIS), clerc tonsuré, de Saint-Pol de Léon, sous-lieutenant d'Infanterie.

GOUALCH (JEAN-MARIE), clerc tonsuré, de Saint-Pol de Léon, sous-lieutenant d'Artillerie.

GUEN (LE) (JEAN), séminariste de Guipavas, sous-lieutenant d'Infanterie.

GUILLERM (RAPHAEL), séminariste de Saint-Méen, sous-lieutenant d'Infanterie.

KERBOUL (PIERRE), séminariste, de Plouzané, sous-lieutenant d'Infanterie.

KERBRAT (MARCEL), clerc minoré, de Landerneau, sous-lieutenant d'Infanterie.

LESPAGNOL (AUGUSTE), clerc minoré, de Lanvéoc, sous-lieutenant d'Infanterie.

NÉDELEC (JEAN), séminariste, de Saint-Pol de Léon, lieutenant d'Infanterie.

RIOU (ALAIN), séminariste de Landudal, lieutenant.

ROSPART (FRANÇOIS), séminariste, de Plougastel-Daoulas, sous-lieutenant au 120^e régiment d'Infanterie.

SPARFEL (PIERRE), diacre, de Plonévez-Lochrist, sous-lieutenant d'Infanterie.

TREUSSART (PIERRE), séminariste, de Coray, sous-lieutenant au 264^e régiment d'Infanterie.

DÉCORATIONS

Médaille Militaire

BALBOUS (YVES), sous-diacre, de Quimper.

BLONS (FÉLIX), clerc tonsuré, de Ploudaniel.

CASTRIC (SÉBASTIEN), clerc tonsuré, de Combrit.

CREIGNOU (FRANÇOIS), sous-diacre de Roscoff.

GUIVARCH (FRANÇOIS), séminariste de Roscoff.

LABBÉ (ADOLPHE), clerc minoré, de Clohars-Carnoët.

LÉON (YVES), séminariste, de Tréflévénez.

LUNVEN (MICHEL), clerc minoré, de Guissény.

NÉDELEC (JEAN), séminariste, de Saint-Pol de Léon.

QUÉAU (LE) (PIERRE), clerc minoré, de Guengat.

SALAUN (YVES), séminariste, de Plogonnec.

TRÉGLOZE (JEAN), séminariste, de Plougasnou.

VASSELET (YVES), séminariste, de Lothey.

TABLEAU RÉCAPITULATIF

PRÊTRES

Nombre des Mobilisés	534
Cités à l'Ordre du Jour	149
Nombre total de leurs Citations	222
Morts	47
Disparus	3
Prisonniers	31

Distinctions

Croix de la Légion d'Honneur	4
Médaille militaire	6
Décorations étrangères	4
Médaille des Épidémies	8
Transfusion du sang	3

AUMÔNIERS

Armées de terre	{ Titulaires	7
	{ Volontaires	5
	{ Bénévoles	2
Marine (Titulaires)		3
Cités à l'Ordre du Jour		13
Nombre de leurs Citations		33
Promotions		11
Officiers cités.		9
Nombre de leurs Citations		17

PRÊTRES INSTITUTEURS

Mobilisés (sur 44)	42
Morts	7
Cités à l'Ordre du Jour	25
Nombre de leurs Citations	38

SÉMINARISTES

Mobilisés	232
Morts	43
Disparus	7
Prisonniers	23
Cités à l'Ordre du Jour	80
Nombre total de leurs Citations.	136
Promotions	15
Officiers cités.	15
Nombre total de leurs Citations.	31
Distinctions	
Médaille militaire	13

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE

Les multiples raisons d'avoir des <i>Livres d'Or</i>	11
--	----

PREMIÈRE PARTIE
LE CLERGÉ AUX ARMÉES.

CHAPITRE I

La mobilisation.

L'appel des Prêtres et Séminaristes.	16
Leur foi patriotique	20
Leur ascendant moral	22

CHAPITRE II

Les soutiens de la piété individuelle.

La Sainte Messe	30
Le Règlement	32
Les exhortations épiscopales	33
Les lettres mensuelles aux Séminaristes	36
Les réunions sacerdotales et les Retraites	37
Le travail intellectuel	40

CHAPITRE III

L'action sacerdotale aux armées.

NÉCESSITÉ D'UN CONTACT PERMANENT,

Les Aumôniers.	43
Leurs collaborateurs	46
Le réveil religieux en Août 1914	48
Les obstacles à l'action sacerdotale.	49
Nécessité de la présence permanente du Prêtre.	53

CHAPITRE IV

L'action sacerdotale aux armées (suite)**LA MESSE. — LES SOLENNITÉS.**

L'assistance à la Messe	58
Les chants	61
Les solennités	63
La piété pour les Morts.	65
Les messes quotidiennes.	66

CHAPITRE V

L'action sacerdotale aux armées (suite)**LA VIE EUCHARISTIQUE DES TROUPES.**

La communion pascalle	67
La communion fréquente	72
Les processions et adorations.	74

CHAPITRE VI

L'action sacerdotale aux armées (suite)**LES RÉUNIONS DU SOIR. — LES PRIÈRES. — LES PRÉDICATIONS.**
Les réunions du soir :

Aux cantonnements	76
Les prédications	78
Les tridiums et retraites	79

CHAPITRE VII

L'action sacerdotale aux armées (suite)**LES CERCLES. — LES LECTURES.**

Les cercles	80
Les bibliothèques	81
Les journaux du pays	82
Les lectures de piété	83
Un Bulletin de régiment	84

CHAPITRE VIII

L'action sacerdotale aux armées (suite)**LES DIVERSES DÉVOTIONS.**

Le Sacré Cœur	86
La Sainte Vierge	88
Le Rosaire vivant.	89

Sainte Anne.	91
Le Chemin de la Croix	92
La réputation des troupes bretonnes	93

CHAPITRE IX

L'action sacerdotale aux armées (suite)**L'ASSISTANCE AUX BLESSÉS. — LES DÉFUNTS.**

Les Brancardiers	94
Les blessés et les mourants.	95
L'ensevelissement des défunts.	97
Les nouvelles aux familles	98
Le soin des tombes	99

CHAPITRE X

L'action des prêtres mobilisés dans les paroisses du front.

Leur ministère	100
Témoignages qu'on leur rend	102

CHAPITRE XI

La correspondance des prêtres mobilisés.

Impression générale	104
Quelques extraits	105
La haute inspiration de ces lettres	107

CHAPITRE XII

Le courage militaire. — Les distinctions.
Les citations.

Un souvenir.	111
Les distinctions	112
La vaillance des combattants.	115

CHAPITRE XIII

Le retour.

Piété indéfectible	119
Les retraites de retour	121
Les Séminaristes	122

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE AU DIOCÈSE.

CHAPITRE XIV

L'enseignement doctrinal.

Le Souvenir Français et Monseigneur Duparc	125
Les lettres aux Soldats et Marins	127
Les allocutions épiscopales.	129
Les exhortations et conseils	132
Les invitations à la prière	134
Les journées de prières	135
Le culte du Sacré-Cœur	137
La nécessité du sacrifice.	139
Les prières pour les défunts	141

CHAPITRE XV

Les œuvres.

Le voyage ad limina et l'audience pontificale	144
Les Œuvres de guerre. (Sou du Soldat. — Pain du Prisonnier. — Orphelins de la Guerre. — Visite des hôpitaux. — Secours aux pays envahis. — Emprunts nationaux. — Cueillette de l'Or. — Lutte contre l'alcoolisme et la tuberculose, etc., etc.).	146

CHAPITRE XVI

Le clergé paroissial. — Les prêtres professeurs ou instituteurs.

L'élévation de Mgr Roull à la Prélatrice	155
Les fatigues du clergé	156
Les pèlerinages.	157
L'enquête du Comité de Propagande Française.	159
Les prêtres instituteurs	163
Conclusion	164

Tableaux nominatifs	167
Les Prêtres :	
Les Morts	169
Les Disparus	173
Les Prisonniers	173
Les Aumôniers	175
Les Citations.	177
Les Promotions	224
Les Décorations	225
Les Séminaristes :	
Les Morts	229
Les Disparus	232
Les Prisonniers	233
Les Citations	235
Les Promotions	262
Les Décorations	263
Tableau récapitulatif.	265
Table des matières	267